MARCEL ALLAIN

PAS DE BRUIT... LA MORT !...

Roman Policier

2 F

Collection REX

12

MARCEL ALLAIN

Pas de bruit... La mort!

Grand Roman Policier inédit

Agence Parisienne de Distribution
ÉDITEUR
8, Rue du Croissant, 8
PARIS (2e)

Copyright 1938 by Jean-Toussaint Samat, Paris.

DÉJA PARU DANS LA
MÊME COLLECTION

LE BACILLE B. X. 766

par Edward Brooker

LE MAGE DE L'HIPPODROME

par Jean-Toussaint Samat

LES SEPT PIVOINES

par Max-André Dazergues

CINQ MORTS ASSIS

par Marcel Allain

LE MORT A LA FENÊTRE

par Jean-Toussaint Samat.

• • •

Pour paraître le 15 Janvier 1939

LA TREIZIÈME MAIN

par Edward Brooker

Pas de bruit... La mort !

GRAND ROMAN POLICIER INÉDIT

PAR

MARCEL ALLAIN

◆ ◆ ◆

CHAPITRE PREMIER

— Où allez-vous, là-bas ? Vous ne savez donc pas lire ? Vous n'avez pas vu ce qu'il y a d'écrit : « Réservé aux voitures de service » ?...

Se démenant au milieu de l'encombrement des voitures, et parlant d'une voix furieuse, l'agent se précipitait, son bâton blanc levé, prêt — semblait-il — à déchaîner on ne savait quelles foudres administratives.

L'auto, docilement, s'arrêta.

L'agent reprit :

— Eh bien ? Vous ne m'avez pas compris ? En arrière !... En arrière !...

Alors, la glace du cabriolet se baissa doucement et David Dare passa la tête à la portière :

— En arrière, vraiment, mon vieux ?

Sur le visage de l'agent, une stupeur infinie se lisait :

— Comment ! c'est vous ?

— Oui !... Je n'ai pas de frère !...

— Eh bien ! nom d'un chien ! vous en avez une bagnole, alors !

Et puis, tout bas, l'agent demandait :

— Une enquête ?... Quelque chose qui ne va pas ?

— Peut-être !...

— Rangez-vous là !... Rangez-vous là !

Et l'agent repartait ailleurs.

Oh ! il pouvait être stupéfait, en effet, ce brave brigadier, de reconnaître, dans cette superbe voiture américaine, dans ce cabriolet de grand luxe, David Dare, l'Inspecteur de la Sûreté.

Est-ce que, d'aventure, les agents de la « Secrète » avaient l'habitude de piloter des autos si luxueuses ?

Mais le brigadier, sans doute, eût été plus étonné encore, s'il avait connu la vérité, s'il avait su que David Dare avait, quelque temps avant, dû avouer à M. Havard, le propre directeur de la Sûreté, qu'il était un multi-millionnaire, engagé sous un faux nom à la Brigade des Recherches criminelles... tout simplement parce qu'il aimait l'aventure ! (1).

Oui, l'agent eût été plus stupéfait encore. Mais, sans doute, il n'apprendrait jamais la vérité ?

Par le fait, David Dare et M. Havard étaient tombés d'accord sur la nécessité de ne point révéler la véritable situation sociale de l'extraordinaire inspecteur de la Sûreté.

— On vous jalouserait ! avait dit M. Havard.

— On me tirerait dans les jambes ! avait pensé David Dare.

Mais, ce soir là, le jeune homme n'était pas de service, mais il venait de mentir, en affirmant au brigadier — tout bonnement pour avoir le droit de se ranger au long du trottoir — qu'il menait une enquête difficile.

Si David Dare se rendait au théâtre du Bel-Canto, s'il se trouvait au sein de la cohue qui assiégeait le magnifique établissement de Mayer-Meyer, c'était qu'il se conduisait en Parisien averti. C'était, plus

---

(1) Voir, dans la même collection, le volume intitulé : « Cinq morts assis », par Marcel Allain.

encore, qu'il entendait gagner un pari, engagé la veille même, contre Loirac, le journaliste fameux de « Comœdia ».

Manœuvrant avec adresse pour « coller » sa voiture le long du trottoir, David Dare, aussi bien, songeait:

— Quelle cohue !... Quel succès !... Décidément La Naïva fera courir tout Paris, cette saison !

Et il riait, malgré lui, haussant un peu les épaules.

— J'ai dû me rendre coupable d'une sorte de crime de lèse-majesté en engageant mon pari avec Loirac ?

Mais de ce crime de lèse-majesté, il ne paraissait pas, en vérité, que le jeune homme eût le moindre remords !

Il était d'ailleurs très simple ce pari brusquement conclu.

Est-ce que, tout d'abord, David Dare n'avait pas soutenu à Loirac qu'il y avait pas mal de snobisme dans le soudain enthousiasme que la Capitale manifestait à l'endroit des « Italiens » ressuscités par le génie inventif de Mayer-Meyer ?

— Parmi les badauds qui applaudissent La Naïva, combien comprennent ce qu'elle vient de chanter ? avait demandé le jeune homme.

Et il avait encore ajouté:

— Avec cela, qu'elle ne chante pas si merveilleusement !... Il y a des passages qu'elle escamote... Elle est incapable, par exemple, dans son grand air, de donner les notes hautes...

Et, tout de suite, Loirac avait protesté, tempêté, devenant pâle de rage, en entendant de tels blasphèmes.

— Mais vous êtes fou ! avait hurlé le journaliste. La Naïva est une artiste exceptionnelle !... Elle donne, au contraire, des notes que personne ne pourrait donner !... Où allez-vous prendre qu'elle triche ?

Sur quoi, très vite, ils avaient conclu ce fameux pari.

— Mon cher, proposait David Dare, nous irons ensemble écouter La Naïva... Quand elle fera une fausse note... Non ! j'exagère !... Quand elle esquivera une note, quand elle trichera, je vous donnerai un coup de coude... Vous serez bien obligé de le reconnaître ?

Et Loirac avait accepté...

Un gentil garçon, d'ailleurs, ce journaliste. Un esprit vif, dévoué, un musicographe convaincu, aussi.

D'avance, David Dare riait à la pensée de son embarras, chaque fois qu'il le gratifierait d'un coup de coude avertisseur.

Car il était de mauvaise foi, incontestablement ! Il était indiscutable que La Naïva, de temps à autre, aidait l'art avec l'artifice.

Fermant les portières de son cabriolet, David Dare, en habit, sauta sur le trottoir

— Quelle foule !... se répétait-il. Quel snobisme !

Devant lui, un personnage se retournait.

— Tiens ! M. Havard ?

— Et vous même, David Dare ? Vous venez applaudir la plus célèbre de nos vedettes ?

— Certainement, M. Havard ! Mais, vous, je ne vous savais pas si musicien ?

Haussant les épaules, riant, le Chef de la Sûreté avoua:

— Dites que je ne reconnais pas un accordéon d'une contrebasse ! Mais il y a Madame Havard... Et Madame Havard ne plaisante pas avec les choses de la musique !...

M. Havard ajoutait, dans un soupir:

— Quel succès, tout de même, ce Mayer-Meyer ! On s'écrase, au Bel-Canto, chaque fois que La Naïva est sur l'affiche...

C'était, aussi bien, la vérité: on s'écrasait ! Pour s'engouffrer dans le théâtre, pour défiler devant « la boîte au sel », il fallait jouer des coudes. Et, déjà, la foule se pressait, manifestait son enthousiasme.

On entendait de tous côtés sonner ce nom de « La Naïva » rapidement arrivé à la célébrité, et qui, maintenant, brillait au firmament des vedettes, d'une lumière incomparable.

— Elle est divine ! protestaient des voix.

— Quand elle chante, affirmait une grosse dame, il me semble que je suis au Paradis !

Maigre, boutonneux, un adolescent confiait:

— Elle est si belle !

S'amusant toujours du snobisme contemporain, de ce snobisme qui n'a pas de mesure, David Dare, avançait de quelques pas. Une main se posa sur son bras, l'attira à l'écart:

— Tiens ! Loirac !... Vous voilà tout de même ? Eh bien ! mon cher, vous savez que j'ai déjà fait le menu, pour le déjeuner que vous allez perdre ?

Le journaliste, à l'apostrophe du jeune homme haussait les épaules:

— Venez !... Venez, Dare... Je ne veux pas parler dans cette cohue !

Il était, ce Loirac, — il fallait le reconnaître — un peu comme tous les journalistes, légèrement prétentieux. Toujours, il faisait mine d'avoir des secrets d'Etat à vous confier ! Toujours, il semblait prendre garde à se séparer du public, à se mettre à part, à faire entendre qu'il savait ce qu'on ne savait pas, et qu'il faisait ce que les autres ne faisaient pas.

Docilement, cédant à ce petit travers de caractère, David Dare, cependant, s'était dégagé de la foule et suivait son camarade quelque peu à l'écart.

Il repartait, joyeux :

— Vous m'avez entendu, Loirac ? Mon menu est fait !

Mais, le journaliste, maintenant, haussait les épaules :

— Vous ne gagnerez pas ce déjeuner ce soir, David Dare !

— Parce que ?

— Parce que La Naïva ne chante pas !

— Allons donc ! La Naïva ne chante pas ? Que me racontez-vous là ?

Loirac affirma, la voix brisée, on l'aurait cru :

— Elle est souffrante !

— Mais elle figure sur l'affiche ?

— Parce que Mayer-Meyer ne tient pas à perdre sa recette !

— Tout de même, si La Naïva ne chante pas, il n'espère pas qu'on ne s'en apercevra point ?

Loirac gardait sa belle voix lassée.

— Je vous dis que La Naïva ne chante pas !... J'ai téléphoné chez vous à cinq heures pour vous prévenir, Dare, mais vous étiez sorti. Et d'ailleurs... cela n'aurait rien changé à l'affaire !... La Naïva est triste... triste et souffrante ! Je viens de lui téléphoner à l'instant !... Rien à faire !... Oh ! j'ai tout tenté pour la décider ?... Mais elle ne veut pas chanter !... Elle ne chantera pas !

— Mon cher, affirma David Dare sérieusement, une telle nouvelle est catastrophique !... Que va-t-il se produire ?

Mais Loirac n'entendait pas la plaisanterie moqueuse. Il continuait :

— Rose — paraît-il — lui a tiré les cartes, cet après-midi. Elle était déjà abominablement soucieuse. Maintenant, elle vient de me dire par le fil qu'elle voulait tout plaquer...

— Tout plaquer ?

— Oui ! le théâtre !... le chant !... son art !...

— Sapristi ! plaisantait encore David Dare, votre vedette n'y va pas de main morte !... Alors, le théâtre va se priver d'elle ?

— Le théâtre se privera d'elle... Oui ! C'est une vague doublure qui va, ce soir, la remplacer... Colette Hirel...

— Colette Hirel ?... Cette « vague doublure » — comme vous dites — chante admirablement !... Elle ne triche pas... elle !

— David Dare, vous ne savez pas ce que vous dites !... Entre Colette Hirel et La Naïva, il y a un monde !... L'une est une voix — une belle voix si l'on veut ! — L'autre est une âme !...

— Peste ! Peste !

— D'ailleurs, Dare, vous êtes bien de mon avis ?

— Mon Dieu... Pas tout à fait !

— Enfin, nous ne débattrons pas la question ce soir... Venez-vous, mon cher ?

David Dare secoua la tête :

— Venir où ?

— Eh bien, où vous voudrez ? Allons boire un **bock** !

— Comment ? Comment ? Mais le rideau va se lever ?

— Oh ! je n'assisterai pas à la soirée !

Et, furieusement — on l'aurait cru — Loirac ajoutait :

— Ecouter cette Colette Hirel singer l'exquise, la divine Naïva ?... Non ! c'est au-dessus de mes forces !... Ce serait rabaisser un souvenir d'art !... Ce serait salir une vision adorable... Ce serait gâcher...

— Là ! là ! intervenait David Dare ; mais vous semblez bien excité ?

Il considérait son camarade. Brusquement, il eut un petit sursaut :

Loirac était affreusement pâle. Une sorte de colère paraissait le posséder.

David Dare demanda :

— Dites donc, mon vieux ! mais... dans votre emportement, il n'y a pas seulement de la passion musicale, on croirait ?

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien ! mais... Est-ce que La Naïva ne vous intéresserait pas, tout particulièrement ?

— Qui cela ?... Moi ?

— Certainement !... Vous avez pour la défendre...

— Vous êtes fou, Dare ! Vous êtes archi-fou !

Et, devant le jeune homme interdit, Loirac, soudain, jetait, d'une voix rageuse :

— Mais vous ne calculez donc pas la distance, l'abîme, le gouffre qu'il y a entre La Naïva et moi ? Que suis-je, mon cher ? Un petit journaliste !... Un journaleux même !... L'individu qui écrit quelques lignes dans un « canard » qui n'est même pas retentissant !... Je gagne... Parlons-en, de ce que je gagne ! Et vous voudriez que je me permette d'aimer cette femme ?... Et vous voudriez que je sois assez fou pour l'adorer ? Elle, l'artiste que le Monde entier vénèrera bientôt d'une admiration sans limite ? Elle, qui a déjà conquis Paris ? Elle, vers laquelle déferlent tous les hommages, toutes les adulations ? Mais, je vous le répète, David Dare, il faudrait que j'aie perdu la tête, pour aimer La Naïva ! Est-ce qu'elle sait, seulement, que j'existe ?

A bout de souffle — on l'aurait cru — Loirac cessait soudain de parler.

Et puis, d'une voix sourde, accablée, parce que son secret débordait de lui, peut-être, il proclamait :

— Et puis, oui !... C'est vrai !... Je l'aime ! David Dare vous me garderez le secret ? Mais cela me soulage de crier cet amour que je cache en moi-même, comme on cacherait quelque chose de honteux, de tragique, de torturant !... Moi ! Moi !... Moi, Loirac !... Le Rédacteur de « Comœdia » !... L'homme qui fait des articles de publicité payante !... Moi, aimer La Naïva !... Mais... c'est grotesque ?

Il soufflait encore. On aurait dit que la respiration manquait à ses poumons haletants.

— Et je l'aime !... continuait-il cependant. Je l'aime depuis que je l'ai vue !... Elle est belle. Elle est plus que belle : elle est la beauté !... Elle est l'art !... Elle est la musique !... Elle est l'idéal que chaque homme porte en soi et qu'il est désespéré, toujours, de ne pouvoir rencontrer !... Ah ! mon ami ! quand je pense qu'elle s'est trouvée sur ma route... Ma vie ? mais elle me l'a prise !...

Devant le journaliste, cependant, David Dare demeurait interdit.

Certes, Loirac, jusqu'alors, lui avait, à merveille, caché son secret. Est-ce que, la veille, quand ils discutaient tous les deux, au sujet de La Naïva, il n'avait point encore évité de se trahir ?

Et David Dare s'étonnait :

— Sapristi !... Moi qui croyais que Loirac était un garçon léger... Mais c'est vrai, qu'il l'adore !... Mais c'est vrai, qu'il souffre !

Devant lui, le journaliste, tout à coup, semblait se réveiller d'un rêve ou d'un cauchemar.

— Allons ! reprenait-il brutalement, je suis complètement fou ! — Bonsoir !

Il tendait la main :

— Je n'aurais pas le courage, voyez-vous, de rester ici, ce soir. La voir, l'apercevoir de loin, la guetter, me griser d'elle, quand elle est en scène : c'est mon lot ! Aujourd'hui, Dare, j'escomptais ce pauvre bonheur. Mais elle ne jouera pas ! Tout à l'heure, on va faire l'annonce quand le rideau se lèvera. J'aime mieux ne pas être là. Je suis venu pour applaudir La Naïva, et non pas pour siffler sa caricature ! Vous restez, vous, Dare ?

— Mon Dieu, mon cher...

— Restez ! Restez ! Oh ! je ne vous en veux pas ! Et puis, j'ai mon humeur noire. Il faut mieux que je sois seul. Sans rancune ? Bonsoir, Dare !

La poignée de main, que le journaliste donnait à David Dare émotionna celui-ci.

Il avait la fièvre, Loirac ! Il cédait à ses nerfs !

Oh ! l'amour était une grande et noble passion.

Comme cet homme, dont on vantait partout le scepticisme, était, tout de même, un cœur chaud, ardent !

Hochant la tête, ému, David Dare rentra dans la foule.

Il songeait :

— Curieux, tout de même, cette attirance que les femmes de théâtre ont pour certains hommes ! Il est exact que La Naïva est fort belle. Mais, enfin, si, moi, je devais devenir amoureux, ce ne serait point d'une vedette, assurément !... Une vedette, on ne l'a jamais à soi tout seul ! C'est un peu la femme à tout le monde !

Et puis, il se mit à rire.

Est-ce qu'il n'exagérait pas, lui-même ?

Une ouvreuse, cependant, s'avançait au-devant du jeune homme, qui venait, enfin, d'atteindre la salle.

— Orchestre, Monsieur ?

On le conduisait à sa place.

Oh ! La Naïva, faisait, ce soir là, encore, salle comble. Il dut faire lever tout un rang pour gagner le fauteuil qui lui était réservé.

Quelle déception, tout à l'heure, quand le régisseur paraîtrait devant le rideau, pour faire l'annonce traditionnelle, et prévenir que La Naïva était doublée par Colette Hirel ?

Et, malgré lui, David Dare, encore souriait :

Très fort, décidément, ce Mayer-Meyer, ce directeur du théâtre du Bel-Canto !

Il savait, à merveille, et depuis de longues minutes, que La Naïva ne chanterait pas. Mais il avait bien soin de n'en pas avertir d'avance le public ! Il le laissait s'engouffrer dans la salle. L'annonce serait faite à la dernière seconde, quand les trois coups allaient être frappés.

Ne comptait-il pas, sur l'inertie de la foule, qui, déjà installée, demeurerait à sa place, n'exigerait pas le remboursement qui lui était dû ?

Oui, très fort, ce Mayer-Meyer !

D'ailleurs, cette idée de lancer, à nouveau, à Paris, un théâtre des Italiens, n'était-elle pas l'inspiration d'un homme d'affaires, tablant à coup sûr, jouant sans hésitation le tableau du snobisme ?

Et puis le jeune homme cessa de réfléchir, examina la salle luxueuse où le Tout-Paris s'entassait.

M. Havard était à quelques places de lui.

Tiens ! mais il avait fait une erreur ? Quand M. Havard lui avait parlé de « Madame Havard », il avait imaginé qu'il s'agissait de son épouse. Ce devait être sa mère ! C'était une très vieille dame qui se trouvait à ses côtés.

Et d'ailleurs, n'avait-il pas toujours cru, que M. Havard était célibataire ?

Et puis, voilà que les trois coups, lentement, retentissaient...

— Bon ! pensa David Dare, l'annonce...

Il guetta la venue, derrière le lourd rideau de velours, du régisseur.

Mais le régisseur n'apparaissait pas.

Mais le rideau se relevait, bel et bien...

Alors, La Naïva chantait ?

L'opéra, en lui-même, était sans intérêt. Une sorte de paysannerie, à la mode de 1830. Mais il comportait une partie musicale de toute beauté. Mais, surtout, il y avait, à chaque acte, un grand air, réservé à La Naïva, et qui permettait à la vedette d'obtenir d'incontestables triomphes.

S'agissait-il aussi bien, d'autre chose ? N'était-ce pas elle, que l'on venait applaudir ? Elle, uniquement ?

Le rideau levé, tout de suite, David Dare se laissa emporté par la musique.

Sur le grand plateau du Bel-Canto, une nombreuse troupe de figurants s'étageait.

Déjà l'immense vaisseau s'emplissait d'un chœur harmonieux.

Dare songea :

— Alors, La Naïva chante, décidément ?

Aucune annonce n'avait été faite, en effet. Et, tout de suite, La Naïva devait entrer en scène...

Oh ! Dare connaissait la partition. Maintes fois, il avait assisté à ce spectacle...

La Naïva allait déboucher du portant de gauche. Elle s'avancerait, habillée en petite paysanne. Elle gagnerait le trou du souffleur. Et là, à l'instant où tous les projecteurs convergeraient sur elle, elle attaquerait son premier grand air, elle lancerait ses premières notes, plongeant immédiatement sous le charme des centaines et des centaines de spectateurs, qui riveraient leurs yeux sur elle.

— Bizarre ! pensait en ce moment David Dare. Loirac m'a dit qu'elle lui avait téléphoné ?... Aurait-elle voulu se débarrasser de lui, en lui affirmant qu'elle ne chantait pas ? Ce que les femmes sont rosses !...

Et puis, il fut, en quelque sorte, sans pensée, suivant le développement du spectacle, guettant l'apparition de La Naïva...

Ah ! c'était elle ?

C'était elle, en effet !

Adorablement jolie. Divinement belle — il fallait le reconnaître — la vedette venait d'apparaître sur le plateau, s'y immobilisait une seconde, pendant que, déjà, le Bel-Canto, tout entier, éclatait en applaudissements.

Et puis, l'orchestre attaquant son grand air, légère, vive, l'artiste courait vers l'avant-scène, se dirigeait vers le trou du souffleur.

Il y eut une seconde imprécise, où la jeune femme prit sa place.

Et puis, tout de suite, tandis que toute la salle se taisait désormais, attendant, avec ravissement, les premiers accents qui sortiraient de sa gorge, les projecteurs fixés dans les avant-scènes de balcon, s'allumaient, cherchaient La Naïva, se concentraient sur elle, la nimbant de lumière, l'auréolant de clarté.

Alors, brusquement, et sans que personne comprit ce qui se passait, quelque chose d'ahurissant, d'invraisemblable, de démoniaque aussi...

Dans la clarté fulgurante, et tandis que tous les yeux se rivaient sur elle, La Naïva, tout à coup, paraissait trébucher.

On la voyait ouvrir les lèvres...

Nul son pourtant ne s'exhalait de sa gorge !

Et puis, que faisait-elle à étendre les bras, à tourner sur elle-même ?

Mille poitrines, ensemble, exhalèrent un même cri d'épouvante, d'horreur, un même cri de cauchemar...

La Naïva, tout à coup, sans un mot, sans un geste, s'était écroulée !

Minute d'incompréhension générale...

Mais minute que suivait, à l'instant même, une sinistre et générale épouvante...

La Naïva ne se relevait pas !

L'orchestre, brusquement, s'était tu...

Sur le plateau, on aurait cru, que les artistes s'étaient figés, en des poses de statues.

La Naïva demeurait immobile !

Dans la clarté fulgurante des projecteurs, seule, au milieu de la scène, car tous s'étaient reculés pour lui faire place, elle n'était plus, la jolie vedette, qu'un pauvre et lamentable corps de femme, tombé en désordre, inanimé...

Des secondes coulèrent, au sablier du Temps.

Et puis, c'était une ruée...

Figurants, artistes se précipitaient vers la jeune femme.

A l'orchestre, des musiciens se mettaient debout...

Dans la salle, des cris s'entendaient, épouvantés...

Le rideau, tout à coup, commença de tomber...

Sur un ordre, donné par on ne savait qui, déjà, l'orchestre attaquait de nouveau, jouait on ne savait quoi !

Et le brouhaha, tout de suite, se faisait vacarme ! D'un bout à l'autre du Bel-Canto, des spectateurs s'interpellaient :

— Elle s'est évanouie ?

David Dare cria :

— Du calme !... Elle était souffrante !...

Puis il s'étonna, en lui-même, de ces mots qu'il venait de prononcer...

Quittant aussitôt, rapidement, son fauteuil, il gagnait l'allée centrale du théâtre, où des spectateurs s'étaient instinctivement massés.

M. Havard se trouva aux côtés du jeune homme :

— Allez donc voir ? murmurait le Chef de la Sûreté. Cet évanouissement est inquiétant. Vous venez me prévenir, Dare, de ce qui s'est passé ?

Le jeune inspecteur répondit d'un signe de tête, gagna les couloirs, se dirigea vers la porte de fer.

Une ouvreuse lui barra le passage :

— Monsieur ! Monsieur ! La scène est consignée...

— Police ! jeta David Dare, tirant de sa poche son coupe-file. Ouvrez vite !

Il fut, à l'instant même, de l'autre côté de cette porte de fer, qui, dans tous les théâtres, sépare la salle de la scène.

Et, vite, David Dare éprouvait une impression étrange...

En deça, c'était la salle tumultueuse, bruyante.

Ici, un silence glacial, profond !

David Dare vit, devant lui, des figurants qui causaient à voix basse. Un régisseur passait en courant, tenant on ne savait quoi : des linges, de l'ouate...

David Dare s'élança :

— Où a-t-on porté La Naïva ?

Il vit des figurants le regarder. Mais personne ne lui répondit !

Pourtant, comme un second régisseur arrivait, David Dare fonça vers le jeune homme qu'il connaissait.

— Dites, mon cher, qu'y a-t-il ?

Et, comme l'autre hésitait à lui répondre :

— Question officielle !... Je suis envoyé par M. Havard !... Oui ! il est dans la salle !

Alors, le régisseur s'inclina...

Il répondit d'une voix basse, à peine distincte :

— Je crois que La Naïva est morte !

— Morte ? sursauta David Dare.

— J'en ai bien peur !... Il y a deux docteurs auprès d'elle. Mais ils n'ont pas d'espoir ! Justement, je partais cherché la police...

— C'est fou ! C'est fou ! râla David Dare.

Et, tout de suite, une curiosité naissait en lui...

De quoi avait pu mourir la malheureuse ?

Quand elle était apparue sur la scène, elle était plus jolie et plus fraîche que jamais !

Les quelques pas qu'elle avait fait, pour s'avancer jusqu'au trou du souffleur,

avaient été légers, aériens. Les pas d'une femme qui était prête à danser !

Et la mort avait fait son œuvre, quelques instants plus tard ?

Le jeune homme, d'un effort, s'était ressaisi.

— Menez-moi, voulez-vous ? Il faut que je parle à l'un des docteurs ! Allons ! Vite !

— Suivez-moi ? invita le second régisseur.

David Dare traversa le plateau en entier.

Oh ! c'était sinistre, la réunion de ces comédiens, de ces jolies filles, de ces hommes joyeux, qui, tous, maintenant, semblaient pétrifiés d'épouvante...

Pas un bruit ! Les machinistes descendaient des cintres. Le pompier causait, livide, avec un agent de la scène.

— Par ici ?... Venez !...

Il y avait une porte basse, où l'on avait cloué un carton portant l'indication : « Régie »...

— Venez ?... Venez ?...

Il fallut traverser la pièce ! Elle était en désordre.

Il ne s'en apercevait même pas !

De l'autre côté de la Régie s'ouvrait le bureau du Secrétaire général.

C'était là que l'on avait transporté la vedette.

Confusément — car il était infiniment troublé — David Dare, l'aperçue, la malheureuse, étendue, tout de son long, sur un divan.

Sur elle, se penchaient un monsieur et une jeune femme.

La jeune femme s'était armée d'un mouchoir. Elle tenait la langue de la vedette entre ses doigts. Elle la tirait, d'un mouvement régulier et rythmique, cependant que, placé derrière la tête de l'artiste, le docteur levait et rabaissait ses bras, en mesure.

A quelque distance du divan, des hommes étaient immobiles, tous très pâles, tremblants, même.

Et pas un bruit ! Et pas un éclat de voix !

Sur la pointe des pieds, David Dare entra.

Le docteur le considéra. Il semblait se demander quel était ce garçon. Alors le régisseur nomma le jeune homme :

— David Dare ! Inspecteur de la Sûreté !

Alors, tout de suite, laissant retomber les bras de la vedette, le docteur marchait au jeune homme :

— Voilà ! déclarait-il. Aucun espoir à conserver !... La malheureuse est morte... Mais elle est morte dans des circonstances bizarres et c'est pourquoi j'ai réclamé l'aide de la police...

Il semblait hésiter un instant, ce médecin. Puis, il repartait :

— Les symptômes sont nets : ceux d'un empoisonnement ! Naturellement, je ne puis dire encore le poison employé ?... Il faudrait une analyse. Mais j'ai eu l'impression d'une paralysie immédiate des centres nerveux... Je ne crois pas qu'elle ait souffert... Cela fait penser à bien des choses... Au cyanure... A la strychnine... Et, même, au fameux curare ! De toutes façons, quand je suis arrivé auprès d'elle, il n'y avait déjà plus rien à tenter... Un suicide sans doute ? Et pourtant...

Puis, il s'interrompait, ce médecin, et, se tournait vers la jeune femme qui avait cessé les tractions de la langue :

— Mon cher confrère, c'est bien votre sentiment ? Rien ne vous choque dans mes déclarations ?

Et il présentait la jeune femme :

— Madame la doctoresse : Jean Mirault...

David Dare, cependant, passait sa main sur son front, comme s'il avait vainement tenté d'en chasser un étourdissement insupportable.

— Morte ! répétait-il, Et morte empoisonnée ?

Puis, il éclatait tout à coup :

— Mais ce n'est pas possible, docteur ?... Cela ne peut pas être un suicide... Et cela peut être encore moins un crime !

Il hésitait une seconde, il poursuivait :

— Voyons ! d'après vous, il s'agirait d'un poison violent ? C'est bien cela ?

— Oui. Tout à fait cela... Je vous ai dit à quelles substances toxiques je pense, tout d'abord...

— Eh bien ! ces substances ont un effet immédiat ?... Foudroyant ?... Or, cette jeune femme était en scène !... Il y avait — je ne sais pas ! — cinq mille personnes qui la considéraient ?... Tout le monde a bien vu qu'elle n'avait rien absorbé ! — Donc...

La doctoresse Mirault prit, tout doucement, la parole :

— Monsieur, faisait-elle, c'est parce que nous ne comprenons pas que nous avons appelé la police ! Notre rôle, à nous, est de constater... Votre rôle, à vous, est d'expliquer ! Tâchez d'expliquer, Monsieur ?...

Et puis, se détournant, semblant, elle-même, mesurer ce que ses paroles semblaient être un défi au bon sens, la doctoresse se retournait vers le divan où gisait le corps de la malheureuse Naïva :

— Pauvre artiste ! murmurait-elle. Périr ainsi, en plein triomphe !

Elle hésitait une seconde. Elle ajoutait :

— Et elle était si belle !...

CHAPITRE II

Dix minutes plus tard, David Dare n'était, certes, pas délivré de l'émotion qui lui serrait le cœur, mais, tout de même, il avait quelque peu retrouvé son sang-froid.

Sorti du cabinet du Secrétaire général du Bel-Canto, où le corps de La Naïva commençait de se refroidir lentement, le jeune homme s'entretenait ardemment avec M. Havard, qui, étonné de son absence prolongée, avait fini par le rejoindre.

— Chef, expliquait David Dare, voilà quelque chose d'ahurissant, de fou ! Les médecins sont formels. Il s'agit d'un empoisonnement. Bon ! Mais, comment la chose est-elle possible ? Le poison employé aurait été un poison tuant à la seconde même !... Naturellement, on ne peut songer à un crime ?... D'autre part, un suicide, est tout aussi invraisemblable ?... La Naïva, en somme, est restée trois ou quatre minutes en scène... Si elle avait absorbé quelque chose, on l'aurait vu ?

Avec force, David Dare répétait :

— On l'aurait vu !... Il y avait cinq mille témoins, que diable !

Et puis, il avait un geste de découragement :

— Chef ! je vais immédiatement faire l'enquête... Oh ! nous la vengerons, la malheureuse !

Il avait, aussi bien, David Dare, comme un léger remords à l'âme.

Ne l'avait-il pas critiquée, cette Naïva, qui venait, si tragiquement, de disparaître ?

Ne se trouvait-il pas là, parce qu'il avait soutenu à Loirac qu'elle escamotait certaines notes ?

Et la pensée de Loirac, encore ajoutait au trouble du jeune homme !

Comme il allait souffrir, son camarade, quand il apprendrait le tragique destin de celle qu'il aimait, si pitoyablement ! si humblement ! avec une telle conscience des distances sociales qui les séparaient !

Furieusement, David Dare se jura de nouveau, à lui-même :

— Je la vengerai !

A plus tard, les attendrissements inutiles ! A plus tard, les regrets stériles... Puisqu'il était policier, il ferait son œuvre de policier.

Tout de même, il fallait que l'on sut la vérité sur ce drame qui, demain, allait bouleverser Paris et le monde entier ?

Quittant M. Havard, qui semblait fort interloqué, David Dare, en deux pas, rejoignit les deux docteurs qui conversaient ensemble.

— Je vous prie ? demandait-il ? Vous avez bien examiné cette malheureuse très en détail ? Vous êtes sûrs qu'elle ne porte aucune espèce de blessure ?

Le docteur haussait déjà les épaules :

— Une blessure ne tue pas de telle façon, quelle quelle soit ! Non ! Inutile de chercher ailleurs ! Un cas d'empoisonnement. C'est certain !

Et puis, il ajoutait :

— Il n'y a aucune blessure sur son corps, d'ailleurs. Tout juste, on peut relever une légère éraflure sur son front. Elle s'est écorchée en tombant. C'est naturel.

Et, de nouveau, David Dare questionnait :

— Admettons !... Vous soutenez, docteur, qu'il s'est agi d'un poison à l'effet foudroyant ?

— C'est incontestable.

— Donc, ce poison aurait dû être pris en scène ?

— Evidemment ! Mais, comme c'est impossible... Il faut bien admettre...

Et, haussant les épaules, le médecin repartait :

— En fait de poison, d'ailleurs, Monsieur, on ne peut jamais rien affirmer ! Les effets varient avec les personnes... A la rigueur... à l'extrême rigueur... on pourrait admettre que le poison a été avalé quelques instants plus tôt ?... Et cependant... je ne le crois pas ! Non ! je ne peux pas le croire !

Sans répondre, pivotant sur ses talons, David Dare courait à un personnage qui passait.

— Monsieur le Régisseur ?... Je vous prie ?...

Et puis, il questionnait encore :

— Quelles sont les dernières personnes qui ont entretenu La Naïva ?

Mais le régisseur haussait les épaules.

— Comment voulez-vous que je le sache ?... Son habilleuse !... Ses camarades !... Le Thomassi qui allait lui donner la réplique !... Le docteur peut-être ?... Il me semble que je l'ai vu quitter sa loge...

Et, cette fois, David Dare n'insistait pas.

Il tournait encore sur lui-même, fuyant presque, se jetant dans un petit escalier conduisant aux loges des artistes.

Hélas ! que l'envers du théâtre était donc surprenant pour ceux qui n'étaient point ses habitués !

De l'autre côté du rideau de fer, la salle luxueuse, avec les dorures de ses décorations, avec ses sièges moelleux et rembourrés, avec ses grands lustres versant une abondante clarté...

Ici, dans les coulisses, des murs dont le plâtre était noirci de poussière. Pas même une clarté suffisante ! Rien qu'une faible lumière tombant de rares ampoules électriques jamais nettoyées...

Et les dégagements étaient étroits ! Et l'on y respirait une odeur lourde, étrange, chargée de relents : parfumerie, odeurs de toilette, odeurs de peinture, aussi, s'exhalant des décors frais !

Mais David Dare marchait vite, toujours.

Un couloir. Des portes sur lesquelles, à la craie, on avait inscrit des noms, ces noms même que Tout-Paris applaudissait.

Ah ! c'était là que se trouvait la loge de la pauvre morte ?

Il entra.

Une grosse femme, le corsage garni d'épingles et d'aiguilles enfilées, s'y entretenait avec une accorte femme de chambre.

David Dare demanda :

— L'habilleuse de La Naïva ?

— C'est moi, Monsieur ! fit la grosse femme. Rose, pour vous servir... Madame Rose...

Elle ne paraissait pas autrement troublée, cette habilleuse ! Elle gardait, même, une révoltante impassibilité !

David Dare, tout de suite, précisa sa qualité :

— Je suis inspecteur de la Sûreté, Madame... J'ai charge de l'enquête... Vous savez le malheur qui vient d'arriver ?

— Ça serait malheureux que je ne le sache pas, Monsieur !... On ne parle que de ça !

— Eh bien ! vous allez me renseigner !... Quelles étaient les dernières visites que La Naïva a reçues dans cette loge ?... Oui ?... Qui a-t-elle vu, avant de descendre en scène ?

— Mais, Monsieur... très peu de monde ?... Le docteur Helouis... On avait dit qu'elle était souffrante, il est venu prendre de ses nouvelles... Ah ! des artistes aussi ?... Le Thomassi !... Mais, il n'est pas même entré... Et puis, Madame Perette Vimon... C'est tout, je crois ?

— Bien ! Bien !... Avez-vous vu La Naïva absorber quelque chose ?

— Absorber quelque chose ? Ah !... Boire ou manger, quoi ?... Certainement non, Monsieur !

— Même pas un bonbon ?

— Oh ! même pas un bonbon !... Elle n'aimait pas les bonbons, d'ailleurs... Elle me les donnait toujours !

— Avez-vous constaté qu'elle semblait souffrante ? Vous a-t-il paru qu'elle était mal à son aise ?

L'habilleuse haussa les épaules :

— Parce qu'elle ne voulait pas jouer ? Mais non, Monsieur ! Je n'ai rien constaté du tout !... Oui ! je sais !... Elle avait téléphoné au théâtre qu'elle était malade ?... Mais cela ne prouve pas grand chose !

Et l'habilleuse, sèchement, laissait tomber de ses grosses lèvres, ce jugement :

— ... C'était des chichis !

Or, elle n'avait point parlé que l'accorte femme de chambre, qui, jusqu'alors s'était tenue discrètement à l'écart, s'avançait :

— Oh ! Madame Rose ! si l'on peut dire ?... Non !... Non !... Ce n'était pas des chichis !... C'est bien vrai que Madame ne voulait pas jouer... Ça, je peux le jurer !... Quand Monsieur Loirac a téléphoné...

— Pardon, Mademoiselle ! interrompait David Dare. Mais, vous êtes qui ?

— La femme de chambre de La Naïva...

— Très bien Vous disiez donc ?

— Eh bien, Monsieur, je disais que ma pauvre patronne était très souffrante, cet après-midi !... Quand Monsieur Loirac a téléphoné, la dernière fois, pour la supplier de jouer, elle sanglotait... Même, il a entendu qu'elle pleurait !

Cette fois David Dare ne pouvait s'empêcher de tressaillir.

Si la Naïva avait sangloté cet après-midi là, n'était-ce pas la preuve qu'elle éprouvait quelque chagrin cruel ?

Et, tout de suite, le jeune homme songeait :

— Un suicide, alors ?

Il questionna doucement :

— Mademoiselle, voyons !... Je suis sûr que vous aimiez votre patronne, n'est-ce pas ?

— Beaucoup, Monsieur !... Elle était très bonne pour moi !

— Alors, vous comprenez bien qu'il faut la venger ?... Vous allez donc m'aider. Je puis compter sur vous ?

— Certainement, Monsieur !... Je ferai ce que je pourrai !... Malheureusement...

— Oui ! C'est difficile !... Je le sais ! Mais, cependant, ce n'est peut-être pas impossible ?... Vous venez de me dire, n'est-ce pas, que votre maîtresse pleurait, cet après-midi... Connaissez-vous la cause de son chagrin ?

La jeune femme de chambre hésita une seconde :

— Mais, Monsieur... C'est que je ne sais pas si je dois...

— Si, Mademoiselle ! affirma gravement David Dare. Vous devez ! Et je suis sûr que vous le comprenez très bien. Pourquoi pleurait votre pauvre patronne ?

La jeune femme de chambre affirma :

— C'est qu'il s'agit d'une affaire tout à fait personnelle !... J'étais peut-être la seule à connaître la vérité... Enfin !... Voilà !... Son fiancé... Lord Allevard... Elle venait d'apprendre... Ah ! je ne sais pas comment dire ?... Il allait se marier, enfin !... Mais... pas avec elle !

Et David Dare, cette fois, se tut pendant une seconde.

Comment ! La Naïva était fiancée avec Lord Allevard ? Et Lord Allevard s'apprêtait à la quitter ?

Brutalement, le jeune homme songea :

— Elle était sa « maîtresse »... Il allait la « plaquer » !

Seulement, tandis qu'il réfléchissait, l'habilleuse, Madame Rose, partait d'un rire moqueur :

— Des histoires encore, ça ! affirmait la grosse femme. Moi, je vous dis, Monsieur l'Inspecteur, que je la connaissais bien, La Naïva ! Et c'était pas une femme à pleurer parce qu'un de ses amants voulait la semer !... Elle avait de la défense, allez !... C'était des chichis qu'elle faisait... La petite, comme de juste, elle ne s'en rend pas compte ?... C'est jeune, ça ne sait pas !... Et, La Naïva, y en avait pas deux comme elle, pour jouer la comédie !... Mais quant à ce qui est de pleurer parce que Lord Allevard voulait ou ne voulait pas la plaquer... Non ! ça, je n'y crois pas !... Elle rigolait bien trop, quand elle s'est amenée au théâtre...

Alors, soudain, David Dare sentait le doute s'emparer de lui.

Oh ! tout à l'heure, en apprenant que La Naïva était sur le point d'être abandonnée par un de ses plus ardents admirateurs, il avait bien cru pouvoir se rallier à la thèse du suicide...

Mais cette Rose, cette habilleuse, parlait avec une déconcertante autorité !

Et elle les connaissait si bien, les vedettes !... Elle savait si bien ce que ces femmes adulées, courtisées, idéalisées par la foule, cachaient souvent des âmes intéressées, des cœurs insensibles, surtout !

Et, cependant, il insista :

— Madame Rose, vous êtes effroyable à entendre !... Songez que cette pauvre Naïva vient de mourir... Soyez plus indulgente !

Et puis, il questionnait de nouveau la femme de chambre :

— Dites-moi, mademoiselle, est-ce que cela vous semble possible, que votre pauvre patronne ait eu un tel chagrin...

— Qu'elle se soit suicidée, Monsieur ?

— Oui, Mademoiselle ? Vous y avez pensé ?

— Ah ! tout de suite, Monsieur !... Tout de suite ! Et, c'est sûrement la vérité... D'abord, Madame était si désespérée, qu'elle m'avait annoncé qu'elle allait quitter la France ! Elle parlait, même, de quitter le théâtre... Oh ! j'entends encore ses paroles. Elle m'a dit : « C'est Lord Allevard qui m'impose !... C'est lui qui me fait la vedette que je suis !... S'il m'abandonne, eh bien ! je n'ai plus qu'à disparaître, qu'à quitter ma carrière !... Je suis une femme perdue, finie. » Elle m'a dit cela, Monsieur !

Et, cette fois, si nettes étaient les déclarations de la femme de chambre, que David Dare s'estimait convaincu.

Seulement, à la même minute, Madame Rose reprenait la parole :

— Oui !... Oui !... Causez toujours, ma petite ! faisait la grosse habilleuse. Tout ça, c'est de la comédie, pour vous en mettre plein la vue !... Elle savait bien, parbleu ! que Lord Allevard vous questionnerait !... Avec cela, qu'il ne vous questionnait pas, toujours ? Que vous n'étiez pas dans ses bonnes grâces ? Alors, vous comprenez, La Naïva jouait son jeu !... Mais, moi, je vous dis une bonne chose : quand elle est venue elle m'a dit : « Rose, tout à l'heure, à l'entr'acte, tu me tireras de nouveau les cartes... » Et puis, elle rigolait !... Elle rigolait, je le répète !... Une femme qui va se tuer, tout de même, ça ne rigole pas ?...

Madame Rose haussait les épaules, et continuait :

— Avec cela que Lord Allevard, lui aussi, je le connais ! C'est pas un méchant garçon... C'est un Anglais... Dame ! quand il était un peu dans les vignes, quand il avait bu son whisky, fallait pas lui manquer, bien sûr ?... Mais, autrement, c'était pas un caractère fort !... La Naïva, elle en faisait ce qu'elle voulait !... Alors, vous comprenez ? Si ça lui avait pas plu qu'il la quitte, elle aurait bien su s'arranger !... Elle l'aurait retenu !... Vous allez pas me dire qu'elle n'en était pas capable ?

Mais David Dare n'écoutait plus.

Une sorte d'écœurement naissait en lui.

Cette habilleuse, vieillie dans les coulisses du théâtre, faisait preuve d'une triste expérience.

Oh ! elle ne croyait guère à l'amour, elle !

Oh ! cette femme, qui, chaque jour, vivait dans l'intimité forcée de La Naïva, l'avait, sans doute, jugée depuis longtemps !

Et son jugement ne semblait guère favorable...

Etait-il possible, d'ailleurs, de négliger ses affirmations ?

S'il était réel que La Naïva était gaie, alors qu'elle s'habillait dans sa loge, si, comme le disait Madame Rose « elle avait rigolé », et pensé à se faire tirer les cartes, pouvait-on inventer que, quelques instants plus tard, elle allait se suicider ?

Et puis, tant de détails encore choquaient, malgré tout David Dare, dans l'hypothèse du suicide !

Est-ce que l'on se tue devant cinq mille personnes ?

Est-ce que celle qui va mourir — et mourir volontairement — peut garder un tel calme, peut continuer de sourire, de rire, de paraître sur la scène, si légère, si aérienne ?

Le jeune homme, accablé tout à coup, quitta la loge.

— Mesdames, je vous prie de demeurer ici. Je poursuis mon enquête, mais je vous reverrai dans quelques instants...

Il s'éloignait.

Dans le couloir, maintenant, des artistes stationnaient.

Oh ! c'était le Thomassi ?

Vers le ténor, David Dare se précipita :

— Dites-moi ? Vous aviez parlé avec La Naïva quelques instants avant qu'elle n'entre en scène ?

— Oui. Tout juste cinq minutes avant !... Du diable, si je me doutais... !

— Vous n'aviez rien remarqué dans son attitude ?

— ... Qui me fit croire qu'elle pressentait la mort ? Grands dieux non !

— Elle était gaie ?

— Très gaie !... Tout à fait joyeuse... Nous avons plaisanté...

Et voilà que, derrière le ténor, la jeune Perette Vimon s'avançait.

— Moi aussi, Monsieur, j'ai plaisanté avec elle !... La pauvre !... J'entends encore son rire !... Et quand on pense qu'un quart d'heure plus tard...

Alors David Dare sembla prendre la fuite...

Tous ces artistes étaient d'accord ! Tous ceux qui avaient approché La Naïva clamaient qu'elle était souriante, joyeuse...

Est-ce qu'il en était un, seulement, qui eut deviné que l'on songeait à un suicide ?

David Dare recommença de descendre l'escalier qu'il avait monté l'instant d'avant.

Il était de plus en plus troublé. Il songeait :

— Voyons, voyons ! Mais, si ce n'est pas un suicide... Ce serait un crime alors !

Seulement, crime ou suicide, demeuraient également mystérieux !

La vedette — c'était incontestable — n'avait rien absorbé.

Madame Rose certifiait qu'elle n'avait ni bu, ni mangé dans sa loge. Sur le plateau, c'était encore plus incroyable...

Et, quand elle était entrée sur la scène, devant le public, il était bien évident que

rien n'avait pu se produire qui amenât sa mort ?

— Alors ? alors ? se demandait David Dare.

Il était moins ému. Une colère grandissait en lui...

Les faits étaient si simples, si nets, en apparence :

Une jeune femme gaie, adulée du public, était entrée en scène devant cinq mille spectateurs, elle s'était écroulée, morte...

La science disait : « Elle s'est empoisonnée ».

La police pouvait inventer : « On l'a empoisonnée ».

Mais qu'il fallut expliquer cette tragédie par le crime ou par le suicide, elle n'en demeurait pas moins mystérieuse au-delà de toute expression !

David Dare se criait à lui-même :

— Sapristi... Elle n'a pas respiré le poison, tout de même ? Alors ? Alors ?

Comme il atteignait le plateau, où des groupes effarés continuaient de chuchoter à voix basse, David Dare, s'immobilisa, se mordant les lèvres jusqu'au sang.

Un homme était là, qui marchait vers lui, si pâle, si livide, secoué d'une telle émotion douloureuse, qu'il était impossible de le contempler, sans se sentir ému jusqu'au fond de l'être.

C'était Loirac.

Silencieusement, David Dare tendit la main au journaliste :

— Mon pauvre vieux ! balbutiait-il.

Mais, Loirac, les yeux secs, la voix sans timbre, faisait un effort suprême pour garder une impassibilité qui ne pouvait, hélas, tromper personne.

— Oui ! murmurait-il. Et c'est moi qui l'ai tuée !

— C'est toi ?

— Ne t'ai-je pas dit que je lui avais téléphoné ? Ne t'ai-je pas dit que j'avais supplié la pauvre grande artiste de venir jouer ce soir ?

— Eh bien ?

— Eh bien ! c'est pour suivre mes conseils qu'elle est venue au théâtre... C'est moi qui l'ai envoyée à la mort ! Car on l'a tuée, entends-tu ?... On l'a tuée !... Cela ne fait pas de doute, pour moi !

Alors, David Dare voulut calmer le jeune homme :

— Mais tu es fou ! protestait-il. Voyons !... Comment veux-tu qu'on l'ait tuée ?

Seulement, Loirac s'emportait déjà d'une colère qui trahissait l'état de ses nerfs :

— Ah ! je ne sais pas !... Mais ce que je sais, c'est que celui qui l'a tuée, mériterait la mort... la mort douloureuse... la mort à petit feu !... Oh ! tu m'entends ? Je voudrais le torturer, celui-là !... Mais, tu le découvriras ? Tu le découvriras ?

Et, soudain, baissant la voix, Loirac ajoutait :

— Ecoute ! J'ai une déclaration à te faire... Oh ! c'est atroce, Dare !... Mais il me semble que c'est la dernière chose que je peux faire pour elle... Tu connais la situation, n'est-ce pas ? Tu sais pourquoi La Naïva ne voulait pas jouer ce soir ?

David Dare mentit :

— Non ! — Dis ?

— Eh bien ! elle était la maîtresse d'Allevard !... Oui, de Lord Allevard !... Cet imbécile d'Anglais, ce misérable dégénéré, que sa famille a exilé en France, parce qu'il faisait le perpétuel scandale de la Cour d'Angleterre... Ah ! mon cher !... Ce que j'ai pu souffrir, parfois, en pensant à cette liaison !... Elle !... Elle, cet ange, auprès de ce grotesque et grossier personnage !... Un homme qui ramenait tout à des questions d'argent... Un homme qui tenait à elle parce qu'elle était célèbre... parce qu'elle lui faisait honneur... Mais, il ne l'aimait pas !... Mais il était incapable d'aimer !...

Chiffonnant dans ses mains un mouchoir qu'il avait déchiqueté avec ses dents, pour étouffer les cris de sa colère, le malheureux Loirac ajoutait :

— ... Et cet homme voulait la quitter !... Oh ! cela se dit d'un terme technique, dans les milieux de théâtre : Il était prêt à la « plaquer » !... Oui, tu entends ? Alors qu'elle lui avait fait la faveur folle de l'accepter, de le tolérer, de le supporter à ses côtés... Il allait, lui, la plaquer !... la plaquer salement !... comme une fille !... pour se marier !

Loirac se taisait une seconde.

Le cœur du malheureux crevait. Fallait-il s'étonner s'il en sortait du fiel, en cette heure atrocement douloureuse, où lui qui avait aimé en se taisant, savait que celle qu'il aimait venait de mourir ?

Il reprenait bientôt :

— Oh ! mais, je dirai tout !... Et je n'aurai pas même peur du scandale ! Entends-tu David Dare ? Voilà !... Quand j'ai téléphoné à La Naïva cet après-midi,

je l'ai trouvée en larmes. Alors, elle m'a avoué la vérité... Cette crapule d'Allevard allait se marier !... Elle l'avait appris en lisant un écho infâme, dans un de ces petits journaux de chantage que l'on se passe, de mains en mains, dans les coulisses. Oh ! tu devines sa stupeur, alors ? Et j'entends encore sa voix, Dare ! Alors, à lui, j'ai téléphoné trois fois... Je l'ai trouvé trois fois au bout du fil !... Et quand je lui ai demandé la vérité, quand je lui ai dit ce que je savais, il a tout juste su me répondre d'un éclat de rire !... Ah ! l'ignoble lâche !...

Une fois encore, le jeune homme se taisait, puis il repartait d'une voix farouche :

— Seulement La Naïva n'était pas femme à se laisser faire... Une énergie, vois-tu ?... Une créature intelligente !... Et je me doutais bien qu'elle saurait se défendre. Elle avait des lettres de lui. J'ai deviné qu'elle voulait l'en menacer !... Ah ! la malheureuse ! On ne lui en a pas laissé le temps !... Un Lord Allevard, tu comprends ? On ne laisse pas déshonorer un Lord Allevard ! On ne laisse pas afficher l'ignominie d'un personnage de cette importance !... On préfère assassiner une Naïva !... C'est plus facile !...

Alors, devant le jeune homme, David Dare, malgré lui, reculait !

Oh ! cette fois, comme tout devenait clair...

Oh ! cette fois, comme les paroles de Loirac projetaient un jour sinistre, sur les mystères d'une disparition abominable !

Et, cependant — instinctive — une incrédulité le cabrait.

S'efforçant d'être impartial, voulant garder son calme, David Dare interrogeait :

— Loirac, mon vieux, tu te rends compte de ce que signifient tes paroles ? Tu as l'air d'accuser...

Mais le jeune homme haussait les épaules :

— ... J'ai l'air d'accuser Lord Allevard ? C'est cela que tu veux dire ?

— Evidemment !

— Eh bien ! je l'accuse, en effet ! Oh ! naturellement, ce n'est peut-être pas lui qui a commis le crime... Je me doute qu'il aura un alibi !... Mais il l'a fait commettre... Qui sait, même, si ce n'est pas dans son entourage...

Mais David Dare n'écoutait plus...

Mais, en lui, de nouveau, un doute naissait.

Non ! non, ce n'était pas possible que le riche anglais se fut abaissé jusqu'à l'infamie d'un assassinat ?

Fallait-il croire, d'autre part, que dans son entourage, sans qu'il le sut, — comme semblait l'affirmer Loirac — quelqu'un avait pu frapper, pour le tirer d'une impasse morale ?

Mais, non ! Cela, même, était invraisemblable...

Et puis, encore, David Dare songeait :

— Cela n'expliquerait rien, d'ailleurs ?... Le mystère demeurerait entier !... Cet homme, tout de même, n'a pu agir que d'une manière normale, ordinaire... S'il avait voulu empoisonner La Naïva, il aurait fallu que celle-ci prit du poison ? Or, mon enquête se heurte à cette impossibilité : elle n'a rien absorbé dans sa loge... elle n'a rien absorbé devant le public ! Alors ? Alors ?

David Dare fixait toujours Loirac. Peut-être ne le voyait-il pas. Et, cependant, il constata la soudaine rougeur qui envahissait les joues du journaliste.

— Et puis, non ! murmurait, tout à coup, celui-ci. Je crois que la haine m'égare ?... J'accuse Lord Allevard. Vois-tu, il faut me pardonner, Dare ? Je souffre !... Je souffre comme un damné !

Haletant, le jeune homme semblait prêt à crier.

Il repartait :

— C'est que je l'ai tant haï, cet homme !... C'est que la haine, peut-être, m'aveugle ?... Ah ! tu ne sais pas, Dare, ce que c'est que d'être jaloux ? Tu ne sais pas ce que c'est, que d'aimer ? Tu ne sais pas ce que c'est, que d'avoir dans son cœur une pensée qui le ronge, qui le torture, qui ne vous laisse ni une seconde de repos, ni une minute de paix ? Je l'aimais !... Elle était tout pour moi !... Elle était la Musique !... Elle était la Femme... Elle était le Rêve... Oh ! comme je l'ai haï... comme je le hais encore, celui qui avait des millions, pour me la disputer ! pour me la voler !

Et puis, il pivotait sur ses talons. Il s'éloignait. Il disparaissait, le malheureux, dans l'ombre des coulisses...

Alors, David Dare se rendit compte que lui-même, tremblait.

Allons donc ! il ne serait jamais l'enquêteur impassible, qu'il avait rêvé d'être !

Quand le drame était là, quand il devait se pencher sur la misère humaine, une angoisse l'empoignait, une pitié le torturait.

Comme il souffrait, ce Loirac, en effet !

Comme il fallait qu'il souffrît, pour parler comme il venait de le faire...

Mais, déjà, David Dare s'efforçait de maîtriser la tempête qui se déchaînait en lui.

Est-ce qu'il ne cédait pas à une sentimentalité bourgeoise ? Est-ce qu'il ne faisait pas la part trop belle, à l'honorabilité accréditée des gens ?

Le crime était un vertige redoutable. Nul ne pouvait jurer qu'un jour il n'en serait pas la proie.

Certes ! il semblait invraisemblable qu'un Lord Allevard, qu'un riche représentant de l'aristocratie anglaise, se fut abaissé à supprimer une chanteuse dont il avait fait sa maîtresse, et qui, peut-être, le menaçait d'un scandale !

Mais la chose, cependant, pouvait-elle être considérée comme impossible ?

Et David Dare se révoltait contre ce qui lui semblait être une personnelle lâcheté :

— Tout accuse Allevard ! Je ne sais pas comment il aurait pu tuer La Naïva... Mais, maintenant, je tiens le mobile de cette mort étrange. Eh bien ! pas de considération ! Pas de pitié ! Pas d'épouvante sotte, justement, devant le scandale !... Si Allevard est le coupable, je le saurai !... Si c'est lui l'assassin, je lui ôterai son masque !... S'il mérite la guillotine, je le pousserai sous le couperet !

Une femme était morte. Une femme qui, peut-être, avait aimé... Une femme que l'on aimait, assurément !

Est-ce qu'il ne fallait pas songer, d'abord, à la victime ?

Est-ce qu'il ne fallait pas la venger, la malheureuse qui dormait son dernier sommeil, si belle encore, si attendrissante, sur le mauvais divan du cabinet du secrétaire du théâtre ?

David Dare prit son parti en dix minutes.

Il saurait... Il agirait...

Et déjà, il s'élançait, quand, tout à coup, il suspendait sa course, s'arrêtait net.

Des cris venaient de retentir.

On appelait dans le théâtre, d'une voix de stentor :

— La police ? Où est la police ? Où est l'inspecteur ?

Il hurla, à son tour sans avoir, même, conscience de la force de son cri :

— Me voilà !... Que me veut-on ?

Devant lui, surgissant des décors, trois hommes se précipitaient, trois machinistes.

Il parut, alors, à David Dare, que, pendant quelques minutes, il rêvait tout éveillé.

Ces trois machinistes qui le réclamaient à grands cris, l'entouraient, parlaient à la fois...

Et il avait l'impression, qu'il n'entendait pas leurs paroles !

— Monsieur ? Monsieur ? bégayait un jeune homme, vêtu d'une salopette bleue — un ouvrier, sans aucun doute — Monsieur, j'ai trouvé le revolver !

Et ceux qui l'entouraient, ajoutaient :

— Il est parti tout seul !...

— Oh ! c'était rudement combiné !...

Le jeune homme à la salopette bleue insistait :

— Venez ?... Venez vite ?... On n'a touché à rien !...

Puis, il éclatait en sanglots.

— C'est moi, alors !... C'est moi qui l'ai tuée, La Naïva ?

D'un geste machinal, David Dare se passa la main sur le front.

— Voyons !... Voyons !... Du silence !... Ne parlez pas tous à la fois !... Quel revolver avez-vous trouvé ? Pourquoi vous accusez-vous d'avoir tué La Naïva ?

Il ne comprenait pas...

Il avait l'impression folle d'une erreur, à la fois stupide et tragique.

Que venait-on lui parler d'un revolver ?

La Naïva n'était point morte d'une balle de revolver ! Aucun coup de feu n'avait été entendu, par personne !

Mais le jeune homme à la salopette bleue, posait sa main sur son bras, l'entraînait :

— Mais, venez donc, Monsieur ? Vous allez voir ?... Je vous dis que c'est moi qui l'ai tuée ! Ah ! si j'avais pu me douter !... Et moi qui la trouvais si belle...

Alors, David Dare s'abandonna, se laissa emporter, en quelque sorte, par ces gens qui semblaient exaspérés, et qui paraissaient connaître quelque chose, qu'il n'inventait même pas.

Il courait. On le poussait...

La porte de fer. Allons ! le théâtre était vide maintenant ?

Assurément, tandis que l'enquête commençait sur le plateau, on avait dû faire évacuer la salle.

Et il était sinistre, l'immense vaisseau que n'éclairaient plus qu'à peine les lumières de secours...

Oui ! c'était sinistre, cette grande salle, à

demi envahie d'ombre, et qui, tout à l'heure — il y avait si peu d'instants encore — était si joyeuse d'un public en fête.

Les spectateurs étaient partis. Le crime s'était installé dans le théâtre. Il était là, invisible, certain...

Et quelle impression de silence se dégageait de la grande salle, tout à l'heure encore emplie de musique, et où, maintenant, se répercutait étrangement, l'écho des pas de ces jeunes hommes qui l'entraînaient !

David Dare se roidit...

— Par ici, Monsieur ! criait toujours le jeune homme à la salopette bleue. Suivez-moi ?... Je vous dis que c'est moi qui l'ai tuée ! Ah ! je ne m'en consolerai jamais !

Essoufflé, le cœur battant dans la poitrine, David Dare questionna :

— Mais, qui êtes-vous, à la fin ?

— Je m'appelle Janvier ! Je suis électricien machiniste...

— Et vous dites que c'est vous qui l'avez tuée ?

— Oh ! sans le vouloir, bien sûr !... Venez, Monsieur ? Au balcon !.. C'est dans la loge de balcon !... A l'avant-scène, quoi !... Tenez : là, Monsieur ?...

Ils étaient, heureusement, au terme de leur course.

Devant lui, dans l'étroit couloir qui desservait les loges de balcon, le jeune électricien, Janvier, repoussait une porte, allumait, d'un geste tremblant, une ampoule électrique.

Et, tout de suite, David Dare vit ce qu'il y avait à voir.

Dans cette loge d'avant-scène, cette loge qui devait être réservée à la Direction du Bel-Canto, un projecteur était équipé...

Il s'agissait d'un projecteur tournant. C'était de cette lentille lumineuse, que, quelques instants plus tôt, avait jailli le grand pinceau de clarté qui s'était fixé sur La Naïva, à l'instant où celle-ci mourait si mystérieusement.

Or, attaché au bord de la loge, joint au projecteur par un ficelle, David Dare apercevait, immédiatement, un pistolet.

Mais un pistolet étrange !

Mais un pistolet qui ne semblait pas même être une arme sérieuse...

Près de lui, cependant, l'électricien Janvier et ses compagnons parlaient toujours :

— C'est « quand » le projecteur a tourné...

— Naturellement ! Cela a tendu la ficelle !

— Et la ficelle est bien attachée sur la détente !

— Voyons !... Voyons ! Silence ! commandait David Dare.

Il avait besoin de comprendre. Lentement, pourtant, la lumière se faisait en sa pensée.

Ce pistolet était joint, en effet, par une ficelle, au projecteur. Ces hommes soutenaient, qu'en faisant tourner le projecteur, on avait actionné la détente de l'arme ?

Il se pencha sur celle-ci. Il l'examina, stupéfait.

Non ! pas un pistolet ordinaire ! Pas un revolver ! Pas un browning !

Tout bonnement un pistolet à air comprimé, une sorte de jouet, comme il en est mis en vente dans tous les magasins d'articles destinés aux enfants, à la jeunesse.

Et, sans avoir conscience qu'il réfléchissait, David Dare songeait :

— Ces armes là ne font pas de bruit !... On entend à peine l'échappement de l'air comprimé !... avec l'orchestre qui jouait, avec le bruit des cuivres...

Mais, en même temps, une révolte persistait en lui :

— Voyons ! Voyons ! Mais elle n'est pas morte d'un coup de revolver, cependant ?

Et puis, encore, il pensa :

— Ces armes là ne projettent que des fléchettes !... Cela ne peut blesser grièvement !... On ne tue pas quelqu'un avec la fléchette d'un pistolet à air comprimé ?...

Il s'entendit lui-même qui interrogeait :

— Qui était de garde, ici, près du projecteur ?

— Personne, Monsieur !

— Comment, personne ?

D'une voix enrouée, une voix qui trahissait une émotion extrême, le jeune électricien expliquait déjà :

— Non, Monsieur, il n'y a personne près de ce projecteur là !... Voyez-vous, les projecteurs sont couplés... Il y en a deux de chaque côté du théâtre... Eh bien ! ceux, côté cour, marchent ensemble... C'est un des mes camarades qui les manœuvre. Moi, je règle ceux côté jardin !... Et je suis en dessus... Seulement, le projecteur du dessus est accouplé avec le projecteur du dessous... Oui, des galeries, je manœuvre avec une transmission Bowden, cette transmission là, tenez... le projecteur que voici... Alors, quand j'ai fait tourner l'appareil...

Et, cette fois, David Dare comprenait à

merveille le mécanisme de cet équipement électrique...

Aux stalles de galerie l'électricien se tenait. Quand il faisait tourner son projecteur, et le fixait sur la vedette, le projecteur qui se trouvait en dessous à l'étage du balcon, tournait aussi d'un même mouvement, et se fixait sur l'artiste que la lumière nimbait d'une auréole...

Alors, en vérité, tout devenait simple !

Il suffisait de braquer le revolver — ce misérable pistolet à air comprimé — sur la place où, suivant la mise en scène, l'artiste venait fatalement se placer.

En tournant, le projecteur tirait sur la ficelle attachée à la détente !

Le geste machinal de l'électricien avait fait partir l'arme...

Oh ! un crime à la fois savant et simple !

Mais, cependant ?... Une fléchette ?...

Et puis, brusquement, David Dare acheva de comprendre...

Est-ce que La Naïva ne portait pas au front une sorte d'éraflure légère ?

« Elle s'est blessée en tombant », avait dit le docteur. Mais l'explication était plus tragique. C'était la fléchette qui avait heurté la malheureuse, qui lui avait fait cette coupure, à la fois insignifiante et mortelle.

Une fléchette !...

Mais cela s'empoisonnait, une fléchette ?...

Mais il pouvait suffire d'une égratignure à fleur de peau, pour occasionner la mort ?

Et tout de suite, dans la mémoire du jeune homme s'évoquait des récits d'exploration...

Les sauvages de l'Afrique n'employaient-ils pas des poisons redoutables, pour abattre, sûrement, les bêtes féroces ou les ennemis qu'effleuraient les flèches de leurs arcs ?

Allons donc ! Il y avait des sauvages partout !... En plein Paris, même !

Mais, de nouveau, David Dare s'efforça de maîtriser son émotion.

Le crime perdait de son mystère.

Maintenant, il en connaissait les données matérielles. Il fallait encore en découvrir — et c'était le plus terrible, peut-être ? — la sinistre organisation humaine...

La voix grave, le jeune homme questionna :

— C'est donc vous, Janvier, qui avez fait tourner le projecteur ?

— Oui, Monsieur !

— C'est vous qui en avez la charge ?

— Oui, Monsieur !

— Eh bien ! qui a pu entrer dans cette loge ? Qui a pu fixer à cette place ce pistolet ? Qui a approché du projecteur en dehors de vous ?

Mais le jeune homme secouait la tête, avec un haussement d'épaules, qui disait son ignorance :

— Je ne sais pas, Monsieur ! Comment le savoir ?

— Voyons ! Voyons ! Au début de la représentation, au moment où le public entrait, vous êtes bien venu voir les appareils ?

— Non, Monsieur !... Je les ai réglés à six heures et demie... Et puis, vous savez, j'ai fermé la porte à clé, et je suis parti ?

— Mais vous aviez fermé la porte de cette loge à clé ?

— Oh ! oui, Monsieur !... Ça, bien sûr !... Seulement...

— Seulement, quoi ?... Achevez donc ?

— Seulement, Monsieur... C'est une clé et ça n'en est pas une !... Vous voyez ? Tout juste un carré que l'on entre dans le trou de la serrure... N'importe qui peut ouvrir une porte comme ça, avec n'importe quoi !

La chose n'était hélas que très certaine...

D'ailleurs, n'était-ce pas l'évidence ?

A cette loge de la Direction, il était évident qu'il n'était point nécessaire de placer une serrure de sûreté !

Mais, hélas ! la constatation ne faisait que rendre le drame plus difficile à comprendre...

Tout le monde avait pu entrer dans cette loge... tout le monde !

Et pourtant David Dare se révoltait, déjà, contre l'évidence :

— Tonnerre de tonnerre ! jurait-il, on n'a pourtant pas pu installer ce pistolet au moment où le spectacle commençait ?... La salle était éclairée !... Alors, il y avait du monde dans les loges voisines... Alors, on aurait vu l'assassin machiner son abominable dispositif !... Non ! Non !... cela a été fait avant !... Vous dites que vous avez quitté cette loge à six heures et demie ?

— A peu près, Monsieur...

— Eh bien ! à cette heure là, personne ne hante la salle ?... Elle est déserte ?

— Assurément, Monsieur !... Pendant une heure... Les ouvreuses arrivent vers sept heures et demie pour ôter les housses des fauteuils...

— Donc, le pistolet a été disposé entre six heures et demie et sept heures et demie ? c'est bien cela ?

— Oui, Monsieur... Sans doute ?

— Eh bien ! qui a pu pénétrer dans la salle pendant cette heure-là ? On doit le savoir ? On doit le trouver ?

Mais l'un des jeunes gens qui entouraient David Dare prenait la parole :

— C'est que, Monsieur, expliquait-il, par le couloir des loges, on peut entrer de l'autre côté du rideau de fer ?... Naturellement, ça n'est pas le chemin ordinaire, mais ça n'empêche pas qu'il y a beaucoup d'artistes qui le prennent... Vous comprenez, il y en a que ça leur fait plus court d'entrer au théâtre par là !... Ils n'ont pas besoin de faire le tour par l'entrée des artistes !... Alors...

David Dare protesta une fois de plus :

— Mais les artistes n'arrivent pas au théâtre entre six heures et demie et sept heures et demie ?

— Non, Monsieur... Mais, tout de même, à ce moment là, il y a du monde ?... Tenez, aujourd'hui, la pauvre Naïva était venue de bonne heure !... Même, je crois qu'il y a son Anglais, Lord Allevard... Vous savez Monsieur ?... eh bien ! il est venu !... Il lui a fait visite !...

Et, de nouveau, David se sentait tressaillir...

Pourquoi, cette fois encore, le nom de Lord Allevard était-il prononcé ?

Seulement, déjà, les deux autres machinistes articulaient d'autres noms :

— Il y a le docteur Hélouis, qui est passé par là, aussi !... Ça, j'en suis sûr !... Je l'ai vu !...

— Il y a aussi Monsieur Loirac, le journaliste !... Il est allé donner des coups de téléphone...

Maintenant, ils expliquaient tous en même temps :

— Et puis, il y a les personnes de la Direction !... Il y a même Madame Colette Hirel, la doublure de La Naïva !... Je l'ai vue qui traversait... Elle entre toujours par là, elle !...

Alors David battait en retraite...

A quoi bon éterniser des interrogatoires qui ne pouvaient mener à rien ?

Ces jeunes machinistes disaient ce qu'ils savaient. Mais, c'était si peu de chose !

N'allait-il pas soupçonner le docteur Hélouis, le malheureux Loirac, ou encore la doublure de La Naïva ?

Tout le monde pouvait passer dans ce couloir, et l'obscurité de la salle, aux heures où les ouvreuses ôtaient les housses des fauteuils, faisait qu'à ce moment là encore le criminel avait pu se glisser auprès du projecteur sans être vu !

David Dare songea :

— Retrouver une aiguille dans une botte de foin !... Oui !... c'est cela !...

Il se penchait de nouveau. Il examinait l'arme, en apparence si peu dangereuse, et qui avait projeté la mort.

C'était, décidément, une sorte de jouet. Mais il s'agissait d'un jouet cher. Ce pistolet singeait les pistolets véritables. Sa crosse, faite d'une matière moulée, comportait des striures.

Le jeune homme pensa :

— Pas d'empreinte à retrouver !... Et l'assassin qui a combiné cela a certainement pensé à porter des gants !... Non ! Non ! Ce n'est pas de cette façon qu'on retrouvera le coupable !

Il fit demi tour. Sans un mot, il sortait de la loge. Et puis, une fois dans le couloir, il donnait un ordre, impératif :

— Fermez la porte ! Que l'un de vous reste devant elle. Il ne faut pas que personne entre ici. — Compris ?

Il semblait, maintenant, en colère.

C'était exact, d'ailleurs : une sorte de rage grandissait en lui. La rage de se sentir impuissant.

Oh ! en cette minute, David Dare se maudissait d'avoir jamais cédé à son goût pour la police...

Est-ce qu'il n'avait pas pris une responsabilité au-dessus de ses forces ? Est-ce qu'il trouverait le coupable ? Est-ce qu'il la vengerait, cette morte ?

Il descendit à pas lents l'escalier. Il revint sur le plateau.

Vers lui, une jeune femme s'élança tout à coup :

— Vous êtes de la police, Monsieur ?

Et vite, d'une voix hésitante, elle se présentait :

— Je suis Colette Hirel... C'est moi qui devais doubler, ce soir, La Naïva, si elle n'avait point joué...

Puis, tout de suite, d'un ton chantant, elle ajoutait :

— La pauvre chérie ! Personne plus que moi, ne l'admirait !... Ah ! Monsieur ! il faut que vous trouviez le coupable ! Mais, dites-moi, vous savez ce que l'on chuchote ? Monsieur Loirac a parlé... Il accuse Lord Allevard !... Ce n'est pas possible ? Lord

Allevard aimait La Naïva !... Je le sais !... J'étais une amie de la chère grande disparue...

Et David Dare sentait sa rage augmenter.

Parbleu ! Ces protestations d'affection, ces appels à la vengeance, il les attendait presque !

N'était-ce pas la coutume du théâtre ?

N'était-ce pas le jeu ordinaire de ces milieux empoisonnés de jalousies, de haines, de médisances, et où l'on affecte, toujours, de s'estimer, de s'aimer ?

Malgré lui, il considéra la jeune femme d'un œil dur...

C'était elle, peut-être, la meurtrière ?

On l'avait vue dans le couloir, accédant à la loge, où se trouvait le projecteur...

Il fit, nettement, et laconique :

— C'est tout ce que vous avez à me dire, Madame ?

Colette Hirel ferma les yeux, parut hésiter...

Et puis, d'une voix basse, d'une voix mélodieuse, d'une voix qui appuyait sur les mots, avec l'art de la comédienne qui guette toujours un effet possible, elle ajoutait :

— Non, Monsieur ! Il y a autre chose...

— Dites ?

— Vous savez que Lord Allevard était sur le point de quitter La Naïva ?

David Dare haussa les épaules.

Cela, encore ! — Un racontar peut-être ?

Mais il s'en voulut de le penser...

Si Colette Hirel pouvait accueillir avec complaisance un potin de coulisse, lui donnant à croire qu'une camarade, une rivale, allait être abandonnée d'un riche ami, il y avait quelqu'un qui lui avait certifié la véracité du fait : C'était Loirac ! Et Loirac aimait La Naïva...

Est-ce qu'il ne devait pas être informé, lui, qui jalousait si follement Lord Allevard ?

— Je sais cela, Madame ! affirma David Dare.

Il allait quitter l'artiste...

Celle-ci, cependant, continuait :

— Lord Allevard allait se marier... La Naïva venait de l'apprendre... Je crois, même, qu'il le lui avait dit...

Et cette fois David Dare marquait un nouvel intérêt.

— Vous avez vu La Naïva cet après-midi, Madame ?

— Oui, en effet !... Elle ne devait pas jouer... On m'avait convoquée... Quand je suis arrivée, elle était dans sa loge... Nous avons causé...

— Eh bien ! était-elle triste ?

— Triste ? Certainement non !...

Un sourire passait sur les lèvres de la jeune femme :

— Oh ! vous trouvez une contradiction dans mes paroles ?... Ecoutez — je ne voudrais pas dire du mal d'une morte... mais, enfin, voilà la vérité... La Naïva se moquait bien de Lord Allevard !... Je ne crois pas qu'elle l'aimait... Et puis c'était un homme à se montrer généreux au moment d'une rupture... alors ?...

Et, cette fois, écœuré, David Dare quittait l'artiste...

Parbleu ! il comprenait à merveille la dernière insinuation qui venait d'être faite !

Si Lord Allevard s'apprêtait réellement à abandonner La Naïva, celle-ci ne marquait aucun chagrin de cette rupture. Lord Allevard s'était montré généreux...

Ah ! qu'il était donc laid, abominable, cet envers du décor qu'il devait contempler ce soir-là !

Le jeune homme traversait le plateau.

M. Havard, brusquement, fut devant lui :

— Eh bien ? questionnait-il.

En deux mots, alors, David Dare mettait le Chef de la Sûreté au courant de ses découvertes.

— J'ai le mécanisme du crime... Oui ! On a tué La Naïva à l'aide d'une fléchette empoisonnée projetée par un pistolet à air comprimé !... Je vous expliquerai cela plus tard, Chef... Mais, maintenant, il y a plus pressé... Je crois que je soupçonne le coupable...

— Mon Dieu ! Déjà ? sursautait Monsieur Havard. Qui ?

A voix très basse, dans un souffle, David Dare articula :

— Lord Allevard !

Mais alors, devant lui, M. Havard sursautait.

— Non ! Non !... Vous êtes fou, David Dare !... Oh ! cela, c'est impossible !... Je connais Lord Allevard...

— Vous le connaissez ?

— Mais oui ! Très bien !... C'est tout à fait un gentleman !... Un garçon de grande famille, d'ailleurs... Et puissamment riche !... Oui, je sais : vous me direz que cela ne signifie rien !... Mais, enfin...

David Dare s'entêta :

— J'ai des soupçons.

— Eh bien ! Il faut les balayer ! poursuivait M. Havard. Naturellement, ce n'est pas un ordre... Mais, c'est un conseil... Allevard ne peut pas être un assassin !... Non ! Je ne croirai jamais cela !

David Dare précisa :

— Il avait quitté La Naïva... Elle avait des lettres de lui... Il est possible qu'un chantage...

— Ah ! mon ami ! soupirait tout à coup M. Havard, croire une chose pareille !... Et pourtant, oui !... vous avez raison !... Tout est possible !... Vous alliez le voir, Dare ?

— A l'instant même...

— Vous vouliez le questionner ?

— Lui poser deux ou trois questions !... Oui ! c'est cela, Chef !... Rien de plus ! Vous ne me l'interdisez pas ?

M. Havard secoua la tête.

Certes, il était visible que le Chef de la Sûreté n'acceptait qu'avec peine l'idée de soupçonner le noble Anglais.

Mais il avait conscience de ses responsabilités. Mais, peut-être, la sinistre expérience qu'il avait du crime, lui faisait entendre que nul ne doit être, à priori, réputé innocent.

Il accepta :

— Eh bien ! allez Dare !... Mais du tact, n'est-ce pas ? Beaucoup de tact !... Pas d'histoire ! Pas de scandale ! Vous vous renseignez. C'est tout. Vous comprenez bien ?

Cinq minutes plus tard, tandis qu'il sautait dans sa voiture, et, démarrant à toute allure, se faufilait à travers le flot parisien, David Dare ne pouvait s'empêcher de sourire tristement.

Allons donc ! c'était toujours la même histoire !...

Parce que Lord Allevard était une personnalité, parce qu'il appartenait à une grande famille, parce qu'il était riche, on se refusait à le croire capable d'un meurtre !

Tout ne l'accusait-il pas, cependant ?

Et, le jeune homme, brusquement mesurait les difficultés de la tâche qu'il allait entreprendre.

Il aurait, assurément, M. Havard contre lui.

Il aurait, encore, à combattre l'opinion du monde élégant.

Mais qu'importait ?

Personne devait-il se trouver à l'abri du châtiment ?

En lui-même, David Dare évoqua la silhouette du malheureux Loirac.

Celui-là était sincère. Celui-là, pour parler de La Naïva, avait trouvé de ces accents qui ne peuvent tromper, qui ne sauraient mentir...

Il avait aimé la disparue...

Il avait mesuré toutes les distances sociales qui le séparaient d'elle.

Il avait aimé — et il s'était tu !

Un pauvre petit journaliste, sans doute ?

Un reporter dont on bridait le talent avec des consignes de publicité ?...

Mais un homme qui pleurait !

Mais un amant qui réclamait vengeance !

Et David Dare, soudain, se prit à sourire :

— Par lui, pensait-il, j'aurai la Presse avec moi. Et puis, que m'importe ? La vérité d'abord ! Pas de considération ! Pas de pitié pour les puissants !... On a tué lâchement... L'assassin expiera. Je le veux ! C'est tout !

Il pressa sur l'accélérateur. Souple et puissante, sa voiture bondissait.

Paris n'est pas grand. Il était maintenant tout près de dix heures. Des files d'autos stationnaient le long des trottoirs, mais la chaussée était déserte. Cela lui prenait un quart d'heure, à peine, pour arriver à cette avenue Foch, la plus belle des avenues parisiennes, où demeurait le riche Anglais.

David Dare, à l'instant où il sonnait à la porte du petit hôtel, s'étonna du calme complet qu'il sentait en lui.

Il se demanda :

— Je n'ai pas de parti pris, voyons ? Je n'ai point de haine au cœur ? Je n'ai que le souci de trouver la vérité ? C'est bien cela ?

Il put se rendre ce témoignage formel. Seulement, il voulait « savoir »...

Que ce fut cet homme-ci ou un autre, qui avait fait le geste meurtrier, il le trouverait, l'empoignerait, le jetterait à Deibler.

Il n'avait pas d'autres désirs ! Il y avait une morte à venger. Il y avait un homme qui sanglotait, le cœur brisé Il ne devait penser qu'à celle-ci et qu'à celui-là.

De l'autre côté de la porte, cependant, un pas s'avançait.

Dare fut en présence d'un vieux domestique. Et tout de suite, il eut l'impression de se trouver transporté dans un monde tout différent de celui qu'il connaissait.

Il était, ce vieux domestique, en habit. Il portait culotte courte et bas de soie...

Oh ! c'était tout à fait l'atmosphère anglaise, qu'il trouvait de l'autre côté de cette porte ouverte !

Un hall somptueux s'étendait devant lui. On y voyait des meubles sombres, confortables, de grands fauteuils de cuir, propices à la sieste, de petites tables commodes pour y poser les accessoires d'une rêverie : cendrier, briquet de fumeur, livres. Peut-être aussi le classique verre de whisky ou la pétillante coupe de champagne s'y posaient-ils ?

Avec cela, une lumière tamisée, discrète, tombant de lanternes aux formes anciennes...

Oui ! c'était tout à fait l'atmosphère d'une demeure anglaise, appartenant à l'un des membres de la gentry de Londres.

Le vieux valet de chambre, cependant, s'informait :

— Monsieur désire ?

— Je voudrais entretenir Lord Allevard...

— Monsieur a, sans doute, rendez-vous ?

— Je n'ai pas rendez-vous, mon ami ! Lord Allevard ne me connaît même pas. Mais il s'agit d'une affaire grave. Je pense qu'il me recevra. Il faut, d'ailleurs, qu'il me reçoive !

— C'est que je ne sais pas si my lord...

— Vous n'avez pas à savoir ! Tenez : faites-lui passer ma carte ?

Le vieux domestique hésita.

— Monsieur m'excusera ?... Mais j'ai des instructions... Si Monsieur voulait repasser demain matin ?

— Mon ami, je vous dis que cette affaire est urgente ! Allez !

Et, comme il voyait le vieux domestique demeurer impassible, comme il devinait le geste dont il allait clore la porte à son nez, David Dare brûlait ses vaisseaux :

— Police !... Vous comprenez ?

Mais il ne devait jamais savoir, David Dare, si le vieux valet de chambre avait enfin compris qu'il entendait voir coûte que coûte son noble maître !

A la même minute, une porte s'ouvrait au fond du hall.

Sur le seuil d'une pièce violemment éclairée, où sa silhouette se détachait avec une netteté parfaite, un personnage apparaissait, tenant un verre en main, un personnage qui ne semblait point en parfait équilibre.

Et, tout de suite, d'un coup d'œil, David Dare détailla l'inconnu...

Un garçon d'une trentaine d'années peut-être ? Sûrement, un sportman ! Plus sûrement encore, un gaillard extraordinairement vigoureux...

Il était grand, large d'épaules, donnait une impression de force, mélangée de grâce.

Roux avec cela, comme pas un ! Le visage coloré !... Et si bizarrement habillé : une culotte de sport, attachée à mi-mollet... Des bas d'un écossais criard... Une chemise de cellular, dont le col était ouvert, sur une poitrine velue et dont les manches courtes laissaient voir des bras musclés...

Le personnage questionnait :

— Hello !... Qui vient boire avec moi ? Hello ! Bon accueil à quiconque !... Le whisky, ce soir, est délectable !... Et justement, j'avais la petite bête renversée, les pattes en l'air... le « cafard », quoi !

Mais, en protestant qu'il avait le cafard, l'homme éclatait d'un grand rire.

Et puis, il s'avançait...

Stupéfait d'une telle apparition, David Dare, déjà, interrogeait à voix basse le vieux valet de chambre, qui s'était quelque peu reculé :

— Lord Allevard ? demandait-il.

Le vieux valet de chambre hocha la tête.

— Oui !... Lord Allevard !... Mais sa Grâce est un peu...

Le domestique ne devait pas avoir le temps d'achever sa phrase.

— Hello !... repartait déjà Lord Allevard. Eh bien ! Pas de réponse ? Qui êtes-vous, damné visiteur ? Un envoyé de l'Enfer ? Un envoyé du Paradis ?

Il repartait à rire...

Oh ! nulle erreur ne pouvait être possible ! Lord Allevard, tout bonnement, était gris !...

Non point gris d'une ivresse complète, certes ! Mais, gai ! Plus que gai, peut-être, même ?

Il repartait d'un grand rire...

Et puis, tout à coup, le rire s'arrêtait sur ses lèvres :

— Hello ! damné garçon, toujours muet, alors ?

David Dare, lentement articula :

— Lord Allevard, je suis désolé de vous déranger... Mais les motifs de ma venue sont sérieux. Il faut absolument que vous me receviez quelques minutes...

Et il ajoutait :

— ...J'arrive du théâtre du Bel-Canto...

Seulement, à la même minute, des pieds à la tête, Lord Allevard tressaillait.

— Vous venez du théâtre du Bel-Canto, garçon ? Qui êtes-vous donc ?

Et puis, sans attendre la réponse, il fonçait tout à coup en avant:

— Ah ça !... Vous êtes Alfred ? Le misérable petit Alfred ? Damné soyez-vous, en ce cas ! Et je vais vous boxer ! Alfred chez moi ?... Dieu me damne ! Mais La Naïva ne vous a donc pas prévenu ? Par Saint-Georges, je l'ai juré !... Si je vois Alfred, je l'étrangle !... Vous entendez, sale petit voyou ? Allez ! hors d'ici !... Exactement, j'étais prêt à vous pulvériser !... Et je comptais trois !... Et à trois vous étiez mort !... Une !... Deux !...

Le mot « trois » n'avait pas encore été prononcé, que, brusquement saisi aux épaules par le vieux domestique, qui faisait preuve d'une vigueur bien imprévue, David Dare se retrouvait de l'autre côté de la porte, qui se fermait d'un claquement sec à son nez !

CHAPITRE IV

L'enquête policière réserve à ceux qui l'effectuent les pires surprises, et David Dare, à coup sûr, ne l'ignorait pas.

Mais le jeune homme avait-il jamais inventé, qu'il put être l'objet d'une telle stupéfaction ?

Il était fort solide, lui-même. La colère de Lord Allevard ne l'avait nullement inquiété...

Il s'était, à toute seconde, senti prêt à maîtriser cet Anglais, dont l'ivresse était certaine.

Mais il n'avait pas inventé l'attaque brusquée du vieux domestique !

Mais il se retrouvait sur le trottoir de l'avenue Foch déserte, devant cette porte close, et cela, d'une façon si soudaine, qu'il n'avait guère eu le temps de prévoir la suite des événements !

Détente naturelle, alors, David Dare se prit à rire.

Il était, depuis le commencement de la soirée, violemment ému. L'incident grotesque, dont il venait d'être victime lui faisait du bien, lui calmait les nerfs !

Hélas ! la trève était courte, et bientôt, David Dare de nouveau, retombait à ses préoccupations.

— Que vais-je faire ? se demanda le jeune homme.

Il ne pouvait, évidemment, songer à enfoncer cette porte. Le scandale eût été énorme. D'ailleurs, aurait-il pu réussir ?

Sonner, d'autre part, ne l'avancerait guère davantage !

N'était-il pas incontestable que le domestique, tout comme Lord Allevard, avait cru distinguer en lui, « le sale petit voyou » d'Alfred, que Lord Allevard semblait si désireux de « pulvériser » ?

Le jeune homme songea:

— Je puis carillonner pendant des heures, ces imbéciles là ne m'ouvriront pas !

D'ailleurs, en lui-même, voilà qu'un doute naissait...

Est-ce que rien, dans l'attitude de ce Lord Allevard, avait prêté au soupçon ?

Il inventait que cet homme avait tué La Naïva. Il était prêt à le questionner. Or, devant lui, c'était un garçon joyeux, ivre, qui se dressait !

Est-ce que l'on s'enivre après avoir commis un crime ?

Est-ce que, se doutant forcément, qu'après le meurtre de la chanteuse, la police viendrait l'interroger, il aurait commis, ce Lord Allevard, la pire des imprudences: celle de boire plus que de raison ?

Et puis, que signifiait encore ce nom d'Alfred, tout à coup prononcé ?

Quel était ce personnage, brusquement confondu avec lui, et qui semblait mettre Lord Allevard dans un tel état de fureur ?

David Dare interrogea ses souvenirs...

Lui avait-on parlé d'Alfred au Bel-Canto ?

Quelqu'un avait-il fait allusion à cet inconnu ? Loirac avait-il prononcé son nom ?

David Dare se demanda de nouveau:

— Alfred ?... Qui cela peut-il être ?

Et il se dit encore:

— Un homme que Lord Allevard déteste !

Un instant le jeune homme demeura immobile.

A dix heures du soir, à perte de vue, l'avenue Foch semblait déserte. Sur la large chaussée, de l'autre côté des pelouses, des voitures filaient, rapides, se hâtant vers Paris.

Nul témoin ! Personne qui ait assisté à la scène !...

David Dare, soudain, haussa les épaules:

— Bizarre, cet incident !... Non ! cet Anglais n'a pas eu l'attitude d'un assassin... Et, cependant, comme il est ivre ?...

... aurait donné beaucoup, certes, pour pénétrer à nouveau dans la demeure du riche Anglais. Etait-ce, cependant, ce qu'il devait tenter en cette minute ?

David Dare se fouilla. Une seconde plus tard, il portait à ses lèvres un sifflet, dont il tirait un coup strident.

Cinq minutes d'attente, alors, puis, au lointain de l'avenue, une silhouette surgissait qui courait à perdre haleine.

La silhouette, tout simplement, d'un gardien de la paix...

— C'est vous qui avez donné ce signal d'alarme ? questionnait, essoufflé, le gardien de l'ordre.

David Dare se nomma :

— Oui !... Tenez, agent, voilà ma carte !... Ainsi, vous connaissez les nouvelles consignes ? Vous savez que, maintenant, à Paris comme à Londres, d'un coup de sifflet, on pourra appeler les agents ? Bravo ! Je vous félicite de votre vigilance !

Et puis, comme le gardien le considérait pensivement, se demandait peut-être à qui il avait affaire, au bout du compte, David Dare poursuivait :

— Vous êtes de planton par ici ?

— Au carrefour de l'avenue Malakoff, Inspecteur...

— Parfait ! Eh bien ! vous allez abandonner ce poste et demeurer en surveillance ici. Vous savez qui habite cette maison ?

L'agent hocha la tête :

— Pour sûr ! On y donne assez de fêtes !... Et j'y ai ramené assez d'ivrognes, déjà...

Retenant mal un sourire, David Dare reprit :

— De mieux en mieux ! Eh bien ! voici votre consigne. Vous allez vous mettre en faction devant cette porte, et ne laisser sortir personne.

— Pas même Lord Allevard ?

— Surtout pas Lord Allevard !... C'est bien compris ? Je peux compter sur vous ?

Mais l'agent manisfestait une inquiétude évidente :

— C'est que, Inspecteur, Lord Allevard, c'est comme qui dirait... enfin... c'est une huile ?

— C'est possible ! coupait sèchement David Dare, se dirigeant vers sa voiture. Mais « huile » ou pas, vous ne le laisserez pas sortir ! Affaire grave, agent. Naturellement, pas de scandale ? Une main de fer, mais un gant de velours ! Bon !... Je vois que vous m'avez compris ? A tout à l'heure ! Je ne serai pas long !

A voir de quelle manière David Dare démarrait, et, remontant l'avenue Foch, fonçait vers l'Arc de Triomphe, le brave agent, fort ennuyé des ordres qu'il venait de recevoir, pouvait se persuader qu'en effet, David Dare se **hâtait** !

C'était, aussi bien, la vérité...

Maintenant, une fièvre gagnait le jeune homme.

Oh ! il avait si bien l'impression que la vérité était là, toute proche, cette vérité qu'il avait juré de trouver, coûte que coûte.

Devant la façade, désormais déserte, du Bel-Canto David Dare stoppa d'un coup de frein brutal.

Il était déjà dans le théâtre.

Certes, si la salle était obscure, silencieuse, toute envahie par l'ombre, le plateau présentait encore une extrême animation.

C'est que, dans les coulisses, l'émotion n'était point encore calmée.

C'est que, toujours, des groupes demeuraient, échangeant des potins, formulant, parfois, des accusations folles.

Des machinistes entouraient le jeune électricien Janvier. Un peu à l'écart, Colette Hirel pérorait, racontant avec force détails, ce qu'elle savait de la vie intime de la malheureuse Naïva.

Devant la porte de la Régie, où dormait le cadavre de l'artiste, deux gardiens de la paix étaient de faction, assis sur des tabourets, et qui, ahuris, les yeux arrondis d'intérêt, examinaient les allées et venues du personnel.

Mais David Dare ne voyait guère tout cela !

Il avait aperçu le régisseur. C'était vers lui qu'il fonçait.

— Monsieur Havard, dites-moi ?

— Parti...

— Comment : déja ?

— Oui ! Il a dit que vous lui téléphoniez, à son domicile...

— Bien ! Bien ! Au fait ! je n'ai pas besoin de lui... Au contraire ! Maintenant, un renseignement : Qui est Alfred ?

— Alfred ?

— Oui ? Il y a, au théâtre, quelqu'un qui s'appelle Alfred ?

Devant David Dare, le régisseur secouait la tête, négativement.

— Ecoutez ?... Je ne vois pas ?... Alfred ? Non !... Cela ne me dit rien !

Alors, laissant sur place le régisseur, effaré, David Dare se jetait dans l'escalier, conduisant aux loges des artistes.

— Madame Rose me renseignera !... Elle, elle doit savoir...

Dans la loge déserte de La Naïva, Madame Rose était fort paisiblement occu-

pée à tirer les cartes à la petite femme de chambre de la malheureuse morte.

— Votre valet de pique est bon ! annonçait-elle. Pour sûr le facteur vous apportera de l'argent... Et puis, vous avez quatre as... Ça, c'est une grande réussite !...

Et, tout de suite, devant l'impassibilité de ces deux femmes, interrogeant le Destin, dans cette loge sinistre, David Dare éprouvait comme une sorte de malaise.

Quoi donc ! c'était de là qu'était partie La Naïva, toute souriante, si belle, si vivante, allant au-devant d'un triomphe...

Quoi donc ! c'était de là qu'elle était partie la malheureuse, pour rencontrer la mort sur son chemin !

Et ces deux femmes, insensibles à l'atmosphère du drame, ne songeaient qu'à leurs petits intérêts particuliers ?

Il demanda, la voix dure :

— Ecoutez-moi, toutes les deux !... Et tâchez de me répondre clairement ! Vous connaissez un certain Alfred ?

Il lut sur le visage de la femme de chambre une incompréhension totale...

Mais Madame Rose s'était prise à sourire. Mais la grosse habilleuse haussait les épaules...

— Alfred ? répétait-elle. Eh bien quoi ? Qu'est-ce que vous lui voulez, à Alfred ?

— Qui est-ce ? répéta David Dare.

L'habilleuse, maintenant, ramassait ses cartes, les battait d'un geste machinal.

Elle déclara lentement :

— Qui est-ce ? Ah bien ! ça, je ne sais pas !... Une sorte de petit voyou, en tous cas !... Pas quelque chose de propre, bien sûr !... Dans mon idée, même, ça doit être un rude « feignant » !...

— Bien ! bien !... Mais ce n'est pas cela que je vous demande ! Cet Alfred, il fait partie du théâtre ?

— Oh ! pour ça, non !

— Enfin, La Naïva le connaissait ?

— Dame !... Bien sûr !.. Puisqu'il était toujours fourré dans ses jupes...

Elle avait un rire équivoque.

Elle continuait :

— Pas mal, d'ailleurs, cet Alfred ! Un de ces petits gars qui savent y faire !... Avec ça qu'il n'était pas déplaisant, à regarder !...

Elle étalait ses cartes d'un geste machinal, puis continuait :

— Seulement, je vous le dis... Alfred, c'est pas d'la crème !... Oh ! ça, non !

Et il semblait, tout à coup, qu'une vertueuse indignation la transportait.

— Vous trouvez ça propre, vous, un garçon de vingt ans, qui vient tout le temps réclamer de l'argent ? Même que ça m'a scandalisée, bien des fois !... La Naïva ne lui en refusait jamais... Oh ! pas des grosses sommes !... Elle était trop radin... Mais des vingt francs ?... des cent sous ?... Enfin, ça dépendait !... « Tiens », qu'elle lui disait, « prends cela, et fiche le camp »... Oui ? Il fichait le camp, bien sûr... mais jusqu'à la prochaine fois ! Moi, j'aurais été la Direction j'lui aurais pas laissé l'entrée des coulisses... Des individus comme ça, on devrait les tenir à distance ! J'ai pas raison, peut-être ?

Retenant son souffle, n'osant point même considérer Madame Rose, David Dare sentait, de nouveau, l'écœurement le gagner.

Oh ! maintenant, il avait parfaitement compris qui était Alfred !

Parbleu, non ! Loirac ne lui avait pas parlé du louche garçon !...

Il aurait trop souffert peut-être d'évoquer la silhouette, que dépeignait, sans ménagement, Madame Rose ?

Et, cependant, l'histoire était si classique, si naturelle, si fréquente, aussi...

La Naïva, tout simplement, avait un « petit ami ». Jadis, on disait « un amant de cœur »...

D'où sortait-elle, aussi bien, cette vedette, que Tout-Paris acclamait ? De quel milieu social, avait-elle jaillie, cette star, dont on aimait l'air éthéré, la grâce fine et précieuse ?

Dans un éclair de pensée, David Dare songea, amer :

— Elle se moquait de Lord Allevard !... Lui, c'était seulement le riche entreteneur. Elle dédaignait Loirac... L'homme de talent, l'amoureux sincère, n'était pas digne de retenir son attention ! Mais elle accueillait avec des sourires ce petit voyou d'Alfred ?

Et si vite, maintenant, il comprenait la colère de Lord Allevard...

Si le riche Anglais, dans son ivresse, l'avait pris pour Alfred, n'était-il pas naturel, qu'il l'eût jeté à la porte ?

Mais il s'agissait bien de s'abandonner à des pensées philosophiques !

David Dare reprenait brusquement :

— Eh bien ! cet Alfred, il est venu, ce soir, au théâtre ?

— Oui, donc ! affirmait Madame Rose. Vers les sept heures... Oh ! il n'est pas resté longtemps !... Le temps, tout juste, de se faire donner un beau billet...

— La Naïva lui a donc donné de l'argent ce soir ? Vous en êtes certaine ?

— Puisque je vous le dis !... Même que j'entends encore sa réflexion... Comme ça, elle lui a fait : « T'as de la chance que je n'ai pas de monnaie... Tiens ! prends ! » Et elle lui a tendu un billet de cent francs... Un billet qu'elle a pris dans son sac... Dans ce sac là, tenez... Même que le sac, il était rempli de billets... Il y en a, là-dedans, pour je ne sais pas combien ?

Et cette fois, David Dare tressaillait...

Comment La Naïva pouvait-elle avoir — si Madame Rose ne se trompait pas — une si grosse somme dans un sac à mains ?

Le policier reprit :

— Dès qu'il a eu l'argent en mains, cet Alfred est parti ?

— Comme toujours ! affirmait Madame Rose. Il ne traînait jamais ici, vous comprenez ?... D'abord, Lord Allevard voulait l'étrangler... Des histoires qu'ils avaient eu, jadis, ensemble... Même que cela faisait rire, La Naïva !... « Cet imbécile d'Allevard », qu'elle disait « il ne peut rien comprendre »... Mais cela n'empêchait pas qu'elle faisait tout son possible pour que l'anglais ne le rencontre pas, Alfred !

Et chaque mot, ajoutait à la persuasion de David Dare...

N'était-elle pas classique, aussi, cette jalousie du riche Anglais, voulant écarter l'ami de cœur, et n'osant pas, cependant, mettre le marché à la main, à sa maîtresse ?

Madame Rose, cependant, ricanait toujours :

— Avec cela, continuait l'habilleuse, c'est même plutôt farce !... Alfred, lui, il a empoché cent balles, que j'vous dis ce soir... Mais, les autres, ils n'avaient pas flairé la galette...

— Les autres ?

— Eh bien, oui ! quoi !... Toute la bande !... Mais vous ne savez donc rien, mon cher Monsieur ? La Naïva, elle était radin, que je vous dis... Mais ça n'empêche pas qu'on la tapait ! Tout le monde !... Ah ! ils étaient une tripotée ! Fallait voir !... C'était à qui la flatterait le plus pour lui faire cracher ses sous... Quand elle en avait, comme de juste ?... Quand Lord Allevard lui en avait donné ?... Mais alors, dans ce cas-là, c'était à croire qu'ils se passaient la nouvelle !... Ils venaient, les uns après les autres !... Tous à la file !...

— Mais qui ? Qui ? rala David Dare.

Madame Rose avait un haussement d'épaules, qu'elle accompagnait d'un geste de ses mains semblant désigner toute une foule.

— Tous ! répétait-elle, tous, que j'vous dis !... Les artistes !... Les camarades !... Tenez : le docteur Hélouis !... Le directeur, même !... Jusqu'à sa doublure : Madame Colette Hirel !... Ah ! celle-là, elle avait toujours des prétextes... C'était pour ceci !... C'était pour cela !... Une drôle de femme, d'abord, cette Colette Hirel !... Une personne qui n'est pas franche...

Mais David Dare n'écoutait plus.

Les yeux clos, il réfléchissait.

Oh ! vraiment, il continuait de découvrir l'envers du décor !

Quelle était donc triste, après tout, la vie de cette vedette adulée, de cette Naïva, que chacun jalousait, que personne n'aimait, que son habilleuse, elle-même, traitait d'avare, et qui, néanmoins, se voyait contrainte de satisfaire aux exigences quémandeuses de tout son entourage !

Et puis, le jeune homme, soudain, tressaillait.

Voyons ! Voyons !... Il fallait poursuivre l'enquête, le retrouver, cet Alfred, savoir s'il n'avait pas participé au crime ?

Ecartant Madame Rose, David Dare fit un pas en avant, tendit la main vers le petit sac que l'habilleuse lui avait, d'un geste, indiqué.

— Vous dites qu'il y a une grosse somme ici ?

— Probable !... Au moins trente ou quarante billets !... Peut-être plus ?

David Dare ouvrait le sac, déjà.

Alors, une stupeur se peignit sur son visage.

Il était vide, ce sac !

Pas un billet de banque ne s'y trouvait...

Et, tout de suite, le montrant à Madame Rose, David Dare questionnait :

— Mais La Naïva l'avait repris, cet argent ?

Seulement, devant lui, devenue très pâle, Madame Rose reculait :

— Ah ça, alors !... bégayait l'habilleuse ; ça alors ?

Puis, elle s'emportait soudain, en un discours affolé :

— Plus rien ! Y a plus rien ! faisait la grosse femme. Mais j'ai pas quitté la loge trois minutes ?... Et j'suis bien certaine d'avoir vu les liasses de billets... Puisque c'est devant moi que La Naïva a pris les cent balles pour Alfred ?

Et soudain, le visage enflammé d'une évidente colère, Madame Rose éclatait :

— Mais c'est qu'on va me soupçonner, après cela ?... Faut qu'ils se retrouvent ces billets là !... Je les ai vus !... Et je le répète : j'ai pas quitté la loge trois minutes !... Ah ! mais, c'est abominable, cela ?

David Dare, cependant, n'écoutait plus les protestations indignées de Madame Rose...

Non ! ce ne pouvait être elle la voleuse ! Pas une minute, même, il ne la soupçonnerait du larcin...

Est-ce qu'on ne savait point qu'elle faisait partie du personnel du Bel-Canto depuis toujours ?

Est-ce que La Naïva, au moment de son engagement n'avait point exigé ses services, ce qui avait conduit, le directeur, Mayer-Meyer, à lui faire un pont d'or, pour la décider à quitter l'Opéra-Comique ?

Elle était au-dessus d'un soupçon, Madame Rose !

Mais, alors, qui donc avait volé ?

Et ce vol avait-il un rapport avec le crime qui avait coûté la vie à La Naïva ?

De nouveau, David Dare se sentait frémir.

Alfred !... Il y avait Alfred !...

Oh ! il l'inventait à merveille, désormais, le louche garçon au joli visage, aux manières doucereuses, le misérable voyou qui venait — comme le disait Madame Rose — taper La Naïva...

Elle avait, devant lui, fouillé dans son sac. D'une liasse, sous ses yeux, elle avait extrait un billet de cent francs...

Mais il avait vu les autres billets ?

Comme tout cela devenait clair !

Et puis, tout à coup, David Dare s'étonnait :

Là, sous ses yeux, sur la petite tablette de maquillage, posés à même une coupe de cristal, des bijoux étincelaient

Il inventa tout de suite, la vérité.

C'était là, sûrement, les joyaux que La Naïva portait à la ville. Elle s'en était défaite, pour entrer en scène, son rôle de paysanne ne lui permettant pas d'étaler de tels trésors.

Mais comment le voleur avait-il résisté à la tentation d'un larcin si facile ?

Avait-il donc calculé que voler ces diamants était dangereux ?

Avait-il pensé qu'il devait se satisfaire des liasses de billets de banque qu'il empochait ?

David Dare songea :

— Ce n'est pas le raisonnement d'un voyou !... Ce n'est pas la discrétion d'un garçon du genre d'Alfred ! Alors ? Alors ?

Et il en était là de ses réflexions, quand, dans le couloir voisin, une voix hélait :

— Monsieur David Dare ? Monsieur David Dare, êtes-vous là ?

Il entr'ouvrit la porte. Un troisième régisseur l'avertissait.

— Vite ! au téléphone ! Monsieur Loirac vous demande d'urgence.

Abandonnant la loge, où, d'un mot, il consignait une fois encore, Madame Rose et la femme de chambre, David Dare se précipita dans l'escalier voisin, guidé par le régisseur qui courait devant lui.

— Par ici, Monsieur !... Tenez !... Voilà l'appareil...

C'était bien Loirac qui téléphonait.

Ah ! le malheureux garçon ! Combien son trouble, combien son désespoir se devinaient au seul timbre de sa voix !

Il ne pleurait pas, Loirac. Il était calme, même. On devinait l'effort de sa volonté, se contraignant à maîtriser son émoi.

— Allo !... interrogeait-il. C'est vous, Dare ? Dites-moi, vous êtes seul, à l'appareil ? J'ai quelque chose de grave à vous apprendre... Mais c'est tout à fait personnel ?

Et, comme David Dare lui avait affirmé qu'il était, en effet, « seul » à l'appareil, Loirac reprenait :

— Je suis au journal, mon ami... Oui, c'est atroce, mais un garçon de ma sorte, n'a pas même le droit d'interrompre son travail !... Et puis, je tenais, voyez-vous, à rédiger moi-même ce travail... Je parle d' « elle », vous comprenez ?... C'est encore une sorte de soulagement !... Je dis ce qu'elle était !

La voix cessait, une seconde, de se faire entendre. Loirac, tout à coup, reprenait :

— Mais ce n'est pas cela que je veux vous dire ! Excusez-moi. Voyez-vous, il y a des minutes où je crois que je perds la tête. Dare, mon ami, au Journal, je viens d'apprendre quelque chose qu'il me semble intéressant de vous communiquer. Voilà !... Vous

m'entendez ? Eh bien ! il paraîtrait que Lord Allevard... Oui, Lord Allevard... Il paraîtrait qu'aujourd'hui même, vers les sept heures, ses fiançailles ont été rompues !... Sa fiancée aurait reçu une lettre l'avertissant de l'affection qu'il portait à la pauvre Naïva... Vous comprenez ? On aurait jeté Lord Allevard à la porte !... Il aurait éprouvé un affront terrible !... J'ai bien fait de vous prévenir n'est-ce pas ?

Quand, une minute plus tard, David Dare raccrochait l'appareil, il sentait en lui, de nouveau, la colère s'allumer.

Oh ! cette fois, le doute n'était plus permis !

Oh ! cette fois, la vérité éclatait manifeste, sinistre.

Tous les événements s'enchaînaient si bien, se complétaient si parfaitement !

Menacée d'une rupture, La Naïva faisait tenir, à la fiancée de Lord Allevard une lettre qui décidait la jeune fille à rompre avec le riche Anglais.

Et celui-ci s'était vengé !

Et celui-ci, tout de suite, avec une atroce et froide cruauté, avait décidé d'abattre celle qui venait de ruiner ses espérances.

Aucun doute, aussi bien, pouvait-il être conservé ?

— Lord Allevard, se répéta David Dare, c'est l'assassin.

Mais il n'oubliait pas Alfred...

Alfred, sans doute, avait eu son rôle atroce, dans la sinistre tragédie ?

Si Allevard avait tué, Alfred avait volé...

C'était si facile d'inventer le misérable voyou, caché dans la salle, assistant à la représentation, et, voyant tomber La Naïva, se précipitant dans les coulisses où il avait libre accès, montant jusqu'à la loge, volant, en hâte, les billets de banque ?

Pourtant, qu'était ce crime là, à côté de l'autre ? Quelle importance avait le vol, mis en parallèle du meurtre ?

Froidement résolu, David Dare décida :

— Allevard d'abord ! L'autre, ensuite...

Il n'avait pas une hésitation.

Pour la seconde fois, il quittait le Bel-Canto, se rendait chez Lord Allevard.

Il allait arrêter le meurtrier.

CHAPITRE V

Parvenu avenue Foch, d'une course si rapide, que des agents le sifflaient au passage — ce dont il ne tenait d'ailleurs aucun compte — David Dare, la rue de Presbourg dépassée, s'engageait sur le bas côté de droite de la large avenue. Il venait tout juste de franchir le carrefour que forme la rue de la Forge, avec ce bas côté, quand il remarquait, cheminant devant lui, une automobile de vieux modèle, dont la carrosserie familière retenait son attention.

— Ah ça ! grommelait David Dare, mais je ne me trompe pas ?

Deux minutes plus tard, il pouvait s'assurer qu'il avait bien reconnu cette auto.

Elle venait de stopper à la hauteur du petit hôtel occupé par Lord Allevard, et, nerveux, pressé, un homme en était descendu, que David Dare hélait à l'instant :

— Monsieur Havard ?

C'était, en effet, le Chef de la Sûreté.

Tout de suite, il accourait vers l'inspecteur :

— Eh bien ? questionnait-il. Mais, d'où venez-vous David Dare ? Je vous croyais toujours avec Lord Allevard ! Je vous attendais au téléphone !... Et puis, je n'ai pas pu y tenir... Me voilà... Vous arrivez seulement ?

— Non, Chef. Je suis venu et reparti. Mais, vous le voyez, je reviens. Ecoutez-moi ?

Ecartant d'un geste l'agent, qui, toujours de planton, faisait mine de rejoindre les deux hommes, David Dare entraînait le Chef de la Sûreté.

Oh ! il ne « mâchait » pas alors ses mots, comme il se dit. Nettement, froidement, avec, même, une sorte de rage contenue, David Dare expliquait à son supérieur les découvertes successives qu'il venait de faire :

— Du vol, concluait-il, je ne me soucie guère ! Mais tout concorde à incriminer Allevard. Cette fois, ivre ou pas, j'entends l'interroger. Vous êtes bien de mon sentiment, Chef ?

Monsieur Havard, certes, avait pâli en écoutant le jeune homme. Toujours cette peur affreuse des histoires, du scandale, de l'aventure qui déchaîne les critiques de la Presse. Et, cependant, il ripostait :

— Allons !

Un coup de sonnette strident sembla troubler l'atmosphère de la nuit.

Tout de suite, d'ailleurs, on ouvrait la

porte. Tout de suite, le même vieux domestique, se trouvait en face des deux hommes.

Il se troublait, le serviteur. Il balbutiait:

— Oh ! c'est encore vous, Monsieur ?

Et puis, il ajoutait, très vite:

— J'espère que Monsieur ne m'en veut pas ?... Tout à l'heure, j'ai voulu éviter une histoire désagréable... Monsieur s'est certainement rendu compte ?... Sa Grâce était un peu... un peu...

David Dare coupa les explications embarrassées.

— Dites qu'il était gris !... C'est parfait ! Non, je ne vous en veux pas, mon ami. Mais, maintenant, il n'y a plus à discuter... Je veux voir votre maître ! Il est toujours dans son cabinet de travail ?

Le domestique secoua la tête:

— Il est dans son fumoir... Oui, Monsieur... Je crois d'ailleurs qu'il s'est endormi ?

Et puis, joignant les mains, il balbutiait encore, le vieil homme:

— Il ne faudrait pas que Monsieur juge mal Sa Grâce ?... Sa Grâce n'était pas ivre, comme il le pense... Non !... Seulement Sa Grâce était revenu tout joyeux, tout content... N'est-ce pas, il était préoccupé depuis quelques jours... Mais les choses qui l'inquiétaient avaient dû s'arranger !.. Alors, Sa Grâce avait bu un ou deux whisky... Peut-être trois, même ?... Et il est si peu entraîné... Mais cela ne lui dure pas !... Je suis sûr que Sa Grâce est maintenant parfaitement bien... Ces messieurs vont pouvoir l'interroger... Qui dois-je annoncer ?

Plus net que jamais, David Dare ordonna:

— Personne ! Demeurez là !... Vous allez me faire le plaisir de vous asseoir sur cette banquette et de n'en pas bouger. Compris ?

Et puis, il invitait, faisant sonner le titre qui inspire toujours l'épouvante:

— Voulez-vous venir, Monsieur le Chef de la Sûreté ?

Sans un regard pour le vieux domestique qui se figeait dans une attitude d'épouvante, David Dare traversait le hall, s'approchait de la porte, sur le seuil de laquelle il avait vu, quelques instants plus tôt, Lord Allevard se dresser.

— Vous comprenez Monsieur Havard ? expliquait-il à voix basse; je veux faire jouer la surprise !... Si cet homme nous avait annoncés, qui sait si ce misérable ne nous aurait pas reçus à coups de revolver ?

Sans tenir compte alors, du tressaillement de Monsieur Havard — un tressaillement d'ailleurs, où il n'entrait aucune peur, mais seulement, toujours, l'effroi de l'aventure scandaleuse — David Dare, déjà, avait posé sa main sur la poignée de la porte.

Il ouvrit d'un seul coup...

Et puis, tout de suite, un mot fusa de ses lèvres:

— Malédiction !...

Sa main se tendait.

— Tenez ?

La porte n'était pas ouverte en entier, que David Dare avait aperçu, en effet, posé sur le bureau qui garnissait la pièce, un solide browning...

Oh ! c'était clair !... Ce qu'il avait inventé était manifeste ! Réveillé, Lord Allevard ne se serait pas laissé appréhender sans faire parler la poudre !

Mais il ne devait plus dormir ?

Où était-il ?

Lentement, David Dare continua d'ouvrir la porte.

Alors, en une seconde, Monsieur Havard et le jeune homme se pétrifiaient.

Un même cri d'horreur leur échappait.

— Mon Dieu ! C'est atroce ! gémissait M. Havard.

— Abomination ! hurlait David Dare.

Et puis, le jeune homme se précipitait, repoussait M. Havard, claquait derrière son dos la porte, voulant évidemment dissimuler au vieux domestique le spectacle qui justifiait l'épouvante qui s'était emparée des deux visiteurs.

La pièce dans laquelle ils venaient de pénétrer était très vaste. De forme quadrangulaire, elle se terminait, à l'une de ses extrémités, par une large fenêtre, qui semblait donner sur les verdures d'un jardin...

Mais cette fenêtre dessinait un large carré sur le ciel pur, étoilé !

Et là, se détachant sur la pâle clarté de la nuit, dessinant une horrifiante silhouette, un pendu se balançait doucement, à l'air nocturne...

Oh ! tout de suite, alors, David Dare avait reconnu l'homme qui était là, mort, ce n'était que trop certain.

Un gémissement encore lui échappa:

— Lui !... C'est Lord Allevard !

Et puis, il s'élançait. Et puis, prenant une chaise, la tirant jusqu'au côté du cadavre, grimpant dessus, il collait son oreille à la poitrine du malheureux...

Mais le cœur ne battait plus ! Mais les secours arrivaient trop tard ! Mais — c'était l'évidence — la vie depuis longtemps s'était retirée...

David Dare sauta sur le sol.

— Atroce ! répétait-il.

Monsieur Havard, cependant, balbutiait :

— Il s'est tué !... C'est un aveu !... C'est un aveu !

Et il y avait du triomphe dans la voix du Chef de la Sûreté.

Allons donc ! aucun scandale n'était possible qui risquerait d'éclabousser la Police.

Si Lord Allevard, se sentant soupçonné, se devinant sur le point d'être arrêté, avait mis fin à ses jours, qui donc oserait soutenir son innocence ?

Monsieur Havard répéta :

— Il s'est tué !... Il s'est tué !...

Sans mot dire, cependant, David Dare examinait toujours le pendu...

Et puis, tout tranquillement, enfin, il parla, semblant corriger la déclaration de son chef :

— « Il s'est tué », Monsieur Havard ?... Non ! Ce n'est pas exact ! « On l'a tué » !...

Et avec force, avec émotion aussi, David Dare, à son tour, répéta :

— On l'a tué !... C'est un assassinat !... On l'a pendu, le malheureux !

Aux côtés du jeune homme, cependant, M. Havard, maintenant, titubait...

— Mais vous êtes fou ! clamait-il. Qu'est-ce qui vous fait croire une chose pareille ? Tout de même, c'est inadmissible !... Voyons !... Voyons, David Dare, répondez-moi ?

Mais il semblait toujours, que le jeune homme s'absorbait en d'étranges réflexions.

A la fin, cependant, il se départissait de son silence :

— Chef, vous n'avez pas vu ? demandait-il.

Sa main se tendait. Son geste commentait ses paroles :

— Regardez ? Cet homme est pendu à l'aide d'une corde qui coulisse sur la tringle du rideau... Vous ne comprenez pas ce que cela veut dire ? Voyons ! vous imaginez quelqu'un se passant la corde au cou, et puis se hissant soi-même... et trouvant encore moyen de venir attacher la corde au ras du plancher à ce tuyau du calorifère ? Non !... Non !... C'est impossible !... C'est matériellement impossible !... Un pendu ne peut pas se hisser lui-même au bout de la corde !... C'est inadmissible !

Aux côtés du jeune homme, M. Havard, pourtant, protestait encore :

— Il a pu attacher la corde, grimper sur quelque chose, passer son cou dans le nœud coulant, et puis se jeter dans le vide ?

Seulement, à la même minute, logique d'une façon implacable, David Dare reprenait :

— Alors, d'où s'est-il jeté ? Il n'y a pas de barre d'appui à la fenêtre !... Le rebord de celle-ci est beaucoup trop bas !... Voyez ? Les pieds sont au moins à quatre-vingts centimètres au-dessus... De plus, il n'y a pas, près de ce malheureux, un seul meuble renversé !... Non ! Non !... Chef, c'est certain... C'est indiscutable... Il ne s'est pas pendu : — On l'a pendu !

— Mais pourtant, bégayait encore Monsieur Havard, ce revolver ?

— Eh bien ! ce revolver, c'est une autre histoire ! Je ne sais pas ce qu'il faisait sur cette table. Peut-être son assassin l'en a-t-il menacé ? Il faudra comprendre cela plus tard !... Mais, maintenant...

Chose étrange, tandis que le Chef de la Sûreté perdait visiblement la tête, David Dare semblait, au contraire, en possession d'un parfait sang-froid.

Il tournait la tête de droite et de gauche. On sentait que son regard se collait à chaque objet, à chaque meuble, qu'il n'y avait pas un détail qui lui échappât.

Et voilà qu'il parlait tout bas, encore :

— Naturellement, c'est clair !... On aura voulu compromettre Allevard... L'assassin de La Naïva a su qu'on le soupçonnait... Il s'est dit : « Voilà un bouc émissaire ! ». Et il est venu !... Et il a pendu ce malheureux !... Ce malheureux qui était ivre et ne pouvait se défendre !... Bon ! très bien !... Mais cet assassin est, quand même, un maladroit ?

On aurait cru que David attachait une importance exceptionnelle au dernier mot qu'il venait d'articuler.

Il répéta avec force :

— Oui, c'est un maladroit !... Tout à fait un maladroit !... Un assassin de profession, un misérable habitué au crime, n'aurait pas été assez sot pour hisser en l'air ce pendu, d'une manière telle que le suicide est incroyable...

Et, pour la troisième fois, David Dare affirma :

— Un maladroit !... Un maladroit comme fut maladroit le voleur des billets de banque, qui négligea les bijoux... Oh ! c'est curieux, tout de même ?

Et puis, ayant l'air d'oublier totalement la présence de M. Havard et ne s'occupant guère de sa mine, David Dare s'avançait vers

le malheureux pendu, coupait la corde, recevait le corps dans ses bras, l'étendait sur un fauteuil voisin.

— Un visage calme !... grommelait-il. Pas même une épouvante dans les yeux !... Sûrement, il était ivre encore ?.. il n'aura pas compris le danger qu'il courait ?

Mais, déjà, le jeune homme s'éloignait du cadavre, revenait vers la fenêtre tragique.

Il en inspecta les vitres. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, dans une demeure à ce point luxueuse, elles rutilaient, brillantes.

David Dare remarqua :

— Pas d'empreintes, naturellement !... Ah ! dans cette affaire, je crois qu'il faut désespérer d'en trouver jamais !... L'assassin m'a l'air de connaître son métier, si maladroit qu'il soit ?

Il eut une sorte de rire court, où il y avait de la colère.

Par la fenêtre lugubre, d'ailleurs, le jeune homme se penchait...

Le petit hôtel du malheureux Lord Allevard comportait une sorte de jardinet, petit, mais délicieusement arrangé. Les allées n'étaient point sablées. A la façon des patios italiens, le sol avait été dallé de pierres irrégulières, dont les joints laissaient passer des touffes de mousse et d'herbes vertes.

— Naturellement, pas d'empreintes, non plus !... grommelait encore David Dare. Par exemple, du diable si je me doutais que l'hôtel comportait ce jardinet ?... C'est évidemment par là que l'assassin est venu... Rien qu'un petit mur à sauter ! Bizarre, tout de même, ce qu'à Paris l'on se méfie peu des assassins...

Il demeurait immobile. Il songeait...

Brusquement le jeune homme se retourna.

Que signifiait ceci ?

Au travers de la porte fermée, une voix sonore s'entendait, qui semblait parler au diapason de la colère :

— Je vous dis, hurlait-on, que la consigne n'est pas pour moi !... D'abord, vous allez bien le voir !

Et, tout de suite, la porte de la pièce tragique s'ouvrait.

David Dare s'élança :

— Vous, Loirac ?

C'était le journaliste.

Il était pâle. Sa pâleur devint lividité, tandis qu'il apercevait, sur le fauteuil, le cadavre étendu.

— Mon Dieu ! gémissait-il. Mais, vous n'allez pas me dire que...

— Si ! fit David Dare. Un crime encore ! Cet homme vient d'être pendu !

— Pendu ?

— Comme je vous le dis...

Puis, le jeune homme interrogeait :

— Que venez-vous faire ici, Loirac ?

Alors, titubant, prêt à s'effondrer, on l'aurait cru, Loirac laissait parler son chagrin.

— Ce que je venais faire ? Le gifflier !... Oui ! c'est ainsi !... Oh ! vous pouvez me regarder comme un misérable, Dare ! Mais, voyez-vous, je souffrais trop !... La pensée que vous alliez l'arrêter, et qu'il m'échapperait, que je ne lui crierais pas en face la haine que j'avais pour lui...

Et puis, la voix du jeune homme se brisait dans une sorte de sanglot :

— Nous étions rivaux, pourtant ! Je crois qu'il y a eu des moments où La Naïva l'aimait... Je ne pensais pas qu'il aurait eu le courage de se tuer !

— Non ! corrigea encore David Dare, il a été assassiné...

Mais, au même moment, un cri d'épouvante retentissait.

Le vieux domestique s'était avancé. Doucement, sans qu'on y prit garde, il avait repoussé la porte, mal refermée par le journaliste.

Et voilà qu'il avait vu...

Et voilà qu'il s'élançait vers le fauteuil, tombant à genoux aux pieds de son maître.

— Votre Grâce !... Votre Grâce !...

Et puis, il se redressait.

Et puis, le poing tendu, il semblait menacer Monsieur Havard et David Dare.

— Ah ! Vous êtes donc des assassins ?

Mais il était à bout de force, le pauvre vieillard !... Mais son geste de menace, semblait l'épuiser !

A son tour, il titubait, semblant prêt à défaillir.

Ce fut M. Havard qui le soutint.

— Mon pauvre ami !... Nous avons trouvé votre maître pendu à la fenêtre... Voyons ! dites-nous la vérité ?... A-t-il reçu une visite ? Avez-vous entendu quelque chose ?

Mais le vieillard semblait maintenant quasi inconscient ; tremblant de tous ses membres il secouait la tête négativement.

— Non !... Non !... Sa Grâce n'a reçu personne !... Oh ! je suis sûr que j'aurais entendu, si l'on avait parlé dans le cabinet... J'étais là, dans le hall !... Je le savais... Mon Dieu ! Ces messieurs me comprennent ?... Dans l'état où il était, j'avais peur...

Et puis, brusquement, il se taisait, baissant la tête, n'ayant point honte de laisser jaillir des larmes de ses yeux...

— Un garçon que j'ai vu tout petit !... Que j'ai quasiment élevé !... Et le voir périr ainsi, lui, qui était si gai... si joyeux !... si heureux de vivre !... Lui, qui ce soir, en prenant ces maudits whisky...

Il s'interrompait tout net. Il suppliait :

— Oh ! mais, vous le vengerez, Messieurs ? Si vous êtes de la police, vous trouverez son assassin ?

Ce fut David Dare qui répondit.

Il le fit d'une voix sourde.

— Oui ! déclarait-il. Nous le vengerons. Mais il faudra nous aider... Voyons ! vous n'avez aucun soupçon ? Votre maître ne vous a fait aucune confidence ? Il ne redoutait personne ?

Seulement, à chacune des questions du policier, le vieux domestique secouait la tête négativement...

Non ! Il en était certain : son maître n'avait point d'ennemis. N'était-il pas aimé de tous ?

— Tous ceux qui s'approchaient de lui l'aimaient !... sanglotait le vieux domestique. On ne pouvait pas le connaître et ne pas l'aimer !... Sa Grâce était si généreuse, d'abord...

Et il ajoutait, ne se doutant pas de ce qu'avait d'abominable sa déclaration :

— C'est Madame La Naïva qui va être désolée !... Avec les projets qu'avait Monsieur...

Mais un silence lui répondait seul...

Le vieillard, sûrement, ignorait le premier crime.

Comment oser, seulement, l'avertir, des soupçons qui, un instant, avait atteint celui qu'il appelait encore, à la mode anglaise « Sa Grâce » ?

Rompant enfin le silence, David Dare, de nouveau interrogea :

— Votre maître était-il triste, ce soir ? Semblait-il préoccupé ? Voyons ! ce n'est plus le moment de faire des cachotteries ? Vous a-t-il dit qu'il avait rompu ses fiançailles ?

Le domestique hocha la tête :

— Oui, Monsieur !... Cela, oui, je le savais !... Mon maître en était si heureux !

— Si heureux ! Si heureux !...

— Certes ! affirma le domestique.

Et puis, sans répondre à la muette interrogation qu'il lisait sur le visage de ceux qui l'entouraient, le vieil homme, soudain, s'avançait, traversait la pièce, se mettait à genoux, ramassait quelque chose qui avait roulé sur le sol et qu'il venait de distinguer sous un meuble.

— Qu'est-ce donc ? murmurait-il.

Il tenait, maintenant, entre ses doigts, une sorte de petit flacon — de mince éprouvette plutôt. Il la considérait curieusement.

D'un bond, cependant, David Dare avait déjà rejoint le vieillard.

— Donnez ? commandait-il.

Et soudain, ayant flairé l'éprouvette qu'il venait de déboucher :

— Ah ça !... Mais ce ne serait pas ?... Cette odeur caractéristique ?... Du poison ?

Pensivement, David Dare examinait la drogue.

C'était, tout au fond de l'éprouvette, une sorte de dépôt brunâtre...

Le jeune homme, brusquement, haussa les épaules.

Tout de même, si l'analyse plus tard, révélait que ceci était du curare, de la strychnine ou encore du cyanure, il faudrait bien, de nouveau, se demander comment Lord Allevard pouvait posséder chez lui la substance toxique qui avait empoisonné la flèche, amenant l'assassinat de la malheureuse Naïva ?

Et, de nouveau, il semblait au jeune policier, que tout s'embrouillait, que rien n'était plus compréhensible !

Fallait-il décidément se rallier à la thèse de Monsieur Havard ? Convenait-il de croire que Lord Allevard s'était pendu, cédant au remords d'un crime qu'il avait ignominieusement commis ?

La voix du Chef de la Sûreté, précisément, résonnait tout à coup dans le silence.

— Vous voyez, Dare ? constatait Monsieur Havard. Voilà une preuve ! Vous ne pouvez plus hésiter ?

Et, se laissant aller, sans doute, à la certitude qui était en lui, M. Havard ajoutait :

— Je vais vous laisser Dare !... Poursuivez votre enquête... Allons ! j'ai confiance en vous !... Vous établirez facilement comment cet homme s'est pendu lui-même... Car il n'y a aucun doute !... Vous le sentez bien ?

Loirac, aux côtés du Chef de la sûreté serrait les poings dans un geste de fureur...

— Ainsi, c'est lui, murmurait-il, lui qui a tué ? Ah ! la canaille !

Mais M. Havard calmait d'un geste le jeune homme :

— Allons, la paix ! Respect aux morts !... Cet homme a payé...

Et puis, passant son bras sous le bras du rédacteur de Comœdia :

— Venez, mon ami ?... Laissons Dare travailler... Ne restez pas ici... Votre colère est

légitime, mais enfin, ce n'est pas là votre place !

Il l'entraîna...

Pensif, cependant, et demeuré seul dans la pièce lugubre, David Dare ne se hâtait pas.

Il avait l'esprit logique. Il avait l'esprit clair. Surtout, il possédait cette qualité indiscutable d'être tenace dans ses opinions.

Et il sentait si bien, en lui, quelque chose qui protestait, à la pensée de voir en Lord Allevard l'assassin de La Naïva !...

— Non !... Impossible !... C'est de la fantaisie !... Il ne s'est pas pendu lui-même, que diable ?

Et puis, brusquement, il tournait la tête.

A ses côtés, tout doucement, le vieux domestique pleurait...

Oh ! il y avait quelque chose d'attendrissant et d'émouvant dans ce chagrin d'un vieux serviteur, sanglotant ainsi aux côtés du cadavre de son jeune maître.

David Dare marcha vers le vieil homme :

— Voyons ! faisait-il, tâchez de retrouver votre sang-froid ? Pleurer les morts, cela n'avance à rien... Ce qui importe, c'est de les venger !... Mon ami, que me disiez-vous, tout à l'heure : Votre maître n'était pas triste ? Il était satisfait d'avoir rompu ses fiançailles ? Expliquez-moi cela ?

Le bonhomme leva un visage tout reluisant de larmes :

— C'est comme je le disais à Monsieur ! affirmait-il. Naturellement, je ne suis pas tout à fait au courant... Mais, tout de même, j'ai deviné bien des choses... Voilà... C'était le frère de Monsieur qui tenait à ce mariage... C'était lui qui avait arrangé les choses... Mais, pour Sa Grâce, c'était une catastrophe !... Il n'aimait pas la jeune fille. Il la trouvait sotte !.. Et puis, il aimait La Naïva !... Alors ?

Gravement toujours, d'une voix qui articulait chaque mot, qui en détachait le sens caché, David Dare interrogea :

— Vous êtes certain... absolument certain, que Sa Grâce aimait La Naïva ?

— Oh ! Monsieur ! Il ne rêvait que d'elle !

Et voilà que tout à coup, se laissant aller à une confession, le vieil homme ajoutait :

— Tenez, hier, il avait touché une grosse somme... Alors, aujourd'hui, il n'a pas eu de cesse qu'il n'ait couru au théâtre !... Il voulait remettre, je ne sais pas, trois ou quatre cent mille francs à La Naïva !... Tout de même, on ne fait pas cela, on ne songe pas à un cadeau pareil, quand on n'aime pas une femme ?

— Si ! protesta David Dare. Quelquefois, on peut se montrer généreux, sans éprouver le moindre amour. Supposez que votre maître ait voulu quitter La Naïva ?

— Mais, c'était le contraire, Monsieur ! Il voulait quitter sa fiancée pour faire sa vie avec La Naïva !... Il me l'a dit cent fois !...

— Hélas ! ce qu'il vous disait n'est pas une preuve de ce qu'il pensait ?

— Ah ! Monsieur ! Sa Grâce ne mentait jamais !...

Et, de nouveau, le bonhomme se laissait aller à des souvenirs.

— Tenez : tout à l'heure, après votre départ, je crois qu'il s'est rendu compte qu'il était un peu... enfin, un peu... dans les vignes ! Alors, il est monté dans sa chambre... Je l'ai entendu, dans la salle de bains, qui plongeait son visage dans l'eau fraîche... Et puis, il est redescendu... Ah ! si vous aviez vu ce qu'il était gai ?... Moi, j'entends encore la façon dont il m'a appelé.

Et, singeant la voix du disparu, le bonhomme repartait :

— « Arrive ici, vieil imbécile !... Tiens ! veux-tu une bonne nouvelle ? Je l'ai semé la petite que l'on voulait me faire épouser !... Oui !... Oui !... C'est comme cela !... » Et il s'est mis à siffler la gigue, Monsieur !... Et puis, encore, je l'ai vu qui s'asseyait à son bureau... Il a commencé à écrire des lettres... Bon ! Là-dessus, il a reçu un coup de téléphone... J'ai parfaitement entendu la sonnerie !... Et puis, il a encore écrit... Ah ! après, je ne peux pas dire qu'il était toujours aussi gai !... Non ! c'était sûrement une mauvaise nouvelle... Il a écrit encore... puis il m'a appelé... Il m'a remis les lettres... Il m'a dit : « Demain matin, tu les mettras à la poste »... Et puis, c'est tout !... Il est rentré dans la pièce. Vous êtes arrivés trois quarts d'heure après... Je parle de la seconde fois, bien entendu... Mais, tout de même, Monsieur, tout cela, ce n'est pas l'attitude d'un homme qui va se pendre ?

Et, malgré lui, David Dare devait en convenir, en effet.

Non ! rien dans l'attitude de Lord Allevard ne semblait annoncer sa résolution d'en finir avec la vie...

Mais alors, s'il ne s'était pas pendu, lui-même, s'il avait été victime d'une tentative criminelle, si on l'avait assassiné, il était innocent, cet homme ?

Une seconde, David Dare sentit l'impatience le gagner.

Depuis des heures et des heures, il enquêtait. Mais chaque découverte ne faisait qu'épaissir le mystère Soudain, il interrogea encore :

— Ces lettres, vous les avez mises à la poste ?

— Non, Monsieur ! Demain matin...

— Donnez-les moi ?

— Je ne sais pas si je dois...

— Allez ! allez ! Dépêchez-vous !

Deux secondes plus tard, comme le domestique lui tendait les enveloppes timbrées, toutes prêtes à être confiées à la boîte aux lettres, David Dare ne pouvait s'empêcher de sursauter.

Oh ! l'imbécilité de certaines choses ! la stupidité de certaines coïncidences !

Est-ce que, sur l'une de ces enveloppes, Lord Allevard n'avait pas, fort lisiblement, tracé le nom de M. Havard ?

Et M. Havard venait de quitter sa demeure !...

Et M. Havard ne s'était pas même douté qu'une des dernières pensées du noble Lord avait été pour lui ?

Un instant, David Dare hésita...

Cette enveloppe adressée à son Chef, devait-il la lui porter ? Devait-il, au contraire, s'autoriser à l'ouvrir ?

— Zut ! pensa le jeune homme tout à coup. Tant pis !... Havard n'avait qu'à ne pas m'abandonner !

Il rompit l'enveloppe. Il en tira une lettre où l'écriture de Lord Allevard, appuyée, nette, très calme, se lisait aisément.

Et, cependant, tout de suite, les mots semblèrent tourbillonner devant ses yeux...

C'était, en vérité, une chose abominable.

Ce message, dont il prenait connaissance, lui apportait la plus tragique des révélations.

Il lut ces mots :

« Monsieur le Chef de la Sûreté,

« Je vais, dans un instant, me tuer. Je « suis décidé à me faire sauter la cervelle. « Tandis que je vous écris, mon revolver « est là, placé sur mon bureau : Je n'ai « qu'un geste à faire pour en finir...

« Monsieur le Chef de la Sûreté, il me « semble, cependant, que je vous dois la « vérité.

« Monsieur le Chef de la Sûreté, la « journée qui vient de s'achever pour moi, « a été une journée tragique.

« Peut-être, même, ne me suis-je pas conduit « comme un honnête homme ? Vous « aurez ma confession sincère, nette, « entière.

« Voici :

« Ma famille désirait me marier à une « jeune fille que je n'aimais pas...

« Comment me dégager de fiançailles que « l'on m'avait imposées ?

« Une idée folle m'est venue. J'ai adressé « à cette jeune fille, une lettre anonyme. « Dans cette lettre, je me dénonçais moi-« même ! Je lui criais que j'avais une maî-« tresse, et que j'aimais celle-ci follement. « Je la lui nommais, même ! Je lui disais : « Lord Allevard adore La Naïva. Au lende-« main de vos noces, il retournera près « d'elle ».

« Et, naturellement, l'inévitable, alors, « s'est accompli...

« Aujourd'hui même, la famille de celle « qui était ma fiancée, m'a signifié mon « congé.

« Ah ! Monsieur le Chef de la Sûreté, la « joie que j'éprouvais, alors !

« J'étais libre !... J'allais pouvoir consa-« crer toute ma vie à la délicieuse artiste « « qu'était » La Naïva...

« C'est qu'il y a deux minutes, Monsieur « le Chef de la Sûreté, j'ai reçu un tragi-« que coup de téléphone...

« La Naïva est morte !...

« Celle que j'adorais a été tuée, lâche-« ment, ignominieusement, tuée, m'a-t-on « dit au téléphone, d'une manière myste-« rieuse...

« N'est-ce pas là le châtiment horrible « de la lâcheté que j'avais commise, en me « dégageant des liens des fiançailles ?

« Mais je ne veux pas m'attarder à réflé-« chir ! Mais, peu m'importe !

« La Naïva est morte. Vivre sans elle, me « serait impossible. Monsieur le Chef de la « Sûreté, il ne faudra soupçonner per-« sonne n'incriminer personne de mon « trépas...

« Je cachète cette lettre. Je charge mon « vieux domestique de vous la faire parve-« nir... Et puis, je prends mon revolver, « je l'appuie sur mon front...

« C'est l'affaire de quelques secondes...

« Dans quelques secondes, je ne serai « plus qu'un mort dont vous serez le seu. « à connaître le secret et le désespoir...

« Veuillez croire, Monsieur le Chef de la « Sûreté, aux assurances de ma considéra-« tion la plus parfaite. »

En vérité, tandis qu'il lisait cette lettre, David Dare sentait la folie le gagner !

Lord Allevard adorait La Naïva ?

Il en trouvait dans ces lignes qu'il venait de lire, le plus probant et le plus désespéré des témoignages ?

Lord Allevard était donc innocent...

Et certes, c'était, aussi, la certitude qu'on l'avait assassiné qui se dégageait de cette lecture !

Est-ce que, le jeune homme ne se disait pas prêt « à se faire sauter la cervelle » ?

Est-ce que, sur le bureau, où il avait écrit ces mots tragiques, son revolver ne demeurait pas encore, tout préparé ?

Mais il n'avait pas eu le temps de presser la détente, d'appuyer le canon de l'arme meurtrière contre son front !

Il avait rêvé le noble Lord de se faire sauter la cervelle... et on l'avait retrouvé pendu !

Avec force, David Dare s'affirma :

— Donc, on l'a pendu !... Donc, on l'a assassiné !...

Et, comme ses yeux se fixaient sur la petite éprouvette mystérieuse qu'il tenait encore dans la main, il haussait les épaules...

Cela aussi, était clair !

Cela aussi, se comprenait à merveille !

L'homme qui avait tué Lord Allevard, tout simplement, avait pris soin de jeter sur le sol, dans son cabinet de travail, cette fiole où se trouvait le poison, ce qui ne manquerait pas de charger le pauvre mort de la responsabilité d'un crime qu'il n'avait pas commis !

Oui, tout cela devenait limpide. Mais hélas ! tout cela ne faisait guère avancer l'affaire ?

« On » avait tué La Naïva...

« On » avait pendu Lord Allevard...

« On » avait pris soin d'apporter dans la pièce tragique le poison accusateur...

« On » !...

Qui était cet « On » ?

Quel était le mystérieux assassin ?

Lourdement, baissant la tête, se sentant écrasé sous le poids d'une effroyable responsabilité, David Dare s'approcha du bureau, et, les yeux fixés au revolver demeuré inutile, frisonnant d'une angoisse qu'il ne cherchait pas à dissimuler, décrocha l'appareil téléphonique

— Allo ! demandait-il. Passez-moi le Service de la Sûreté... Oui, urgence !... Par priorité !

Il lui fallait donner l'alerte...

Il devait déclencher les routines administratives, celles qui ne perdent jamais leur droit, celles, aussi, qui n'amènent jamais, hélas ! à une solution importante !...

CHAPITRE VI

De longs instants, alors, s'écoulaient, pendant lesquels David Dare se faisait l'effet d'agir machinalement, et sans pouvoir s'attacher aux besognes qu'il accomplissait.

Il avait dû convoquer le Laboratoire des Recherches. Il avait dû demander la venue des experts scientifiques de la Police Judiciaire.

Et l'enquête, tout de suite, s'orientait, suivant les plus traditionnelles habitudes en pareil cas.

Les photographes opéraient. Les spécialistes des empreintes digitales examinaient les meubles, un par un, s'efforçaient d'y retrouver des traces compromettantes.

Et puis, encore, il fallait organiser l'enlèvement du corps, que, le lendemain, on soumettrait aux recherches funèbres des autopsies officielles.

Mais, tout cela, d'avance, David Dare savait si bien que ce serait besogne inutile !

Quand, enfin, déchargé de ses responsabilités de fonctionnaire, il pouvait quitter la maison du crime, retourner chez lui, le jeune homme se sentait, à la vérité, recru de fatigue, et quelque peu désespéré.

Certes, maintenant, il n'avait plus une hésitation...

Lord Allevard était définitivement innocenté. Le considérer comme l'auteur du crime qui avait coûté la vie à La Naïva, c'était, tout bonnement, une monstruosité.

La lettre qu'il avait adressée à M. Havard, ne justifiait-elle pas, tragiquement, de ses sentiments véritables ?

Il fallait chercher ailleurs. Où ?

David Dare, à peine rentré dans son domicile, à peine couché, s'endormit d'un sommeil fiévreux.

Le lendemain, arriverait-il à faire la lumière ? Vengerait-il la malheureuse artiste ? Apporterait-il, enfin, au désespéré Loirac, l'apaisement qui venait des justes châtiments infligés au coupable ?

Chose étrange, si fiévreux que fut son

sommeil David Dare, le lendemain matin se réveilla fort dispos.

Il était énergique, avant tout. Il appartenait à la race de ces hommes, qui mesurent la difficulté, la regardent en face, et y trouvent un motif précieux à dépenser toute l'activité dont ils sont capables.

Faisant sa toilette, le jeune homme songeait :

— Reste une piste... une seule... Celle d'Alfred !... Eh bien ! on le retrouvera, cet Alfred !

Il imaginait rencontrer, à ce sujet, de réelles difficultés. Le contraire devait être vrai.

A peine habillé, en effet, David Dare se rendait au théâtre du Bel-Canto.

A cette heure de la matinée, le personnel y était encore peu nombreux.

Tout de même, des machinistes y commençaient leur besogne, préparaient les décors qui devaient servir à la répétition de l'après-midi, et, naturellement, échangeaient entre eux des propos relatifs au drame de la veille.

Sans trop en avoir l'air, David Dare interrogea ces hommes.

Vraiment, la chance le favorisait ! L'un d'eux déclarait parfaitement connaître Alfred :

— Le gosse qui venait, de temps en temps, voir La Naïva ? Bien sûr que j'sais quelque chose sur lui !... On a assez souvent liché le coup ensemble !

Et il ajoutait, dans un rire :

— Par exemple, on n'a jamais échangé de confidences, vous pensez !... Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il était mécanicien... Ah ! puis, ensuite, il adorait pas l'english, vous savez ? Le Lord anglais, quoi ! Celui qui était si bien avec la pauvre Naïva ?

Et, tout de suite, naturellement, David Dare dressait l'oreille.

Allait-il découvrir une haine née entre le pâle voyou et le malheureux qui, la veille, avait payé de sa vie, son amour ?

Mais le machiniste se bornait à rapporter d'insignifiants détails :

— C'est rapport qu'il estimait que les Anglais c'est tous des sales gens !

Et il riait d'un grand rire...

David Dare, cependant, devait obtenir rapidement des renseignements plus importants.

— Vous ne savez pas où cet Alfred habitait ? demandait-il.

Et le machiniste de répondre :

— Que si !... Dans la rue Nationale... Du côté de la rue de Tolbiac... Une ou deux maisons après, le carrefour... Un soir, je l'ai raccompagné par là... C'est comme ça que j'connais sa tôle...

Déjà le policier prenait congé.

Oh ! il le découvrirait cet Alfred !

Mais, une demi-heure plus tard, alors qu'il allait d'immeuble en immeuble, interrogeant toutes les concierges des maisons groupées autour du coin désigné, David Dare devait apprendre un autre renseignement qui renouvelait ses perplexités :

— Alfred ? déclarait une grosse femme, fort occupée à astiquer les boutons de cuivre d'une porte cochère. Oui ! nous avons cela dans la maison ! Seulement, l'oiseau a disparu... Plus de quatre jours qu'il n'a pas remis les pieds ici !... Dame ! faudra que vous couriez vite, sans doute, pour l'attraper ?

Fallait-il donc croire que le jeune homme, devinant de probables poursuites, avait déjà décidé de prendre la fuite ?

David Dare, insista :

— Quel genre d'individu, en tous cas, cet Alfred ?

Mais la concierge ne savait pas grand chose sur son locataire...

— Oh ! vous savez, déclarait-elle, y a pas longtemps qu'il loge ici... Et puis, le matin, il part de bonne heure... Le soir, c'est sur les minuit, une heure, qu'il se ramène... Alors, on n'a pas fait souvent la causette ?

— Evidemment, Madame ! Mais vous savez peut-être où il travaille ?

— Où il dit qu'il travaille ! ricanait la concierge. Ça, c'est peut-être pas la même chose ?

Elle riait de sa plaisanterie. Puis, enfin, elle précisait :

— Du côté de la rue d'Alésia... Dans un garage... Mais il ne devait pas souvent se faire mal aux mains ?... Et d'abord, il les avait très blanches, les mains, très soignées !... Ça, j'l'avais remarqué !

Et puis, soupçonneuse, la brave femme questionnait :

— Mais c'est pourquoi que vous l'recherchez ?... C'est pas un étranger ?... C'est un français !

— Il s'agit, Madame, d'une petite contravention, méritée par sa bicyclette qui n'avait pas de lanterne...

Alors, la concierge haussait les épaules :

— Si c'est pas malheureux !... Embêter le monde pour des trucs pareils !... Ah bien ! vous auriez mieux à faire vous autres, de la Police ! Quand on pense qu'il y a des centaines d'assassins qui se promènent librement dans les rues...

Mais David Dare n'entendait pas discuter avec son interlocutrice !

Si, prudemment, il avait jugé bon de ne point la renseigner sur les raisons qui lui faisaient rechercher Alfred, il était évident qu'il ne se souciait guère de justifier son mensonge.

Rapidement, le jeune homme prenait congé, puis, gagnant la rue d'Alésia, commençait de visiter l'un après l'autre, tous les garages qui se succèdent.

Oh ! c'était bien là, une fois encore, cette besogne fastidieuse, monotone, lassante que le public n'imagine guère, et qui cependant s'impose, chaque fois qu'une enquête doit permettre de retrouver les traces d'un suspect.

David Dare, pendant de longues heures, pensa désespérer.

Aucun des garages qu'il visitait, ne semblait connaître Alfred ! Le signalement d'ailleurs, qu'il en possédait était assez vague. Et puis, ne rencontrait-il pas, manifeste, une sourde hostilité ?

C'est une chose bizarre, en effet, mais certaine : ceux-là, même, qui accusent la police d'incompétence, ceux-là qui lui reprochent de ne point toujours arrêter les coupables, sont les premiers à ne pas vouloir la renseigner !

Est-ce que l'agent de la sûreté, l'agent en civil, le « mouchard », n'est pas haï et méprisé ?

Mais David Dare se souciait bien du plus ou moins de sympathie dont on faisait preuve à son endroit !

La piste était là, chaude, la piste qu'il fallait suivre, et qui le mènerait au but.

Il entra dans un dernier garage.

— Où allez-vous Monsieur ? questionnait un mécanicien, le voyant se diriger vers les ateliers.

David Dare saluant, s'informa :

— Je cherche le patron.

— C'est moi, Monsieur.

— Eh bien ! je viens vous demander un renseignement... N'avez-vous pas à l'atelier un jeune homme du nom d'Alfred ?

Sans se lasser, il indiquait le signalement, et tout de suite, David Dare avait l'impression qu'enfin ses recherches allaient être couronnées d'un résultat.

— Alfred ? répliquait le mécanicien. Oui, nous avons eu cela !... Peut-être même que nous l'avons encore !... Un spécialiste des dynamos et des magnétos. . C'est pour une réparation, Monsieur ?

— Non. Pour une affaire privée.

— Ah ! Ah !... Vous êtes de ses amis ?

— Pas tout à fait... Mais j'ai besoin de le voir.

Or, si énigmatique que fut cette réponse, David Dare avait le sentiment qu'elle impressionnait son interlocuteur.

Le mécanicien se taisait une seconde, puis, baissant la voix, demandait :

— Police ?

David Dare dissimula mal un sourire.

— Pourquoi supposez-vous cela ? questionnait-il.

— Rapport que le bonhomme est assez inquiétant !... Rapport aussi, qu'il m'a toujours intrigué !... Dame ! vous savez, il travaillait en amateur ?... Un jour, il s'amenait. Le lendemain, bonsoir !... Mais il n'avait jamais manqué si longtemps... Ça fait plus de quatre jours qu'il n'est pas venu à l'atelier...

Et, cette fois, David Dare ne dissimulait plus son identité.

— Eh bien ! oui, déclarait-il. Je suis en effet de la police... Voyons ? Que savez-vous de ce garçon ? Vous dites qu'il y a quatre jours qu'il n'est pas venu à l'atelier ?

— Oui donc !... Mais, ça, c'est presque naturel... Y avait des moments, qu'il était fauché... sans un !... Et puis, y en avait d'autres qu'il paraissait, au contraire, littéralement, rouler sur l'or !... Ça vous sortait de sa poche des billets de cent, comme un rien !... Mais, dame, après tout, y jouait peut-être aux courses ?

Le patron du garage partait d'un gros rire, moqueur.

Oh ! certainement, un parisien à qui il ne devait pas être facile d'en conter...

Sympathique, avec cela. L'un de ces hommes que l'on sent d'instinct, amoureux de leur métier, attachés à leur tâche.

Ne devinait-on pas, d'ailleurs, dans ses paroles, la sorte de dédain, qu'il avait pour cet Alfred, ouvrier irrégulier, et sur lequel on ne pouvait compter ?

David Dare reprit :

— Voyons ! Voyons !... Tout cela est intéressant... Il y a longtemps qu'il travaillait chez vous ?

— Il y a longtemps si l'on veut !... Quelque chose comme six mois ?

— Parfait !... D'où venait-il ? Vous a-t-il montré des certificats pour être embauché ?

— Pas de certificats, non ! Et je ne saurais pas dire où il avait travaillé avant... Mais il y a quelque chose que je connais... Ça n'était pas un garçon bien épatant !... Vous savez où il avait été élevé ?

— Non ?

— Eh bien, Monsieur, dans une maison de correction ! Oui, c'est un copain de l'atelier qui a reçu ses confidences... Il me l'a répété... Oui, n'est-ce pas, je n'ai pas de préjugés... Et puis il faut que chacun vive ?... Je l'ai embauché quand même... C'est pas pour quelque chose de grave que vous le recherchez ? Il n'a pas recommencé un mauvais coup ?

David Dare secoua la tête :

— Non !... Non !... Mais, d'abord, pourquoi dites-vous : « Il n'a pas recommencé un mauvais coup » ? A votre connaissance, il en avait commis un, déjà ?

— Oh ! rien de certain !... Des histoires qu'on a racontées... Un homme qui est passé ici, qui a travaillé pendant quarante-huit heures et qui l'a reconnu...

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il disait cet homme là ?

Le patron souleva sa casquette, se gratta la tête :

— C'est que j'aime pas rapporter des choses, dont j'suis pas sûr ! expliquait-il. Et puis, ça va si vite, les commérages... Enfin, voilà ! Comme ça, il disait que mon Alfred, il avait cambriolé une pharmacie... Mais vous ne venez pas pour ça, au moins ?

Non ! David Dare ne se souciait guère de ce cambriolage reproché à Alfred... Il en avait l'air, tout au moins...

Est-ce qu'au fond de lui-même, cependant, la nouvelle qu'il venait d'entendre, ne déclenchait pas en lui une émotion, qu'il avait peine à dissimuler ?

La Naïva avait été empoisonnée...

Chez Lord Allevard, c'était un poison, encore, que l'on avait retrouvé au fond d'une éprouvette...

Par téléphone, le Laboratoire municipal en avait averti Dare...

Et voilà que maintenant, il semblait se vérifier qu'Alfred avait cambriolé une pharmacie ?

Oh ! en vérité, David Dare avait infiniment de peine, à feindre une totale indifférence !

C'est que ce renseignement, surpris par hasard, avait une telle importance, ajoutait si bien aux charges, qui, petit à petit, commençaient de peser sur le pâle voyou ?

En cambriolant une pharmacie, Alfred n'avait-il pas pu se procurer facilement le poison dont il s'était peut-être servi ?

De longues minutes encore, David Dare interrogeait le garagiste. Mais il ne devait plus apprendre grand chose.

Quand il quittait enfin le sympathique patron, il pouvait aisément faire le total des informations qu'il avait acquises.

Somme toute, Alfred, semblait avoir disparu. Depuis quatre jours, on ne l'avait vu, ni à son domicile, ni à l'atelier où il travaillait...

N'était-ce pas d'ailleurs, significatif, cette irrégularité, qu'il semblait apporter à son labeur ?

David Dare, tout en s'éloignant songeait :

— Parbleu ! Je n'ignore pas comment il pouvait avoir, par moments, beaucoup d'argent... Madame Rose me l'a dit : Il se faisait donner des secours par la malheureuse Naïva !...

Et voilà que, petit à petit, David Dare sentait de nouveau, l'écœurement grandir en lui.

Cette Naïva, que tout Paris adulait, qui avait une apparence si éthérée, quelle femme était-elle donc ?

Elle avait rencontré, sur sa route, deux amours sincères.

Elle avait été la maîtresse d'un Lord Allevard, qui rompait ses fiançailles pour lui consacrer sa vie...

Elle avait été, surtout, l'héroïne idéalisée d'un humble journaliste, mais d'un homme de talent : Loirac.

Et voilà que, repoussant ces amours dignes d'elle, cette malheureuse avait donné son cœur à un misérable comme Alfred, à un homme qui, sans doute, l'avait assassinée ?

Impression bizarre ! Le sentiment encore de cet envers du décor...

Sous les feux du projecteur, tout ce qui touche à la scène n'est-il pas admirable, magnifique, séduisant ?

Mais le rideau retombé, comme la vie, l'abominable vie, prenait bien sa revanche !

Marchant vite, cherchant une prochaine station du métropolitain, David Dare pensait :

— Un garçon sorti d'une maison de corrections... Un garçon déjà compromis dans une affaire de cambriolage... Allons ! cette fois, l'hésitation n'est plus permise !

Mais, hélas! à peine avait-il atteint la certitude de connaître le coupable, que David Dare, de nouveau, s'épouvantait.

Savoir qui avait tué La Naïva, qui avait assassiné Lord Allevard, ce n'était pas assez!... Maintenant, il fallait retrouver l'homme, le traquer, lui mettre la main sur l'épaule!

Et David Dare mesurait la difficulté de la tâche...

Alfred avait disparu...

Se doutant bien, peut-être, que les soupçons finiraient par tomber sur lui, n'ayant point même confiance dans la ruse abominable, à laquelle il avait eu recours, en allant assassiner Lord Allevard, il avait pris la fuite.

N'était-il pas en excellente posture, désormais?

David Dare songea:

— Il a beaucoup d'argent. Le vol réussi, dans la loge de La Naïva, le met à même de disparaître aisément...

Car c'était cela, la vérité...

Car, toujours, les misérables qui se sentaient les poches pleines, luttaient avec succès contre les efforts de la police.

Ne pouvait-il pas, ayant de l'avance, passer les frontières, gagner les pays étrangers?

N'était-il pas sûr, même, pouvant se montrer généreux, de disposer de mille complicités?

Tandis que le Métropolitain l'emportait vers le théâtre du Bel-Canto, où il voulait poursuivre ses recherches, David Dare songeait à la tragique chasse à l'homme, qu'il lui fallait organiser.

Oh! peut-être Alfred n'avait-il pas quitté Paris?

Mais Paris est plus vaste qu'on ne le croit! Mais la grande ville est une sorte de jungle! Mais les hommes s'y perdent, dans cette mer infinie qu'est la foule.

— Où le trouver? se demandait le jeune homme. A quel piège tenter de le prendre? Sûrement, il se sait traqué... Sûrement, il est sur ses gardes?... Alors?

La volonté du jeune homme, cependant, ne faiblissait pas.

Cette chasse à l'homme, il allait au contraire, la mener avec la pire des énergies. Peut-être serait-elle dangereuse? Cela même n'ajouterait qu'un peu d'intérêt à la monotonie de la tâche difficile...

Quand il quitta le Métropolitain, David Dare se déclarait à lui-même.

— Soit! A nous deux! D'un côté, un misérable, sans doute prêt à tout pour sauver sa tête... De l'autre, moi! Mais, moi, je puis tout de même m'appuyer sur toutes les forces de la police?...

Il marchait dans la rue, tête basse. Ses pensées le séparaient de la foule.

Brusquement, il tressaillit.

Des porteurs de journaux se suivaient à la file, hurlant le titre d'une feuille d'information.

Et David Dare, brusquement, serrait les poings.

— Maudits soient les journaux! pensait-il. Je parie qu'ils consacrent à l'affaire de longs articles. Autant de renseignements qu'ils donnent à cette crapule!... Ah! la belle chose, en vérité, que la liberté de la Presse... Quelle utopie! Comme si la loi ne devrait pas empêcher la publication des informations, qui sont nuisibles à la sûreté du Pays... à la sûreté des honnêtes gens?

Mais il ne servait de rien de récriminer. Mais, mieux valait, déjà, préparer le plan subtil qui permettrait d'arrêter l'assassin.

— Allons! décida David Dare, il n'y a pas cent façons d'opérer... D'abord, je vais tenter de recueillir un signalement précis, exact, minutieux de ce garçon. Au Bel-Canto, en somme, il y a des dizaines de gens qui l'ont vu. La tâche doit donc être facile... Dès que j'aurai réussi à avoir ce signalement, je le ferai télégraphier aux postes-frontières... On alertera les Commissaires des gares... la surveillance des grands ports maritimes... Ah! il faudra aussi, que j'avertisse mes camarades de la Sûreté?... Les agents de la voie publique pourront enfin être prévenus...

Il se répéta, obstiné, d'avance:

— Cet homme est quelque part? Soit! Je le trouverai!

Devant le théâtre du Bel-Canto, cependant, des badauds s'attroupaient, regardant les murs, avec cette curiosité naïve des gens de Paris, qui, leur journal lu, vont dévotement contempler l'endroit, où il s'est passé quelque chose.

Fendant les rangs du public, David Dare franchit l'entrée des artistes.

Le concierge se précipita vers lui:

— Rien de nouveau, Monsieur?

On le connaissait maintenant. Ses enquêtes de la veille avaient attiré l'attention sur lui.

Eh bien! c'était tant mieux. Il agissait au grand jour, n'est-ce pas?

— Non! répondit David Dare. Rien de nouveau. Pourtant, j'ai quelque espoir d'arriver vite à la vérité. Dites-moi, Monsieur le concierge, vous connaissiez un certain Alfred? Vous pourriez me le décrire?

David Dare posait la question à tout hasard.

La réponse qu'il reçut lui fit si mal, le toucha si bien en plein cœur, qu'il eut le sentiment de tituber.

— Alfred ? répondait le concierge. Vous voulez bien dire ce jeune Alfred, qui venait voir la malheureuse Naïva ? Eh bien ! il est là-haut, justement !... Il vient d'arriver !... Il pleure tout son saoul... Vous allez le trouver avec le régisseur...

Ah ! certes, David Dare, à cet instant, se fut attendu à tout, sauf à cela !

Quoi donc ! cet Alfred, qu'on lui signalait partout comme disparu, avait eu l'audace de revenir au théâtre du Bel-Canto ?

Quoi donc ! ce misérable voyou, cet amant de cœur, qui vivait à demi des subsides de la femme qu'il avait assassinée, osait reparaître ?

Quoi donc ! cet assassin était là, sur les lieux mêmes où il avait tué, la veille ?

— Par exemple ! jura David Dare.

Et puis, il se précipita en avant...

Certes, le théâtre du Bel-Canto n'avait point encore retrouvé son calme ordinaire. Sur le plateau, maintenant, des groupes, de nouveau, se formaient : figurants qui se faisaient raconter les scènes tragiques qui s'étaient déroulées la veille, artistes qui échangeaient des remarques, au sujet des informations parues dans les journaux du matin, personnel de la scène, enfin, que l'on devinait colportant des potins de coulisses, se passionnant pour le mystère policier.

Est-ce qu'il n'y avait pas, autour du jeune électricien Janvier, une dizaine de camarades qui, pour la centième fois, sans doute, lui faisaient répéter les circonstances qui avaient amené la découverte du pistolet à air comprimé ?

Mais David Dare ne prêtait guère attention à tout cela...

Tout au bout du plateau, il venait d'apercevoir le régisseur qui se penchait sur un jeune homme, assis sur une chaise, et dont le visage rougi, gonflé de larmes, disait le chagrin.

Oh ! alors, en vérité, David Dare se demanda à lui-même, ce qu'il continuait de croire, ce qu'il continuait de penser !

C'est que ce garçon inconnu, que le régisseur semblait réconforter, il l'avait, du premier regard, identifié.

C'était bien Alfred !

Mais Alfred, pour éprouver un tel chagrin, était-il donc innocent ?

Le jeune détective, se mordant les lèvres, pensa :

— Chagrin réel ? Ou bien atroce comédie ?

Il fut à deux pas d'Alfred. Levant la tête, le pâle garçon l'apercevait. Alors, tout de suite, sur un mot, sans doute, du régisseur, il se mettait debout, courait à sa rencontre.

— C'est vous, Monsieur, qui menez l'enquête ?

David Dare, immobile, plantant son regard dans les yeux du misérable, affirma :

— Oui. C'est moi ! Je suis de la Sûreté. Et je recherche l'assassin...

Il s'attendait à voir tressaillir le voyou.

Mais Alfred ne bronchait pas !

D'une voix que ses sanglots avaient enrouée, il affirmait :

— Ah ! que j'voudrais le voir guillotiné, celui-là !... L'avoir tuée !... Elle !... Elle était si bonne, Monsieur !

Alors, ému, malgré lui, David Dare prenait le jeune homme par le bras, l'entraînait un peu à l'écart.

— Venez !... J'ai des questions à vous poser.

Il eut, cette fois, l'impression d'un tressaillement contenu. A ses côtés, visiblement, Alfred se crispait.

Emotion ?... Peur ?

Hélas ! des sentiments si opposés se traduisent par de si identiques symptômes !

Ayant conduit le jeune homme jusqu'au cabinet du régisseur, refermant la porte sur lui, David Dare décida de brusquer les choses.

N'était-ce pas la coutume, encore, de se montrer brutal, en face de ceux que l'on soupçonnait ?

Ne fallait-il pas tenter de déclencher en eux l'épouvante ?

N'était-ce pas la peur qui faisait parler ?

Il se mit brusquement à tutoyer le garçon. Il lui demanda :

— D'abord, qui es-tu toi ? Tu sors d'une maison de corrections, hein ?

Or, devant lui, le jeune homme, à l'affirmation dégradante, avait comme une immédiate révolte :

— Une maison de corrections ! Qu'est-ce que vous chantez là ? Ah ! ne répétez pas cela !... Je suis un honnête type, hein ?

Et puis, il avait un haussement d'épaules.

Et, sans même que David Dare ait le temps de l'interroger à nouveau, il déclarait :

— C'est vrai qu'on m'a déjà dit pareille infamie... C'est malheureux, tout de même, Monsieur !... Les gens sont bêtes ! Non, je ne

suis pas sorti d'une maison de corrections.. Je suis un pupille de la Nation !... Ça n'est pas la même chose, tout de même ?

Il parlait lentement. Ce n'était pas qu'il cherchât ses mots. Seulement, il y avait en lui, une douleur et une rancune qui se trahissaient.

Et, tout de suite, David Dare avait l'impression qu'il n'aurait peut-être pas le dernier mot dans la lutte qui allait s'engager..

Il fit :

— Comment... Comment !... Tu prétends que tu es pupille de la Nation ? Peux-tu le prouver ?

— Bien sûr, donc !. . J'ai mon livret de travail... J'ai mes papiers...

Un instant, Alfred semblait encore hésiter, puis, il repartait :

— Mais, voyez-vous, Monsieur, les gens s'y trompent souvent... Les pupilles de la Nation, on ne dit pas assez ce que c'est !... Alors, les gens s'imaginent que c'est la même chose !... Et cela fait des ragots !

— Bon ! Bon ! approuvait déjà David Dare, dont la voix se faisait un peu moins brutale. Mais ça n'empêche pas, mon bonhomme, que tu n'as pas un bien joli passé ?

— Moi, Monsieur ?

— Allons ! ne fais pas l'innocent ?

— Mais je n'ai rien à me reprocher ? De quoi m'accuse-t-on ?

Il se redressait, cet Alfred...

Très pâle, mince, n'ayant, certes, pas l'air d'être bien vigoureux, il y avait en lui, quand même, quelque chose qui était vaillance ou audace...

N'était-ce pas seulement insolence ?

David Dare se força à affirmer :

— Je te dis que je ne parle pas au hasard... Tu as été compromis dans une affaire de cambriolage ?

— Mais vous êtes fou, Monsieur !

— Pourquoi veux-tu le nier ?... Tu as cambriolé une pharmacie ?

— Moi ? Moi ? Mais quand cela ?

Et puis, soudain, surprenant, ahurissant, un éclat de rire passait sur les lèvres du jeune homme.

Oh ! un éclat de rire douloureux, qui faisait mal à entendre, et qui cependant, bouleversait profondément David Dare !

— Ah ! j'comprends ! faisait Alfred. L'histoire de la pharmacie !. . Mais, c'est abominable, tout de même ! .. Non, Monsieur, je n'ai pas cambriolé une pharmacie !... Ça n'a même aucun rapport... Voilà ! J'ai voulu faire reculer un camion que j'étais venu dépanner... Alors, comme il pleuvait et que j'avais des semelles de caoutchouc, mon pied a glissé sur la pédale du frein... Ça fait que j'ai reculé dans une pharmacie !... Oh ! j'ai défoncé la devanture. . Ça ! c'est vrai !... Naturellement, tout de suite, il y a eu un attroupement... Et les badauds disaient entre eux, on me l'a répété : « C'est un cambriolage ». Mais, tout de même, Monsieur, ça n'était pas vrai ?

Il soufflait, haletant d'émotion le pauvre Alfred. Puis il repartait :

— Mais, ça ne fait rien !... Dans les ateliers, ça s'est répété !... Alors, je suis sûr que c'est un copain qui vous a rapporté cette aventure là ?... Même que le surnom m'en était resté... On m'appelait : « le cambrioleur » ! Tenez, figurez-vous que ça faisait bien rire ma pauvre sœur !...

— Ta sœur ? interrogea David Dare. Tu as donc une sœur ?

Une fois encore, le policier allait avoir l'impression que la réponse qu'il obtenait faisait mal...

Alfred répliquait :

— Ma sœur ? Mais bien sûr, que j'ai une sœur !... Comment ! Mais vous ne savez donc pas qui je suis ?... C'était La Naïva, ma sœur !...

Et voilà que soudain le gamin se remettait à pleurer.

— Et j'l'aimais ma sœur ! affirmait-il... C'est qu'elle était bonne pour moi. . Voyez-vous, j'ai pas une bonne santé .. Alors, y a des moments où j'peux pas travailler. . Eh bien ! j'ai jamais manqué de rien !... Comme ça, ma sœur, elle me donnait de l'argent.. J'avais qu'à lui en demander, qu'elle disait !

Mais Alfred, à ce moment, pouvait parler longuement... David Dare ne l'écoutait plus !

C'était, en lui-même, un tourbillon de pensées affolées...

Allons donc, si le gamin disait vrai, quelles charges restait-il contre lui ?

Il était le frère de la Naïva !

N'était-ce pas tout naturel que l'artiste l'aidât à vivre, lui remit de l'argent ?

Il était Pupille de la Nation ! Y avait-il là quoi que ce fut qui soit déshonorant ?

Et cette histoire encore de ce cambriolage d'une pharmacie, qui se réduisait, tout bonnement, à un accident de la circulation...

Oh ! les gens étaient sots et mauvais, qui colportaient, sans en mesurer la gravité, des bruits infâmes, des accusations mensongères...

Hélas ! n'était-ce pas là, cependant, la blague accoutumée des ateliers parisiens ?

« Pupille de la Nation » « Sorti d'une maison de corrections ». Cela faisait rire d'inventer une confusion monstrueuse ! Et l'on trouvait très drôle encore, de baptiser « cambrioleur » un gamin qui n'avait été qu'un malheureux conducteur...

De colère, David Dare, maintenant, serrait les poings.

— Mais, tonnerre de tonnerre ! jurait-il, tout à coup. C'est ahurissant tout ce que tu me racontes ? Pourtant, voyons ! où étais-tu hier ? Qu'est-ce que tu as fabriqué depuis quatre jours ? On ne t'a revu ni à ton domicile, ni au garage de la rue d'Alésia ?

Alors, le gamin haussait les épaules.

— J'ai passé trois jours à l'hôpital, Monsieur... Et hier, à six heures, j'ai été me constituer prisonnier...

— Prisonnier ?

— Oui, à la Santé. C'est toujours rapport à l'affaire de la pharmacie...

— Ah ! Ah !... Explique ?

Parce qu'il est difficile d'abandonner une idée préconçue, parce qu'il lui fallait trouver un coupable, David Dare, aux dernières paroles du jeune homme se sentait, soudain, plus qu'intrigué.

Le garçon s'était constitué prisonnier. Il reconnaissait s'être présenté à la Santé !... Alors ? Alors ?

Sans hausser la voix, avec une sorte d'accablement dédaigneux, Alfred expliquait :

— Eh bien oui, quoi ! J'ai pas encore mon permis de conduire... Alors, quand c'est que j'suis rentré dans la pharmacie, je m'suis bagarré avec les flics... Ils allaient fort, aussi ! N'importe ! J'ai eu tort et je le sais bien !... Bon !... J'ai attrapé un jour de prison... Mais j'suis pas déshonoré, tout de même ? Dire à un sergot que c'est une v... c'est tout de même pas si grave ?

Et David Dare, cette fois, baissait la tête... Tout s'écroulait !

La piste qu'il avait cru chaude, la piste qu'il avait, un instant, suivie avec tant de passion, s'arrêtait net !

Contre cet Alfred, rien ne subsistait, en vérité...

Et, cependant, David Dare demandait encore :

— Voyons ! Voyons, tu étais donc à la Santé, cette nuit ?

— Oui, depuis hier soir six heures ! J'en suis sorti à midi... J'en arrive, Monsieur... Alors, vous pensez ?... Les journaux que l'on crie !... La mort de ma sœur que j'apprends !...

Il sanglotait de nouveau.

David Dare dut se faire violence pour poser une dernière question :

— Mais, demandait-il, Lord Allevard ignorait que tu étais le frère de La Naïva ?

Il vit, devant lui, le visage tout gonflé de larmes s'éclairer d'un sourire :

— Oui, c'est vrai ! reconnaissait Alfred. Comme ça, Lord Allevard, il aimait ma sœur. On vous l'a dit, peut-être bien ? Alors, ma sœur, ça l'amusait de le rendre jaloux... Quand Lord Allevard, un jour qu'il m'avait rencontré, lui a demandé qui j'étais, elle a refusé de lui répondre !... Ça fait qu'il s'imaginait des choses... Oh ! mais, des choses !...

Et David Dare, de nouveau, sentait la rage l'envahir.

On « s'imaginait » des choses !...

Oui, c'était toujours cela ! On « s'imaginait » des choses...

Mais c'était criminel, parfois, de se laisser ainsi aller à de simples imaginations ?

CHAPITRE VII

Le malheureux Alfred renvoyé, et d'ailleurs muni d'une lettre de recommandation, qui l'assurait d'un long séjour dans un sanatorium, où il consoliderait sa santé chancelante, David Dare se retrouva seul dans le cabinet de la Régie, avec hélas ! ses pensées.

Il n'était pas joyeux.

Oh ! un esprit clair, net, et qui avait l'habitude de considérer les choses en face, que l'esprit de David Dare !

Le jeune homme résumait la situation pour lui-même :

— En somme, songeait-il. Je suis bredouille sur toute la ligne... Plus aucune piste à suivre !... Plus aucun soupçon à vérifier !... Voilà quarante-huit heures que j'enquête, et je suis moins avancé qu'à l'instant où La Naïva tombait sous mes yeux... Je sais que la malheureuse a été assassinée... Je sais qu'on l'a volée... Je sais que Lord Allevard est tombé, lui, sous les coups du même assassin... Je sais qu'Alfred, le soi-disant amant de cœur de la chanteuse, est parfaitement innocent et sympathique... Oui, je sais tout cela... mais je ne sais rien d'autre !

Il tapait du pied, allant de long en large, dans l'étroite petite pièce.

Oh ! c'était abominable ce sentiment d'impuissance qu'il goûtait dans sa plénitude ?

Un crime s'était déroulé sous ses yeux, comme il venait de le dire. La matérialité du crime avait été rapidement établie. Mais le coupable demeurait inconnu !...

Mais, même, il semblait impossible de le découvrir jamais...

David Dare se cria :

— Et pourtant, sapristi ! ce ne sont pas les renseignements qui me manquent ! J'étais là, présent, sur les lieux du drame... Je suis arrivé chez Allevard, dix minutes après qu'on l'eût pendu... Je viens d'entendre Alfred... Alors ? Alors ? Mais je suis donc bête, à la fin ?

Il était prêt à se gourmander lui-même. Il avait le sentiment intime que quelque chose lui échappait, qui était clair, simple, visible, qui avait une évidence absolue...

Rien demeurait-il caché, en effet, dans les circonstances qui avaient accompagné les doubles crimes, dont il poursuivait le châtiment ?

Un seul point était-il resté dans l'ombre ?

N'était-il pas assuré que le meurtrier était un familier du théâtre ? Et ce meurtrier même, n'était-il pas probable, que David Dare le coudoyait encore ?

Affolé littéralement, le jeune homme, maintenant, évoquait, l'une après l'autre, toutes les personnalités qu'il avait rencontrées sur la scène du Bel-Canto :

Madame Rose ?

Mais Madame Rose était connue, avait un passé, était insoupçonnable !

Qui alors ? Un artiste ?

Certes, David Dare n'ignorait pas ce que peuvent devenir vives les jalousies de métier, les rivalités professionnelles...

Mais, quoi ! fallait-il inventer que l'on avait assassiné, pour un tel motif, la malheureuse Naïva ?

Il s'avoua :

— C'est inadmissible !... Ces haines là conduisent à des rosseries... Voilà tout !... Et puis, d'ailleurs, elle n'avait pas de rivale, La Naïva ?

Imaginer alors, qu'un machiniste ou qu'un électricien avait commis le meurtre ?

Mais le personnel du théâtre, était, lui aussi, hors de tout soupçon ! Ces machinistes et ces électriciens, ce n'était point des inconnus... Mayer-Meyer était assurément prêt à répondre de ses équipes !

— Alors ? Alors ? se répéta le jeune homme.

Alors, il restait tout le monde à soupçonner.

Alors, l'assassin pouvait être, aussi bien, le concierge veillant à l'entrée des artistes que le directeur du théâtre, Mayer-Meyer, lui-même !

Est-ce que tous n'avaient pu, les uns aussi bien que les autres, ficeler le revolver meurtrier au projecteur ?

Est-ce que, dès ses premières recherches, David Dare n'avait pas eu la certitude que chacun avait pu approcher la loge où l'arme avait été découverte ?

— C'est à devenir fou ! se lamenta le jeune homme.

Un bruit, soudain, lui fit tourner la tête. On heurtait à la porte de la régie.

— Entrez ? commanda-t-il.

Et, tout de suite, en lui, c'était une nouvelle émotion.

Loirac le rejoignait.

Pâle toujours à être livide, le journaliste, cependant, semblait infiniment calme.

Oh ! il y avait quelque chose de plus émotionnant que tout, dans la froideur affectée du malheureux.

Est-ce qu'il ne devait pas vivre un enfer, cet homme qui aimait La Naïva, et qui n'avait pas même la liberté de laisser deviner son chagrin ?

A merveille, en effet, David Dare pensait imaginer — imaginer encore ! — les sentiments du journaliste.

Il avait eu, jusqu'à la mort de l'artiste adorée, l'énergie suprême de taire son amour. Il avait eu la fierté de se tenir lui-même à l'écart, mesurant, exagérant peut-être, l'abîme qui le séparait de celle qu'il aimait. Pouvait-il désormais, afficher bruyamment ses sanglots ?

Dans un éclair de pensée, David Dare jugea :

— Sa situation est même fausse... Tout le monde, au théâtre, connaissait la liaison de La Naïva et de Lord Allevard. Non ! Loirac doit feindre une indifférence presque absolue. Le malheureux !... Comme il souffre !

Visiblement, en effet, le rédacteur vivait un calvaire.

Les yeux secs, mais le geste tremblant, il tendait sa main à David Dare :

— Bonjour ! faisait-il. Rien de nouveau, n'est-ce pas ?

Et il y avait une telle angoisse dans cette question !

David Dare secoua la tête :

— Non ! rien de nouveau ! reconnaissait-il. Allevard est insoupçonnable... Et Alfred...

— Oui ? Alfred ?

— Eh bien ! Insoupçonnable aussi ! Mon ami, vous savez qui est Alfred ?

Dans les yeux du journaliste, un éclair passa :

— Je ne veux pas le savoir !

— Mais si ! C'est tout simplement, le frère de La Naïva...

— Mon Dieu !

Devant David Dare, Loirac avait chancelé.

Est-ce qu'il n'avait pas été jaloux, encore, de celui qu'il considérait ainsi que tous, comme un pâle petit voyou ?

Est-ce qu'il ne devait pas éprouver une sorte d'apaisement, en découvrant l'identité véritable de celui qu'il avait pris pour un rival heureux ?

Mais, déjà, haussant les épaules, le journaliste écartait de lui toute pensée inutile.

— Laissons cela, Dare ! Qu'importe ? Le passé est le passé !... Ce qui compte, c'est de la venger.

Et sa voix se faisait sourde, violente, chargée d'une haine indicible :

— Voyez-vous, expliquait Loirac, tant qu'elle vivait, je n'ai pas été libre de l'aimer ? Vous êtes le seul à le savoir, Dare. Et c'est à vous seul que je puis dire cela. Eh bien ! c'est presque un atroce plaisir, que de pouvoir, maintenant, me livrer à la haine... à la haine de son assassin !... Ah ! vous me comprenez, j'espère ? Enfin ! je puis faire quelque chose pour elle !

Et puis, de nouveau, d'un même haussement d'épaules, accablé, il semblait que Loirac voulut écarter le fardeau de sa peine.

— Laissons cela ! répétait-il. Je ne sais pas même comment j'ose prendre connaissance de ce que je pense... Mes sentiments me font horreur ! J'ai été fou, voyez-vous ?... Je me suis contenté de l'aimer de loin, dans l'ombre, en me cachant comme un misérable... Si j'avais parlé !... Si j'avais eu l'audace de lui jeter mon amour au visage !... Peut-être son Destin aurait-il changé ?

D'une voix sourde, il avouait :

— J'ai presque des remords !

Dans la Régie, alors, un silence s'éternisait.

C'était, encore une fois, l'envers du décor que David Dare devait contempler.

Il y avait, dans la vie de la vedette disparue, tout ce qui semblait admirable, superbe, enviable, et qui cachait tout ce qui n'était que mensonge...

Oh ! Allevard l'avait aimé La Naïva !... Oui, cela était certain. Mais l'avait-elle aimé, elle ?

En un éclair de pensée, David Dare jugeait la vérité des choses.

Est-ce qu'une femme, véritablement amoureuse, se serait amusée à exciter la jalousie de l'homme aimé ?

Est-ce que, si elle avait été éprise de Lord Allevard, La Naïva lui aurait caché, ce qu'était pour elle, bien honnêtement, le malheureux Alfred ?

Et l'amour, cependant, avait été, dans l'ombre, aux côtés de l'artiste !

Et Loirac était là, torturé de chagrin, s'inventant même un remords puéril, Loirac qui n'avait pas osé parler, qui n'avait pas osé dire les deux seuls mots que l'on a toujours, qui que l'on soit, le droit de crier, parce qu'il n'est rien, jamais, qui oblige à les taire...

Que serait-il arrivé, en effet, si le journaliste lui avait dit, ces deux mots là ?

Qu'aurait-elle répondu, La Naïva, la malheureuse morte, si Loirac lui avait crié « Je t'aime » ?

La voix discordante du journaliste arracha David Dare à ses pensées.

— Donc, rien de nouveau ! faisait, avec une froideur voulue le rédacteur de « Comœdia ». Vous n'avez plus aucune piste, Dare ?

— Non aucune !

— Alors, qu'allez-vous faire ?

— Je ne sais pas ? Chercher toujours... Peut-être qu'un indice nouveau...

— Ecoutez-moi ! J'ai quelque chose à vous rapporter...

— Mon Dieu ! Dites ?

— Quelque chose d'étrange ! Oh ! je vous prie, Dare, de ne pas vous tromper à mes paroles ? Hier, quand je parlais de Lord Allevard, la haine, la jalousie, m'aveuglaient. Vous le savez, mon ami, j'ai accusé... Eh bien ! j'accusais à tort... Alors, maintenant, j'hésite presque à vous apprendre ce que je sais... Mais vous ne vous y tromperez pas, j'espère ? Vous comprendrez que je n'en tire pas de conclusions ?

Sans mot dire, David Dare hocha la tête affirmativement.

C'était, aussi bien, en lui, une étrange impression. Il avait le sentiment que, de nouveau, un soupçon était né dans l'âme de Loirac.

Mais ne savait-il pas, aussi bien, qu'en prononçant la moindre parole, en se risquant à la plus futile des questions, il risquait de décider Loirac à se taire.

Il devait être si fragile, si ténu, ce soupçon nouveau !

Devant lui David Dare vit Loirac s'appuyer au dossier d'un fauteuil. La main

nerveuse du journaliste s'y crispait. Visiblement, il était à bout de forces.

— Voilà ! reprenait-il, après un silence employé à lutter contre une dernière hésitation. Dare, je vais vous dire ce que je sais... Oh ! vous comprenez, le motif qui me décide, qui me pousse à vous faire ces confidences ? Moi, voyez-vous Dare, je vis depuis toujours, il me semble, au Bel-Canto... Alors, j'en connais tous les secrets !... J'en sais la vie secrète !... Et je me figure que je peux vous apprendre des choses qui vous aideront dans votre enquête... C'est naturel, n'est-ce pas ? C'est mon devoir ?

— Votre devoir ! fit simplement David Dare.

Loirac soupirait profondément. Peut-être les mots qu'il allait prononcer lui étaient-ils douloureux à dire ?

Il reprenait la parole tout à coup :

— Ecoutez-bien, Dare... Voici... Ce matin, tous les artistes, tous les machinistes ont été payés !... Le Bel-Canto n'a plus de dettes !...

Il se taisait une fois encore, puis achevait :

— C'est tout !

Or, écoutant le jeune homme, David Dare s'avouait à lui-même qu'il ne comprenait pas sa déclaration.

Qu'importait ceci ? N'était-il pas naturel que le Bel-Canto fît honneur à ses affaires ?

Prudemment, David Dare questionna :

— Expliquez-moi encore ? Les dettes étaient lourdes ?

— Une centaine de mille francs. La paye comprise.

— Ah ! ah !

— Et tout le monde — je le répète — a été désintéressé ce matin ! Sur le plateau, les chefs machinistes, les chefs décorateurs, les chefs électriciens, ont réglé leurs hommes...

Et puis, parce qu'il voyait David Dare le contempler fixement, Loirac continuait :

— Mais vous ne saisissez pas le sens de mes paroles ? Rappelez-vous, cependant ? Il y avait, m'avez-vous dit, une grosse somme dans le sac de La Naïva... Et cette somme a disparu ?

— Miséricorde ! jura David Dare.

Une impression atroce. Une clarté fulgurante lui traversant l'esprit...

Se mordant les lèvres, sous l'empire d'une émotion grandissante, David Dare, maintenant, calculait :

— Il était dû de l'argent à beaucoup de personnes... La Naïva devait avoir des appointements fastueux... La direction du théâtre était donc dans l'embarras ?... Et voilà que La Naïva disparaît !... Et voilà qu'on la vole !... Et voilà que l'on paye tout le monde !...

Il articula, à haute voix, inconscient du mot qui lui échappait.

— Parbleu !

Devant lui, cependant, Loirac s'était redressé.

— C'est fou, n'est-ce pas ? interrogea-t-il.

— Ce serait atroce ! avoua David Dare. Vous soupçonnez donc...

Il allait articuler un nom. Le geste de Loirac lui imposa silence.

— Non ! Non ! murmurait le journaliste, je ne veux pas savoir ! Ecoutez bien ?... Cet homme est mon ami !... Je n'ai pas le droit de douter de lui sans preuves ?... Vous comprenez, David Dare ? Il m'a rendu service, jadis... Je ne peux pas l'oublier !... Mais il y a un fait, n'est-ce pas ? Tout le monde est payé !... Tout le monde !

Et voilà que, de nouveau, dans la petite Régie, le silence s'installait, durait... Ce silence, lourd et cruel, qui semble être un des éléments ordinaires des enquêtes policières.

Oh ! David Dare avait à merveille saisi l'accusation que Loirac se refusait, pourtant, à formuler !

Qui avait payé, tout à coup, à l'improviste ? Parbleu ! le directeur du Bel-Canto, ce Mayer-Mayer, dont tout Paris vantait l'audace et la prodigalité somptueuse !

Qui était-il, d'ailleurs ? D'où sortait-il ?

Sur la Capitale, ainsi, de temps à autre, un homme se prend à régner.

On ne sait, le plus souvent, ni d'où il vient, ni ce qu'il veut ! Parfois, même, on ignore ses ressources. Souvent, il ne paraît pas disposer d'une intelligence remarquable...

Et cependant, l'homme, inconnu la veille, devient célèbre, prend place parmi ceux qui composent le Tout-Paris, fait figure de personnalité notoire !

D'où « sortait-il », en effet, ce Mayer-Meyer ? Comment avait-il réuni les capitaux qui lui avaient permis de monter cette fastueuse entreprise qu'était le Bel-Canto ?

Un brasseur d'affaires ?

Mais le prétexte des affaires a toujours bon dos !... Mais, derrière certaines réussites, connues de tous, saluées de tous, il y a de telles infamies qui se cachent !

Et la pensée de David Dare allait...

allait... s'emballait déjà sur la piste nouvelle !

Il fit un effort pour dominer ses nerfs. Il questionna :

— Loirac, vous avez trop parlé pour vous taire, désormais. Je veux une réponse précise. Mayer-Meyer était lourdement endetté ?

— Je ne saurais vous le dire... Assez, oui, je crois ?

— Pourtant, ce théâtre gagne de l'argent ?

— Il faisait salle comble quand La Naïva jouait. Les autres soirs, il était désert...

— Et La Naïva, sans doute, avait un contrat formidable ?

— Sur le papier, en effet ! Mais, je ne crois pas qu'en réalité elle touchait ses appointements. Lord Allevard avait une entente avec Mayer-Meyer...

Et, d'une voix douloureuse, toujours, Loirac ajoutait :

— L'éternelle histoire, vous voyez, dont j'ai tant souffert ? Alors que je ne pouvais rien pour elle, Lord Allevard pouvait tout ! Je pense qu'il n'avait qu'à parler, ici. La direction lui obéissait...

Mais, David Dare n'écoutait plus le jeune homme.

Il réfléchissait avec intensité.

C'était vrai, cependant : une grosse somme avait été vue dans le sac à main de La Naïva. Madame Rose l'avait certifié. Et voilà que, le lendemain, alors que cette somme avait été volée, la direction du Bel-Canto réglait toutes ses dettes ?

Un sourire passa sur les lèvres du jeune détective.

Allons ! l'amour et la haine inspiraient à merveille ceux dont ils se partageaient le cœur.

Est-ce que ce Loirac ne le battait pas à son propre jeu de policier ? Est-ce qu'il ne venait pas, en quelques mots, d'orienter de nouveau ses recherches ?

Sans hésiter, le jeune homme tendait sa main au journaliste :

— Merci, mon cher ! Ceci entre nous. Mais vous pouvez compter que je tirerai la chose au clair...

— Oui ! faisait lentement Loirac. J'y compte, en effet ! Si vous manquiez à votre devoir, d'ailleurs, je serais là, Dare.

Et, plus bas encore, il disait :

— Parce que, voyez-vous, je me le suis juré !... L'assassin payera. . Oh ! il payera !.. Je ne lui ferai pas grâce !

Hors de la Régie, cependant, David Dare, déjà, s'élançait.

De la routine encore ! Des procédés classiques d'une police qui n'inventait jamais rien. Mais la routine avait du bon !

Il avait, en un instant, dressé ses plans.

Ce ne serait pas difficile, sans doute, de prendre les numéros de quelques billets, payés au personnel de la scène ?

Ce serait moins difficile encore, peut-être, de savoir si ces billets étaient ceux-là qui avaient été volés à la pauvre morte ?

D'où La Naïva tenait-elle, en effet, les liasses de billets de banque qu'avait aperçues Madame Rose ?

Une déclaration du domestique de Lord Allevard l'établissait à merveille. C'était Lord Allevard, lui-même, qui avait porté ces liasses-là à La Naïva.

— Allons !... Allons ! s'encouragea David Dare. Taïaut ! Taïaut ! La piste est chaude !... Cette fois, ce sera la victoire ?

Sur le plateau, David Dare faisait quelques pas au hasard.

Il vit l'électricien Janvier. Tout droit, il marcha vers le jeune homme.

— Un mot, voulez-vous, mon vieux ?

— Certainement, Monsieur. Le temps de poser cela sous la passerelle. Qu'y a-t-il pour votre service ?

David Dare attira le jeune homme à l'écart. Ils étaient, maintenant, tout au bout de la scène. Personne ne devait les voir. Au-dessus de leurs têtes, c'était l'enchevêtrement fantastique des herses, des rampes, des décors prêts à descendre au bout de leurs fils, et des passerelles d'acier, fragiles ponts jetés sur l'abîme, où couraient des machinistes.

— Voilà, questionna David Dare, c'est très simple ! Vous avez été payé, ce matin ?

— Oui, Monsieur. Et ce n'était pas malheureux !... Ça faisait trois semaines de retard... Mais, pourquoi ?

— Attendez !... Vous avez donc été payé et vos camarades l'ont été aussi ?

— Certainement !... Tout le monde a touché...

— Combien aviez-vous à encaisser personnellement, vous, Janvier ?

— Eh bien, pas mal ?... Avec les heures supplémentaires, ça me faisait dans les six cents francs...

— On vous a donc remis des billets de banque ?

— Mais oui ! bien sûr !...

— Voulez-vous me les montrer ?

— Naturellement ! Seulement, Monsieur, qu'est-ce que ça peut bien vous fiche ? J'es-

père qu'ils sont bons, au moins, les billets du patron ?

Riant, le jeune machiniste fouillait dans sa poche.

Un instant plus tard, il tendait à David Dare cinq billets bleus, et David Dare avançait la main pour s'en emparer...

Alors, en vérité, si rapide que cela passait l'imagination, le plus atroce des drames avait lieu...

Dans les cintres du théâtre, là-haut, parmi le fouillis désordonné de tous les accessoires de la scène, un tout petit bruit s'entendit...

Et puis, dans l'air, il y eut comme un sifflement...

Et puis, devant lui, frappé à mort, par une lourde poulie tombant de plus de dix mètres, le crâne écrasé, la cervelle éclatée, David Dare vit le malheureux Janvier s'écrouler !

Oh ! une chose atroce et dont il garderait toujours le souvenir !

Ce garçon de vingt ans, tout rieur, si joyeux, tendant sa paye d'un geste de confiance... Et, maintenant, un corps informe, agité de soubresauts, abominable à contempler.

Eclaboussé de sang, souillé de matières cérébrales, David Dare, d'un bond, s'était rejeté en arrière.

Pas un mot ne s'échappa de ses lèvres !

Il ne jura même pas, sous l'empire de l'angoisse...

La mort, cependant, venait de le frôler !

Elle l'avait même si bien frôlé, qu'à l'instant où il maîtrisait son émoi, David Dare déjà se demandait :

— Qui donc voulait-on tuer ? Est-ce lui ? Est-ce moi ?

Et puis, il n'avait plus guère le loisir de réfléchir...

Au bruit de la chute, des cris avaient répondu.

De loin, des camarades du malheureux Janvier avaient assisté à l'abominable chose. Ils s'élançaient. Des voix hurlaient :

— Le médecin !... Vite ! le médecin !

— Le brancard !... Le brancard !

Sur ce coin de la scène, tout à l'heure désert, une foule s'agitait épouvantée, clamant sa pitié, son horreur :

— C'est Janvier !

— Il a reçu une poulie sur la tête !

David Dare se dégagea du tumulte.

Comment savoir ?

Dégringolant des cintres, d'autres machinistes arrivaient. Mayer-Meyer était un des premiers à accourir. N'était-ce pas le docteur Hélouis qui se précipitait en hurlant :

— Place ? Place ?

Un petit machiniste immobile au côté du policier, murmurait :

— Ah ! c'est terrible, tout de même !.. Mais qui donc était là-haut ? Qui donc a laissé tomber cela !

Et la réponse d'un électricien frappa immédiatement David Dare :

— Ah ça ! tu peux chercher ! faisait l'ouvrier. Ils étaient bien une quinzaine là-haut ! Y avait justement l'inspection des pompiers... Même que le patron venait d'y monter, je crois ?...

Le patron !... Mayer-Meyer !... L'homme qui avait payé ses dettes !

David Dare eut l'impression qu'un grand frisson le traversait...

Il ne dit rien. Une seconde, il demeura là où il était. Et puis, en lui-même, il se fit un serment, ce même serment que s'était fait Loirac :

— Ah ! je vengerai ces morts ! Je les vengerai, je le jure !

On emportait le corps lamentable du malheureux Janvier...

Il joua des coudes. Il fut parmi les hommes qui demeuraient là, sur place, atterrés.

Un des machinistes avait ramassé les billets de banque retrouvés sur le sol :

— Donnez-moi cela ? fit David Dare.

Il ne remarquait même pas l'étonnement de l'ouvrier. Déjà, s'étant emparé des billets de banque éclaboussés de sang, il se jetait hors du théâtre.

Un taxi passait :

— Avenue Foch !... Je vous arrêterai... Rondement !... Allez donc !

A dix reprises, pendant le court trajet, David Dare mettait la tête à la portière, pressait le chauffeur d'aller plus vite.

— Mais marchez donc ! Marchez donc !... Police, je vous dis !

Avenue Foch, on aurait pu croire qu'il cédait à un accès de démence...

Le vieux domestique, tout de noir vêtu, s'entendait presser de questions haletantes :

— Savez-vous où Lord Allevard avait touché l'argent qu'il portait, hier, à la malheureuse Naïva ?

Il obtint le renseignement. Il s'agissait d'une banque.

Pressé de toujours marcher à une allure de course, son taxi l'y déposa quelques secondes plus tard.

Quand David Dare, peu après, quittait l'établissement de crédit, il possédait, enfin, une certitude.

Les billets de banque qui avaient été remis en paiement au malheureux Janvier, provenaient bien d'une liasse que la banque avait remise à Lord Allevard !

Oh ! c'était clair !...

Il était facile de suivre, dès lors, les mains qui les avaient touchés successivement, ces billets là !

Ils avaient été donnés à La Naïva...

Ils avaient été volés dans son sac...

Et Mayer-Meyer s'en était servi pour payer ses dettes !

— Oui, c'est clair ! se répéta David Dare.

Et puis, tout à coup, il secoua la tête :

— Non ! ce n'était pas si clair que cela... Qui avait-on voulu tuer ? Lui, ou Janvier ?

CHAPITRE VIII

— Allons ! entrez, Monsieur Dare ?... Vous avez demandé à me parler ?

— Oui, je désire vous entretenir.

— Eh bien ! je vous écoute ? Asseyez-vous ! Je vous donne cinq minutes, par exemple... Je suis très pressé. Qu'est-ce qu'il y a ?

David Dare, malgré l'invitation qui lui était faite, ne se hâta nullement de répondre.

Il avait fait tenir sa carte à Mayer-Meyer. Il venait d'obtenir audience du potentat qui commandait au Bel-Canto. Maintenant, avant d'engager la bataille, il examinait le terrain où il allait se battre.

Confortable, ce bureau. D'une élégance qui indiquait à merveille la nature des occupations de son propriétaire.

Aux murs, de grandes photographies d'artistes et d'écrivains toutes dédicacées. Dans un angle, un divan trop vaste, avec de trop nombreux coussins. Sur une petite table légère, des flacons d'alcool traînaient. Il y avait des verres aussi, dont quelques-uns étaient sales...

Tout petit, enfin, était le bureau, derrière lequel trônait Mayer-Meyer.

Un meuble de faux-acajou. Des papiers l'encombraient. Des paperasses plutôt ? Cela isait des piles croûlantes. On devinait ıcore, des photographies d'artistes, des maquettes d'affiches, des feuilles, aussi, où s'alignaient des comptes...

Et l'atmosphère était lourde dans la pièce ! Des relents de parfums indéfinissables. Une vague odeur de cigare refroidi. Quelque chose qui rendait l'air irrespirable et pesant.

David Dare avait vu tout cela. Maintenant, il considérait l'homme.

Mayer-Meyer lui était connu depuis longtemps. Les gazettes reproduisaient souvent sa silhouette lourde, trapue, légèrement bedonnante...

Ne faisait-il pas partie de ce Tout-Paris qui semble se donner rendez-vous à toutes les cérémonies où les journalistes notent les personnalités présentes ?

On le citait aux fêtes des clubs fameux, aux réunions de Longchamp, à la Nuit de Paris. Il était, encore, de tous les enterrements fastueux, de tous les mariages qui s'accompagnent d'une tapageuse publicité...

Et toujours David Dare considérait l'homme qui était en face de lui !

Rien de remarquable. Ou alors, au contraire, trop de caractéristiques étranges ?

Un visage lourd de graisse, fatigué d'insomnies ou de noce.

Des bajoues. Sous les yeux, de lourdes poches. Il devait se teindre ? La moustache était rasée de près. Cela permettait de distinguer les lèvres épaisses, charnues ; des lèvres orientales.

Etait-il français, d'ailleurs ?

Il y a des types d'Arméniens qui peuvent donner l'illusion...

Vraiment, il le connaissait cet homme, ce Mayer-Meyer dont tout Paris savait le nom. Mais il ne l'avait jamais vu ainsi !

Une puissance en somme ?... Quelque chose comme un combattant ?

Les yeux, petits, sous des arcades sourcilliaires broussailleuses, avaient une flamme aiguë, mauvaise par instants.

Un gaillard qui devait avoir de l'énergie ? Toutes les énergies : les bonnes et les mauvaises ?

N'était-il pas arrivé à la force du poignet, d'ailleurs ? Une légende ne l'accompagnait-elle pas, dont il tirait une vanité de parvenu ?

Il avait débuté plus que modestement, ce Mayer-Meyer. Les uns affirmaient qu'il avait été bookmaker... D'autres prétendaient qu'il avait été garçon de café...

Maintenant, il était millionnaire !

Une Packard à la porte. Un yacht à Deauville. Et ce théâtre... Ce théâtre où l'on avait coutume de rencontrer, parmi les figurantes, les plus jolies filles de Paris, dont la renommée ne manquait point de composer son harem...

— Bien ! pensa tout bas David Dare : l'homme de la chose. Ce qu'il faudrait imaginer, si l'on voulait inventer le criminel-type !

Et, posément, il reprit la parole:

— Monsieur Mayer-Meyer, j'ai peur que nous n'en finissions pas en quelques minutes! L'entretien que nous devons avoir est important... Je vous en avertis...

— Merci! Eh bien! je me résigne... Naturellement, il s'agit de l'aventure d'hier?

— Vous appelez cela: une aventure?

— Oh! ne faites pas attention à mon mot!... Mettons: drame, si le mot « aventure » vous choque. Un drame, vous savez, dont je n'ai pas envie de sangloter, tout de même?

Et il avait un gros rire...

David Dare ne broncha pas.

— La mort de La Naïva ne vous touche pas? interrogeait-il encore.

— Pardon! riait de nouveau Mayer-Meyer. La question s'adresse-t-elle au directeur du Bel-Canto ou à l'homme?

Et, brutalement, il déclarait:

— L'homme, vous savez, il s'en fiche! Quant au directeur...

— Eh bien?

— Eh bien, quant au directeur, il est loin de regretter ce que vous appelez: un drame... un drame tragique... si vous voulez!

Et puis, sans que David Dare eut besoin de poser une nouvelle question, Mayer Meyer, poursuivait:

— Parce que, vous savez, mon bon, il ne faut pas, tout de même, toujours mettre une jolie légende autour de ce qui est laid!.. Oui!... Oui! j'entends!... Je vous semble parler par énigme? Eh bien! vous allez me comprendre! Tout simplement. La Naïva était en train de flanquer ma boîte par terre...

Il s'était levé. Il tirait de sa main gauche l'un des tiroirs de son bureau, choisissait une boîte de cigares, la tendait à David Dare:

— Un havane? Non?.. Vous avez tort! De la superbe contrebande...

Il se choisissait, lui, un énorme cigare, le flambait avec tranquillité, puis, l'ayant porté à ses lèvres, mettant les deux mains dans ses poches, ayant, d'un geste trivial, remonté son pantalon qui menaçait de tomber, il se permettait de questionner:

— Alors, là-dessus, je vous épate?

David Dare fit silence encore...

Ces personnages là, il les connaissait. Toujours, ils étaient occupés à jouer un rôle, à plastronner.

Le mieux n'était-il pas, dès lors, de leur laisser débiter le répertoire qu'ils avaient préparé à l'avance?

L'homme s'épuisait, en ce cas. Le moment venait vite où il ne pouvait plus jouer sa comédie. L'acteur à qui l'on ne donne pas la réplique, manque, inévitablement, ses effets!

Mayer-Meyer, cependant, reprenait fort tranquillement:

— Eh bien! c'est comme cela, mon petit!... Et, d'abord, il faut que j'éclaire votre lanterne... Vous vous y connaissez en musique? Là, entre nous?... Sans pose?..

David Dare ne dit ni oui, ni non. Le petit geste qu'il risquait pouvait être interprété de cent façons...

— Parce que, moi, reprenait déjà Mayer-Meyer, je vous avoue, tout net, que je n'y entends que couic!... Et puis, je m'en fiche!.. La musique, à mon idée, c'est du bruit Mon industrie, c'est de la transformer en bruit qui rapporte. Vous êtes fixé? Eh bien! malheureusement, il y a des gens qui s'y connaissent... Et dame! ceux-là, ils commençaient à en avoir par-dessus la tête, de La Naïva! Ah! ah! vous n'allez pas publier cela dans vos canards, au moins? Nous parlons d'homme à homme, hein? En copains?

Alors, sèchement, David Dare coupa la parole au grossier personnage.

— Pardon! faisait-il. Mais je ne crois pas que nous soyons copains!

Et puis, s'étant permis la remarque désagréable, il enchaînait très vite, voulant éviter une réplique:

— Je suis ici, Monsieur Mayer-Meyer, pour effectuer une enquête de policier. Mais vous venez de me dire des vérités qui stupéfient. Si La Naïva risquait, selon vous, de « flanquer votre boîte par terre », pour quoi diable la gardiez-vous?

— Parce que, avec La Naïva, j'aurais perdu Lord Allevard!

— Etait-il donc votre commanditaire?

— Là!... Là... pas du tout! Un commanditaire, c'est un monsieur qui la veille de l'ouverture du théâtre vous accorde une somme fixe, et qui, le lendemain, commence à vous demander des intérêts!... Non, mon garçon, Allevard n'était pas mon commanditaire! Son aide, en ce cas, eut été limitée. Simplement, quand j'avais besoin de lui, je le faisais cracher au bassinet... — Vous saisissez?

— A peu près! Vous supportiez donc La Naïva pour avoir la faveur de Lord Allevard?

— Exact !

— Alors, la disparition de La Naïva et de Lord Allevard...

— Vont me mettre dans l'embarras ? Vous n'y pensez pas ! La Naïva avait une doublure. Colette Hirel, pour vous servir... Eh bien ! elle a du chien ! Surtout. elle a une voix admirable, cette Colette Hirel. Une fois débarrassé de La Naïva c'est avec elle que je vais atteler... Pas mauvaise, je vous l'assure, la combinaison nouvelle !... Et puis, Allevard se fatiguait. Je voyais le fond de ses poches !

Le directeur, maintenant, se promenait de long en large, fumant toujours, tenant ses mains derrière le dos, parlant de ces choses avec une effroyable impassibilité. .

Une femme était morte. Une vedette était tombée dans les plus dramatiques circonstances. Ah ! cela ne le troublait guère. Mayer-Meyer ! Si ses affaires devaient profiter de ce qu'il appelait « une aventure », tout était bien !

Lentement, David Dare sentit la colère grandir en lui...

Cet homme crânait ! Quel serait son changement d'attitude, quand il lui plairait de prendre l'offensive ?

Mais l'autre, toujours, continuait de se promener de long en large :

— Alors ? interrogeait-il. C'est tout ce que vous avez à me demander, jeune homme ? Et c'est cela que vous appelez un entretien sérieux ? J'ai l'impression que je parle tout le temps ! — Que vouliez-vous savoir ?

David Dare, simplement. se pencha quelque peu :

— Ceci, dit-il. Qui a tué La Naïva ?

— Dites donc ! sursautait. à l'instant, Mayer-Meyer, vous figurez-vous que je le sais ?

— Pourquoi ne le sauriez-vous pas, si d'autres le savent ?

— D'autres le savent donc ? Qui ?... Vous, peut-être ?

David Dare se croisa les bras :

— Pourquoi pas ? dit-il

Il s'attendait à voir tressaillir Mayer-Meyer. Mais le directeur était beau joueur.

Tout doucement, il se prenait à sourire :

— Vous le savez donc !.. Eh bien ! voilà qui est parfait !... Seulement, sans doute, cette perfection n'est pas complète ? Hein ? Vous soupçonnez quelqu'un, mais vous n'avez pas de preuves ?

— J'ai peut-être des preuves...

— Alors, je ne comprends plus ! Qu'est-ce que vous attendez pour arrêter le bonhomme ?

— Je ne vais, sans doute, pas attendre longtemps...

— Eh bien ! mon garçon, voilà un bon conseil ! N'attendez donc pas du tout ! Fichez le camp d'ici, et courez lui mettre la main au collet ! Moi, j'ai une opinion : il ne faut jamais laisser aux gens le temps de s'enfuir. Vous n'êtes pas de mon avis ?

Mais il venait d'éteindre son cigare. Mais il l'avait posé sur le rebord de son cendrier.. Et, maintenant, à demi appuyé contre son bureau, les deux mains se cramponnant à la moulure du meuble, il semblait se ramasser sur lui-même, comme prêt à bondir...

David Dare, lui, tranquillement, se renversa dans son fauteuil, croisa ses jambes, s'installa plus confortablement...

Oh ! cette bataille lui plaisait !

L'homme, en face de lui, commençait d'avoir peur. Il le sentait. Etait-il bien possible, d'ailleurs, qu'il n'ait point compris les intentions déplaisantes qu'il avait fait sonner dans chacune de ses phrases ?

Mais Mayer-Meyer ne lui laissait pas le temps de réfléchir...

— Alors, non ? Vous préférez rester faire la causette ici ? Vous êtes un drôle de policier !... Mais, je vous rappelle que vous n'avez toujours pas vidé votre sac. Qu'avez-vous à me demander ?

David Dare, cette fois, regarda bien en face Mayer - Meyer. Intentionnellement, même, il prolongeait ce regard que rien ne justifiait en apparence ..

Et puis, très lentement :

— J'ai en effet, quelque chose à vous demander, Monsieur... Votre théâtre est-il en bonne situation ?

— Pardon ! sursautait encore le directeur, cela vous regarde ?

— Je ne parle jamais au hasard ! Mais si ma question vous semble indiscrète, vous allez plus encore vous révolter contre celle-ci !... Vous aviez des dettes... hier soir ?

Or, devant David Dare Mayer-Meyer, à cette minute, partait d'un large rire...

— Mais vous êtes adorable ! protestait-il. . Si j'avais des dettes, hier soir ? Oh ! certainement ! Et je pense bien que j'en aurai demain encore, et après-demain sans doute ! Vous savez, c'est l'histoire de Madame Rostand ? « Aujourd'hui plus qu'hier, et demain plus qu'aujourd'hui ! » Quelque chose comme cela, enfin ! — Ça vous étonne ?

— Non ! Pas cela !

— Quoi, alors ? Mais, sapristi, on dirait que vous n'osez pas parler, Monsieur Dare ?

— Monsieur Mayer-Meyer, parce que je m'amuse à vous écouter !

— Suis-je donc si drôle ?

— Disons : étonnant !

— Eh bien, mon garçon, enchanté de vous étonner !... Seulement, ce n'est pas une originalité. Il y a déjà quelques gens qui m'ont trouvé épatant, vous savez ?

Il riait de nouveau...

Mais ce rire était-il bien sincère ?

David Dare, simplement, reprit :

— Laissons cela ! Peu importe l'opinion d'autrui ! Voici la mienne... Je trouve stupéfiant qu'ayant eu des dettes hier — un jour où vous avez dû rembourser la recette — vous vous trouviez aujourd'hui parfaitement en équilibre ?

— Ah ! ah !

— Je crois Monsieur Mayer-Meyer, que vous avez payé tout le monde, ce matin ?

— Eh bien, moi, mon gaillard, je crois que tout de même, vous allez un peu fort ! Ça vous regarde, si je paye, ou non, mes machinistes ?

— Oui !

— Vraiment ? Puis-je vous demander pourquoi ?

— Je vous le dirai tout à l'heure. Maintenant, c'est moi qui vais vous demander quelque chose...

— Dites ?

Il y eut un silence.

Oh ! David Dare ne se trompait pas ? Sous son calme affecté, l'homme qui était devant lui se sentait gagné de colère ?

Est-ce qu'il n'allait pas, tout à l'heure, changer d'attitude ? Affecter une sensibilité blessée ? Prendre de grands airs ?

Il ne voulut pas laisser au personnage la ressource de tenter cette tactique !

Articulant froidement ses mots, scandant ses paroles, David Dare déclara :

— Je vais vous demander ceci... Tout simplement de prendre votre portefeuille dans votre poche et de me montrer les billets de banque qui y sont encore ?

— Ah ça ! mais...

— Vous refusez ?

Mayer-Meyer haussa les épaules.

Oui ! il était en colère ! Visiblement, pendant une seconde, il avait été sur le point de foncer sur David Dare.

Et puis, il s'était retenu...

Ne se doutait-il pas qu'aucune violence ne pouvait le tirer de danger ?

Son rire, une fois encore, sonna.

— Ecoutez ! faisait-il, cela passe les bornes ! Mais n'importe ! Je veux vous donner satisfaction... D'abord, vous m'avez promis de me dire, ensuite, à quoi tout cela rime ?

— Certainement ! Montrez ces billets de banque ?

— Voilà, mon cher policier !... Regardez-les !... Rincez-vous l'œil !... Est-ce que vous m'accusez, par hasard, de faire de la fausse monnaie ?

Mais, se saisissant des billets de mille que lui avait tendu dédaigneusement Mayer-Meyer, David Dare avait senti son sang bouillonner dans les veines...

Oh ! l'hésitation n'était pas possible ! Dans le propre portefeuille du directeur du Bel-Canto, il retrouvait des billets de banque volés dans le sac de La Naïva ! Fallait-il hésiter davantage ?

Mayer-Meyer, cependant, répétait son ironique question :

— Hein ? c'est cela ? Je fabrique de la fausse monnaie ? J'imite le gouvernement ? J'imprime des billets ? Allez-y ? Ne vous gênez pas ! De quoi m'accusez-vous ?

David Dare se leva. Il ne haussa pas la voix. Tout doucement, il dit :

— Je vous accuse d'avoir volé ces billets dans le sac de La Naïva !... Je vous accuse d'avoir assassiné cette artiste !... Je vous accuse...

— Imbécile ! jeta tranquillement Mayer-Meyer.

Il n'avait pas bougé. Aucune pâleur ne se répandait sur son visage, trahissant son émotion. Mieux, même : il semblait s'amuser infiniment !

Et voilà qu'il repartait :

— Vous m'accusez donc d'être un assassin et un voleur ? Parfait ! .. Eh bien ! vous êtes aimable, vous !... Puis-je vous demander les raisons de vos soupçons ?

David Dare n'hésita pas.

A cet homme qui faisait front, il fallait jeter des preuves, telles qu'il perdit son assurance.

— Très facile ! affirma le policier. Les numéros de vos billets de banque me sont connus. Ils ont été versés à Lord Allevard... Lord Allevard les a portés à La Naïva. Je les retrouve dans votre portefeuille. C'est clair ?

— Non ! faisait tranquillement Mayer-Meyer. C'est idiot. Et je vais vous le prouver.

Aucune colère en lui, désormais. Toujours une sorte de gouaille.

— Je vais vous le prouver, policier de

carton que vous êtes !.. Tenez : l'affaire de deux minutes... Voulez-vous regarder le double de cette lettre ? Vous trouverez certainement l'original dans les papiers de Lord Allevard...

Il riait toujours Maver-Meyer, et son doigt — son gros doigt — suivait les lignes qu'il lisait à haute voix :

« Mon cher Allevard.

« Vous êtes vraiment le plus délicieux « des amis. Je vous remercie des cent bi- « lets que vous venez de faire remettre à « mon comptable. Littéralement, ils me « sauvent la vie... Demain matin, j'ai à « payer mon personnel. Si vous ne m'étiez « pas venu en aide... »

Et puis, Mayer-Meyer s'interrompait :

— ... Dois-je lire plus loin ?

Il jetait, dédaigneux, le classeur sur son bureau.

Il continuait :

— Vous hésitez, maintenant ? Lord Allevard a touché à sa banque une assez grosse somme... Sur cette somme, il m'a fait remettre à moi, cent billets par La Naïva qui les a apportés dans son sac. Malheureusement, je n'étais pas au théâtre quand elle a fait ce versement. D'où cette lettre que j'ai envoyée le soir même à Lord Allevard pour le remercier... Elle a dû parvenir, ce matin, chez lui... Vous l'y trouverez, si bon vous semble... Voilà. Où vous avez inventé un vol, il y a eu cadeau.

« Trop tard le tonnerre !... comme nous disons au théâtre. Mon garçon, vous avez raisonné comme un âne .. Oui ! fâché de vous le dire !.. Mais, j'ai bien, tout de même, le droit de vous insulter un peu ?... Vous m'avez traité, moi, d'assassin et de voleur ! — Chacun son tour d'être poli ?

Il riait toujours. Il semblait au comble de la gaieté :

— Voyons !... Voyons ! continuait-il, vous avez pris les numéros des billets que l'on a remis à Lord Allevard. Parfait ! Mais qu'est-ce que cela prouve ? Est-ce que je n'avais pas le droit d'accepter ce cadeau là ? Est-ce que cela établit que je sois un criminel ?

Il se taisait une minute, le gros homme. Puis, s'approchant de David Dare, il lui tapait familièrement sur l'épaule :

— Allons ! Vous avez d'autres preuves contre moi ? Ce n'est pas pour cela, seulement, pour ces numéros de billets, que vous m'accusez d'assassinat, je pense ?

Et, subitement, en David Dare, un désarroi naissait...

Qu'avait-il en effet, d'autre, contre Mayer-Meyer ?

Ne s'était-il pas laissé influencé par les insinuations de Loirac ?

Mais Loirac souffrait !.. Mais Loirac, pleurant La Naïva, avait bien quelque droit de perdre la tête... Tandis que lui ?

Et cependant le jeune homme s'obstina :

— Non ! fit-il. J'ai d'autres raisons de vous soupçonner... Vous détestiez La Naïva. Vous venez de me le dire. Vous trouviez qu'elle chantait mal ?

— Non ! je ne le trouvais pas. Je savais qu'on le trouvait — Et, après ?

— Vous êtes le maître de ce théâtre ? Vous avez pu fixer le pistolet sur le projecteur ?

— Oui ! D'accord ! — Mais cent mille personnes ont pu le faire ?

— Peut-être ! Mais il y a autre chose. Ce matin même vous étiez dans les cintres, quand une poulie a failli me tuer ?

— Pardon !... Pardon !... Elle a peut-être failli vous tuer, mais c'est Janvier qui est mort ?

— ... Au moment où il me tendait des billets qu'il avait touchés de vous... des billets que j'allais vérifier ?

— Très bien ! Alors, vous m'accusez d'avoir fait tomber la poulie ?

— Je ne vous en accuse pas... Je vous en soupçonne !

— Merveilleux ! J'admire la nuance !... Malheureusement, mon pauvre Dare, il y a un petit détail que vous oubliez... à l'instant où la poulie est tombée des cintres, j'étais à l'autre bout des passerelles... Et je n'y étais pas seul : je m'entretenais avec le capitaine des pompiers... Il examinait des décors... Il vous le dira lui-même...

— Soit ! Je vérifierai...

— C'est cela ! Vérifiez ! Mais vous auriez pu commencer par là !

Sans rancune — on l'aurait cru — Mayer Meyer se penchait un peu, saisissait de nouveau sa boîte de cigares, la tendait à David Dare :

— Allons ! faisait-il moqueur, un Havane, maintenant ?... Parce que, vous savez, j'ai encore quelque chose à ajouter... Et quelque chose qui ne vous fera pas plaisir !... Allons ! prenez sans scrupule, mon gaillard ?... Cela vous donnera du courage !... Dame ! c'est qu'il y a encore quelque chose qu'il vous faudra vérifier ?

Les yeux de Mayer-Meyer se fixèrent aux prunelles de David Dare.

Lentement, à son tour, il articulait :

— Ce que vous vérifierez, c'est ceci : Depuis quarante-huit heures, j'étais à Marseille. Hier, toute la journée, je n'ai pas paru au théâtre !... Et pour cause : j'étais dans le train de jour... Alibi regrettable, n'est-ce pas ! Alibi certain, cependant. Je peux même vous citer un petit détail... : Je me suis disputé avec un contrôleur, parce que j'avais cassé le carreau d'une portière !... Hein ? Qu'est-ce que vous en dites de cela !... Mon train arrivait à onze heures du soir. Vous m'avez peut-être vu au théâtre vers les onze heures et demie ?... Mais il y avait déjà deux heures que La Naïva était morte !... Je n'étais pas là, mon cher monsieur quand on a fixé le pistolet au projecteur... Et je n'étais pas là davantage quand on a tiré sur La Naïva !... Et je n'étais pas là, encore, quand elle a rendu le dernier soupir ! Voilà...

Il avait repris un autre cigare. Il riait béatement.

Et puis, soudain, la voix sèche :

— Maintenant, c'est tout, n'est-ce pas ? Assez plaisanté ! Je viens de m'amuser pendant un bon quart d'heure... Seulement, j'ai du travail, mon petit monsieur ? Alors, sans vous mettre à la porte, je vous prie de ficher le camp ! Serviteur !

Effondré, navré, convaincu quand même que Mayer-Meyer ne pouvait être effleuré de l'ombre d'un soupçon, David Dare se retrouva sur le plateau du Bel-Canto...

On y parlait toujours du crime !

Contre une ferme, une affiche avait été collée : le portrait de La Naïva. Et ce portrait était délicieux... Et La Naïva y souriait, de cet exquis sourire qui avait grisé tant de spectateurs enthousiastes.

Elle était morte, pourtant, la jolie fille !

Serait-elle jamais vengée !...

CHAPITRE IX

Il faut véridiquement écrire, ici, que, sorti du Bel-Canto aux environs de une heure de l'après-midi, David Dare ne fit à peu près rien jusqu'à cinq heures du soir...

C'est qu'il vivait une déception cruelle !

C'est que, de nouveau, devant lui, toute piste s'arrêtait, tout soupçon disparaissait.

Les faits étaient les faits. Implacablement des crimes avaient été commis, des morts s'étaient succédées...

Mais il n'y avait pas dans l'entourage de celle et de ceux qui étaient tombés, une seule personne qui fût soupçonnable !

Se maudissant lui-même, maudissant, par dessus le marché, le malheureux Loirac qu'il accusait de légèreté, David Dare s'était hâté de s'éloigner.

Il avait suivi les boulevards voisins, s'était dirigé vers les Champs-Elysées, avait été déjeuner dans l'un de ces restaurants qui trouvent moyen, au cœur même de la grande ville, d'avoir un aspect quelque peu champêtre.

Et puis, il était demeuré là, les coudes sur la table, le front entre ses mains, réfléchissant, se forçant à voir ce qu'il avait l'impression de ne point arriver à découvrir.

— Tout cela est très simple ! se répétait le jeune homme. Il est évident que c'est très simple. Mais, quand même, je n'y comprends plus rien du tout ! En somme, tout le monde avait intérêt à la mort de La Naïva, et personne ne l'a tuée... et elle est morte !

Puis, il s'interrompait, haussant les épaules, rageur :

— Mais c'est idiot, ce que je dis là !

Il qualifiait sévèrement ses réflexions. N'avait-il pas raison, cependant ? N'arrivait-il pas à des contradictions manifestes autant qu'incohérentes ?

Mais tout était contradiction, justement, en cette affaire !

Allevard, fiancé, ne rêvait que de rompre ses fiançailles, pour consacrer sa vie à La Naïva !...

Rose, l'habilleuse de la jeune femme, était persuadée qu'elle recevait un amant de cœur, et cet amant de cœur se trouvait être son frère !...

Et il y avait encore, Mayer-Meyer, le brutal directeur, l'homme d'affaires louches, qui ne mâchait pas ses mots, qui disait crûment sa joie d'être débarrassé d'une vedette qu'il considérait comme encombrante...

— Je n'y comprends rien !... se répétait David Dare. Allevard, Mayer-Meyer, Alfred même, ne sont pas soupçonnables... Et pourtant, l'on a tué Janvier !... Et pourtant Allevard est mort !... Et pourtant La Naïva est tombée !... Mais tout cela se tient, que diable ?... Il faut que je découvre l'enchaînement de ces drames ?

C'était en lui, d'ailleurs, un sentiment

étrange. Il avait la nette et vexante persuasion qu'il était dans son tort quand il ne pouvait arriver à suspecter le coupable !

Ne connaissait-il pas, en effet, tous les détails, de la façon la plus précise, qui avaient entouré chacun de ces meurtres ?

Ne connaissait-il pas, même, la vie des personnages qui s'y étaient trouvés mêlés ?

Alors, l'explication aurait dû lui sauter aux yeux !...

Il se disait :

— On cherche toujours quelque chose de très compliqué. La vie, cependant, est simple. C'est quelque chose d'enfantin que je dois découvrir !... Quelque chose de puérilement compréhensible ! — J'ai donc perdu l'esprit ?

Il était sur le point de se décourager.

Une pensée le mit debout, tout à coup :

— Allons ! il faut reprendre l'enquête du point de départ. En somme, il y a quelque chose que j'ai négligé jusqu'ici. Je me croyais le seul à ne point admirer le talent de La Naïva... Il paraît que je me trompais ?... Mayer-Meyer est de mon avis... Des spectateurs se plaignaient... Bon !... Cela prouverait que la vedette n'était pas la femme éthérée, divine, charmante, que la foule trouvait en elle ? Après tout, j'ai enquêté sur tous ceux qui l'entouraient... Si j'enquêtais sur elle ? Elle avait peut-être un ennemi ? Elle s'était peut-être attirée une haine mortelle ? Cela devrait se connaître, au théâtre ? On bavarde, sacré diable ! dans des milieux semblables ?

Un nom, tout à coup, s'évoqua dans son esprit.

— Si j'allais voir Colette Hirel ! Ceux qui vous connaissent le mieux sont ceux qui espèrent vous remplacer un jour. Colette Hirel ne la ménagera pas, sans doute, La Naïva ? Peut-être me révélera-t-elle quelque chose d'intéressant ?

Il demanda son addition, paya, fit appeler un taxi.

Tandis que la voiture roulait, cependant, David Dare ne pouvait s'empêcher de sourire, quelque peu railleusement.

Depuis le matin, il n'avait eu aucune communication de M. Havard. Il devait être furieux, le Chef de la Sûreté ?... Il devait, surtout, l'appeler au téléphone, à tous les échos ?

Bah ! était-il bien important de le voir, pour lui avouer que l'enquête n'avançait pas ?

— Il sera toujours temps, s'avoua David Dare, d'aller recueillir le savon que je mérite !... Continuons à travailler ! Les parlotages, cela n'avance à rien...

Le taxi, cependant, venait de stopper à Auteuil, devant un immeuble d'excellente apparence.

Assurément, Colette Hirel, la doublure de La Naïva, devait posséder une très large aisance. Ce n'était pas luxueux, peut-être ? C'était mieux que confortable...

Le jeune homme monta lentement l'escalier.

Comme il parvenait au premier étage, une voix délicieuse, perçant les murailles, parvenait jusqu'à lui.

Oh ! c'était impressionnant au possible d'entendre, dans le silence de cet immeuble bourgeois, cette voix exquise réveiller les échos.

Est-ce que ce n'était pas l'air, le grand air de La Naïva qui vibrait si délicieusement ?

Une seconde, immobile, David Dare, malgré lui, guetta la phrase mélodieuse, où, d'ordinaire, il accusait La Naïva de truquer avec la musique...

Mais la phrase mélodieuse s'envolait aussi pure que les autres !

Mais Colette Hirel — car c'était elle assurément qui chantait — semblait jongler avec la difficulté redoutable !

Alors, plus vite, David Dare se reprit à monter.

— Sapristi !... Si Loirac entendait cela ?

Il sonna.

Cinq minutes d'attente. Un silence soudain. Puis, la porte s'ouvrait.

Devant lui, une mince et fine servante s'inclinait. Elle portait, avec une grâce exquise, le costume breton des filles de Pont-Aven. N'avait-elle pas, d'ailleurs, un peu de l'accent chantant des femmes de la douce et lointaine Bretagne ?

— Monsieur désire ? s'informait-elle.

David Dare se nomma, sans hésiter, ajoutant :

— Voulez-vous prévenir Madame Colette Hirel que je serais fort heureux d'être reçu par elle ? Il s'agit de l'enquête. Vous lui ferez tenir ma carte, Mademoiselle...

D'un coup d'œil, cependant, la camériste avait lu cette carte. Et, vraiment, elle devait être parfaitement stylée :

— Oh ! c'est désolant, faisait-elle, joignant ses mains dans un geste navré qui la faisait plus piquante encore. Cette pauvre Madame ne va pas pouvoir recevoir monsieur. Elle souffre d'une migraine atroce... Je suis sûre qu'elle est incapable d'articuler un mot...

Dame ! Monsieur comprend bien ?... Après l'émotion que Madame a eu, au théâtre, hier soir... Et ce matin encore...

Seulement, tout de suite, David Dare s'était roidi.

Pourquoi ce mensonge ?

Pourquoi ce refus de le recevoir ?

Il devinait bien que la jeune camériste ne prenait point une telle initiative sous sa coiffe, et qu'elle avait, au contraire, reçu des ordres précis.

Colette Hirel avait donc deviné qu'il viendrait la voir ? Colette Hirel était donc désireuse d'éviter ses questions ?

Il fit, autoritaire tout à coup :

— Dommage, Mademoiselle, cette migraine !... Malheureusement, je n'en puis tenir compte. D'ailleurs, Madame Hirel ne doit pas être si malade que cela... J'ai tout à l'heure entendu...

— Oh ! Monsieur, coupait la camériste, c'est tout simple ce que Monsieur a entendu !... On vient de livrer à Madame, de la maison Pathé, les disques de phonographe où elle a enregistré l'air que chantait La Naïva... Naturellement, avec le scandale présent, ces disques sont très demandés... Alors, Madame, avant d'en autoriser un nouveau tirage, s'est forcée à les écouter... Mais Monsieur voit !... Madame doit dormir, maintenant ? Il y a déjà quelques minutes qu'elle a arrêté le phonographe...

— En effet, Mademoiselle. Mais je le répète : Il faut que je parle à Madame Hirel... Voulez-vous m'annoncer ? Si vous vous y refusez, je vous préviens que je serai obligé de passer outre... d'entrer quand même ! — Vous avez bien compris, Mademoiselle ?

C'était assurément impossible de ne pas saisir sa volonté tenace !

Devant David Dare, la femme de chambre s'inclina. Mais elle avait perdu son charmant et accueillant sourire :

— C'est bien ! murmura-t-elle. Madame verra ce qu'elle doit faire... Si la police a le droit de forcer sa porte, maintenant ?

Elle pivotait sur ses talons, traversait un vaste antichambre, allait frapper doucement à une porte.

Il n'y eut pas de réponse...

La jeune camériste se retourna :

— Monsieur voit ? Madame ne m'entend pas !... Je suis sûre qu'elle dort ?

— Possible ! Eh bien, éveillez-la ?

David Dare avait toujours été courtois. Plus qu'un autre, il pouvait, sans doute, prétendre à se montrer galant homme en toute occasion.

Mais ce jour là, sans doute, un tel souci était loin de son esprit !

Elle était si étrange, cette sorte de consigne qui tendait à l'écarter de Colette Hirel...

Elle était si étrange, que, tout de suite, il avait décidé, en effet, de passer outre !

Il répéta :

— Eh bien, Mademoiselle ? Vous entendez mes ordres ?

Grommelant on ne savait quoi, la camériste s'inclina de nouveau.

Elle entr'ouvrit la porte. Elle la repoussa un peu plus...

Et puis, tandis que David Dare surveillait les moindres gestes de la femme de chambre, redoutant il ne savait quoi, lui-même, s'attendant à quelque découverte stupéfiante, il vit tout à coup la camériste lever les bras, tituber, tomber à la renverse, cependant qu'un cri rauque s'exhalait de sa gorge...

Alors le jeune homme n'hésitait pas...

Alors, en trois bonds, il traversait à son tour l'antichambre, enjambait la femme de chambre inanimée, repoussait la porte, pénétrait dans la chambre.

— Madame Hirel ? appelait-il.

Mais la voix expira sur ses lèvres...

Mais il fut, à son tour, sans mouvement...

Colette Hirel était là, en effet.

Mais elle était morte, la malheureuse !

Vêtue d'un léger peignoir, délicieusement jolie, la jeune femme se trouvait dans une sorte de boudoir...

Une minute avant, elle devait, encore, être assise sur un grand fauteuil, devant une petite table, où rutilaient des instruments de manucure.

Mais la mort, brusquement, avait suspendu ses gestes !

Mais elle était tombée, roulant sur le sol, dans un désordre qui avait quelque chose de pitoyable et de troublant à la fois.

Morte ! Oh ! David Dare en avait eu la certitude tout de suite !

Et puis, il se révoltait contre la pensée terrifiante...

Et puis, se reprochant son immobilité stupéfaite, il s'élançait, tombait à genoux aux côtés de la malheureuse, se baissait sur elle, collant son oreille à sa poitrine.

Oui, elle était morte... Le cœur n'avait plus un battement !

— Mais c'est atroce ! atroce ! jeta le jeune homme.

Sur la petite table, devant lui, un miroir se trouvait. Il l'approcha des lèvres roses de

la malheureuse, et que la mort n'avait point encore pâlies.

Sur la glace, aucune buée ne se dessina...

A l'autre bout de la chambre, cependant, la jeune bonne s'était prise à gémir :

— Madame !... Oh ! pauvre Madame ! Et dire que, tout à l'heure encore, elle était si joyeuse !... Elle était si contente de s'entendre chanter elle-même !

Mais David Dare n'écoutait pas...

Lentement, minutieusement, il examinait la pièce où il venait de pénétrer.

Rien, en vérité, n'y apparaissait digne de remarque.

C'était le boudoir classique d'une femme de goût, d'une artiste qui aime à s'entourer de jolies choses.

Des meubles anciens. Aux murs, quelques gravures choisies avec un goût délicat. Dans une vitrine, des porcelaines retenaient le regard : petits pots à pommade du XVIII^e^ siècle, trembleuses aux couleurs exquises, aux formes grèles.

Et tout était à l'avenant.

Non ! pas un grand luxe ! Rien d'extraordinairement précieux. Mais un ensemble qui parlait à l'âme, qui disait une érudition certaine : l'amour des choses du passé, des belles choses que l'art moderne s'efforce, si bêtement, de copier ou de remplacer...

Mais, hélas ! rien de tout cela avait-il, à cette heure tragique, le moindre intérêt ?

Ce que David Dare voulait voir, ce qu'il voyait, c'était la parfaite ordonnance de cette pièce...

Pas un meuble n'était déplacé !

Le minuscule petit outillage de manucure était rangé, bien en ordre, sur cette table légère. Ses nacres incrustées d'or brillaient doucement à la lueur d'une lampe basse dont l'équilibre fragile avait été respecté.

Inconsciemment peut être, David Dare parla à haute voix :

— Mais il n'y a pas eu de lutte, ici ?... Mais il n'y avait personne avec elle ?

Il tressaillit d'entendre la femme de chambre lui répondre :

— Oh ! Monsieur ! s'il y avait eu quelqu'un, je l'aurais bien entendu !... Non ! Non !... Madame... Madame a dû mourir de... d'une... Ah ! je ne sais pas !... D'une attaque, peut-être ?

David Dare, alors, haussa les épaules.

Elle avait, au plus, vingt-cinq ans, cette Colette Hirel ! Est-ce qu'on mourait à vingt-cinq ans d'une attaque ?

Et, toujours, il regardait la pièce...

Oh ! l'abomination d'être là, en un lieu où le drame le plus atroce vient de se produire, au milieu de meubles qui l'ont vu ce drame, et de ne pouvoir interroger ces témoins muets, recueillir la moindre déposition !

Il vit le phonographe dont la jeune femme, quelques instants plus tôt, s'était servi...

La camériste n'avait pas menti : sur le sol, il y avait une boîte, visiblement déballée récemment, encore entourée de papiers, de ficelles et qui contenait les disques que la jeune femme avait fait chanter.

Alors ? Alors ?...

Tout respirait la paix ! Tout disait qu'un instant avant, dans ce boudoir capitonné, tranquille, une jeune femme avait, tout simplement, voulu soigner la beauté coquette de ses ongles !

Et la Mort s'était glissée derrière elle...

Et la Mort avait frappé...

Pourquoi ?... Comment ?...

David Dare, une fois de plus, parla tout haut :

— Elle venait de faire chanter ces disques... Quand elle a eu vérifié ces enregistrements elle s'est mise à se faire les ongles... Voilà !... C'est tout !....

Il ajouta, pensif :

— Mais elle allait doubler La Naïva !... Mais elle appartenait à ce maudit théâtre du Bel-Canto !...

Et puis, tout à coup, il se releva, marcha jusqu'à la femme de chambre, qui, appuyée contre la porte, continuait de sangloter.

— Ma petite, murmura-t-il, ce n'est plus le moment de mentir !.. C'est bien vrai que votre patronne avait la migraine ?

Il vit la femme de chambre secouer la tête négativement :

— Elle m'avait dit de le dire, Monsieur...

— Pourquoi ... Savez-vous pourquoi ?

— Oh ! oui, Monsieur ! C'est bien simple... Depuis ce matin, cela n'arrêtait pas : — des journalistes qui venaient l'interwiever... des reporters qui lui demandaient des confidences sur La Naïva... Madame en était gênée !.. Elle trouvait cela horrible !... Quand Monsieur Loirac est parti, elle m'a dit tout de suite : « Je ne veux plus voir personne !... Tu diras que j'ai une migraine atroce ! Ces journalistes n'ont pas seulement un tact élémentaire.... »

Et David Dare, de nouveau, baissait la tête...

Tout cela était naturel.

Loirac était venu ? Mais Loirac avait fait son métier, en somme...

Il n'était pas riche, le journaliste. Pouvait-il se refuser à prendre un interwiev que

l'actualité criminelle rendait évidemment nécessaire ?

N'était-il pas obligatoire que, le lendemain, « Comœdia » publiat quelques colonnes documentées sur celle qui allait avoir l'honneur de remplacer La Naïva ?

Alors, d'un geste, David Dare renvoya la femme de chambre :

— Laissez-moi, mon enfant !... Surtout, faites bonne garde ?... Si l'on sonnait, renvoyez quiconque pourrait se présenter... Tout à l'heure, je préviendrai Police-secours... Mais, voyez-vous, il faut que j'examine cette pièce !... Il faut que je sache !...

Il fallait, en effet, « savoir »...

La Mort frappait à coups trop redoublés !

La Mort multipliait trop ses victoires !

Est-ce qu'il n'arriverait pas à se dresser sur sa route, à lui barrer le passage, à arrêter cette affreuse série de crimes ?

Sur lui, David Dare referma la porte. Il entendait vaguement les sanglots de la femme de chambre, qui avait dû s'écrouler sur l'un des fauteuils de l'antichambre.

Et il fatigua ses yeux, le jeune détective, à regarder, à interroger le décor qui l'entourait.

Ce phonographe ?... Ces outils de manucure ?... Cette lampe qui brûlait doucement ?.. Toute cette atmosphère, imprégnée de présence féminine, disant, malgré tout, la joie trop naturelle, trop humaine, d'une artiste, qui, du jour au lendemain, allait se voir hisser au premier plan de la gloire parisienne ?

David Dare se disait :

— Et c'est « de cela » qu'elle est morte !... C'est « parce qu'elle doublait » La Naïva !... C'est parce qu'elle « savait » quelque chose...

Puis, il frémit jusqu'au fond de son cœur...

A cette mort qu'il découvrait, n'y avait-il pas une autre raison, plus subtile, plus secrète, plus certaine, cependant ?

Le machiniste Janvier était mort à l'instant où il l'interrogeait...

Est-ce que Colette Hirel n'était pas tombée, deux minutes avant qu'il ne fut en sa présence ?

Mais il haussait les épaules !

Non !... Non ! Qu'allait-il penser là ? Qu'inventait-il encore ? Il ne fallait, justement, jamais rien inventer... Il fallait seulement voir !...

Voir ce qu'il y avait à voir ! Comprendre ce qu'il y avait à comprendre !

Dans l'enquête policiaire, jamais l'imagination a-t-elle le droit de jouer son rôle ?

David Dare songea :

— Ce n'est pas parce que je venais chez elle qu'elle est morte. Non ! Ce ne peut être la raison de ce crime ! Qui savait que je viendrais ? Et puis, cinq minutes plus tôt, elle faisait chanter ces disques... Il aurait donc fallu qu'un assassin fut avec elle ? Or, il n'y avait personne !... Voyons ! je ne suis pas fou ?... Je ne me trompe pas ?... Si quelqu'un s'était trouvé aux côtés de Colette Hirel, quelque chose me le révèlerait ?... Il y aurait une chaise changée de place... La bonne aurait entendu... J'invente l'impossible, que diable ?

Il cessa de penser.

Et puis, de nouveau, calmé, il s'efforça de voir... de voir toujours...

Que s'était-il passé ?

Il était si facile de reconstituer les choses !

La jeune femme était là. Le phonographe tournait. La divine musique emplissait le petit boudoir...

Soudain, il avait sonné...

Alors, tout de suite, Colette Hirel avait arrêté la machine. C'était le bruit qui la révélait présente... N'avait-elle pas donné la consigne d'écarter tout visiteur ?

Elle s'était alors retournée vers cette petite table fragile. Impatiente de voir l'importun éconduit, elle avait pris un petit outil, avait commencé à se faire les ongles...

Et voilà que soudain, alors qu'il revivait en pensée, la tragique reconstitution des événements, David Dare ne retenait pas un juron.

— Bon Dieu ! Ah ! j'ai vu, enfin !...

Il se jeta à genoux. A tâtons, il chercha sous un fauteuil, celui d'où avait roulé la malheureuse...

Sur le tapis épais, David Dare sentit un petit objet, fin et glacial.

— Cela !... dit-il. L'outil de mort !

Il s'agissait d'un minuscule canif... Une petite lame délicatement emmanchée par un orfèvre, entre deux plaques d'ivoire serties d'or travaillé...

Un outil de manucure ! L'outil dont se servait Colette Hirel...

David Dare répéta :

— L'outil de mort, parbleu !

Respectueusement, doucement, il souleva les mains de la morte, examina chacun des

ongles menus, qui brillaient à la façon de joyaux.

Et, très vite, il trouva ce qu'il cherchait...

Oh ! une toute petite coupure !... Une écorchure plutôt ? Cela n'avait pas même saigné...

Alors, laissant retomber la main de la morte, David Dare se releva.

— Le poison ! faisait-il. Le même poison...

Et puis encore, un cri rauque lui échappait :

— Mais alors ?... Alors ?...

Et voilà que son attitude changeait...

Il semblait, désormais, un autre homme. Toute trace d'hésitation, tout sentiment d'accablement, avait disparu de lui.

En deux pas, il atteignit la porte :

— Allons ! petite, demandait-il, posant sa main sur l'épaule de la femme de chambre, vite ! où est le téléphone ?

L'appareil était à deux pas...

David Dare fit, rapide, la composition d'un numéro d'appel :

— Allo !... Le Commissariat ? Je vous téléphone de chez Madame Colette Hirel... Elle vient d'être assassinée... Envoyez des agents !... Prenez les dispositions nécessaires !

Et comme, sans doute, son interlocuteur s'étonnait, il ajoutait :

— Ici, l'inspecteur David Dare !... Allo ! Faites ce que je vous dis !

Et puis, il coupa la communication...

Vite, de nouveau, il manœuvrait le composteur.

Sa voix se fit plus sévère encore :

— Allo ! Monsieur Havard ? Ici. David Dare !... Encore un crime, Monsieur Havard... Colette Hirel vient de périr !... Oh ! de la même mort que la malheureuse Naïva !... Le poison... Le poison inoculé par un outil de manucure !... Mais venez, Chef ?...

Il semblait haleter. Sa voix détacha soudain :

— Venez vite, Chef !... Ecoutez bien ?... Je vais vous rejoindre place de la Trinité... Oui, devant l'Eglise !... C'est là que je vous donne rendez-vous !...

Et il ne laissait pas même à M. Havard le loisir de placer un mot :

— Chef, dépêchez-vous, n'est-ce pas ? Maintenant, je sais !... Nous allons arrêter le coupable !... Ah ! le plus sinistre des assassins, je vous l'assure...

Il raccrochait déjà...

Dans l'antichambre, la petite bonne, épouvantée, s'était dressée tout debout. Elle le regardait avec des yeux hagards.

— L'assassin ?... murmurait-elle. Qui est-ce, l'assassin ?

CHAPITRE X

Monsieur Havard s'était assurément hâté.

De la Préfecture de police à la place de la Trinité, il y a loin. Il était six heures, d'autre part, et c'était bien l'instant où les rues de Paris sont le plus encombrées.

N'importe !...

Lorsque le taxi de David Dare rangeait, enfin, le trottoir qui s'étend devant l'église, le détective apercevait le vieux coupé du Chef de la Sûreté qui se dirigeait vers lui.

Et, tout de suite, M. Havard mettait la tête à la portière :

— Le nom ? questionnait-il. Le nom du misérable ?

Mais David Dare ne se hâtait pas de répondre...

Il payait son taxi. Puis il donnait une adresse au chauffeur de M. Havard.

Enfin, très calme, il montait aux côtés du Chef de la Sûreté, et la voiture démarrait.

— Le nom ? Le nom ? répétait M. Havard.

— Quoi, Chef !... Il faut que je vous le dise ? Alors, vous ne me reprocherez pas de n'avoir point compris plus vite ?

— Grand Dieu, non !... Mais, d'abord, êtes-vous sûr de ne pas vous tromper ?

— Absolument sûr, Chef !

— Vous avez des preuves ?

— Je n'ai pas d'autres preuves que l' « évidence » !... Mais cela suffit. D'ailleurs, cette « évidence » est si manifeste, que, dès les premiers instants du drame, nous aurions dû comprendre toute la vérité !... Je crois que tout homme, capable de réfléchir une seconde, devait la découvrir !...

Baissant la voix, David Dare ajoutait :

— C'est, même, un terrible remords pour moi ! Si j'avais été moins sot, moins étourdi, si j'avais mieux considéré les faits, il y aurait eu bien des drames en moins...

— Le nom ? répéta sourdement Monsieur Havard.

Le Chef de la Sûreté s'énervait visible-

ment. Pourquoi, ce nom, David Dare semblait-il hésiter à le prononcer ?

L'inspecteur, précisément, l'articula tout à coup :

— Le nom de l'assassin, Chef ?... Le nom de l'homme qui a tué La Naïva ?... Le nom de l'homme qui a assassiné Lord Allevard, le malheureux Janvier, Colette Hirel, aujourd'hui ?... Mais ce nom s'impose, Chef ! C'est Loirac !

Et il continuait, l'air décidé, la face durcie d'une expression de fureur :

— Nous allons l'arrêter...

Puis, comme s'il se parlait à lui-même :

— Oh ! j'espère que nous arriverons à temps ?... J'espère que nous pourrons le prendre au collet ?... qu'il n'aura pas fui ?...

A côté du détective, cependant, M. Havard demeurait sans mot dire.

Il devait réfléchir intensément...

Brusquement, il questionna :

— Mais vous m'aviez confié que Loirac était amoureux fou de La Naïva ?

— Sans doute, Chef !... Je vous ai bien dit cela !

— Il mentait, alors ?

— Assurément non !... Je crois qu'il l'aimait follement... Si vous voulez, même, mon sentiment, pas une femme n'a été adorée comme La Naïva a été adorée par Loirac !

— Et vous dites qu'il l'a tuée ?

— Oui ! C'est lui qui l'a tuée.

— Mais, c'est incohérent, Dare ?

— Non ! C'est très logique ! Cela s'explique très bien...

Et puis, haussant les épaules, David Dare murmurait :

— Oh ! ne cherchez pas, Chef, des complications sentimentales ! Non ! Non ! N'imaginez pas, Chef, qu'il l'a tuée, parce qu'elle ne pouvait être à lui !... Ce n'est pas cela !... C'est bien plus simple !... C'est, même, si simple, si évident, vous dis-je...

Il en revenait toujours à ce mot là. Il parlait d'« évidence » avec une certitude absolue.

Et parce que la vérité lui semblait évidente, il souffrait, c'était certain, torturé d'un remords, torturé du regret de ne l'avoir pas vu plus tôt cette évidence, qui, maintenant, venait de lui sauter aux yeux...

M. Havard, cependant, avec un geste d'incompréhension demandait :

— Morbleu ! Quand on aime une femme, on ne l'assassine pourtant pas ?

Et puis, sans laisser le temps à Dare de répliquer :

— Vous êtes bien sûr de ne pas vous tromper ?

— Assurément, Chef ! Cela fait deux fois que je vous l'affirme !... Mais je sais si bien que tout à l'heure, vous allez être de mon avis...

— Tout à l'heure ?

— Oui ! Quand je vous aurai dit... Voyez-vous il y a des choses qui sont devant vos yeux, et que l'on ne voit pas ! Mais, quand quelqu'un vous a mis le doigt dessus, on se récrie : « Comme c'est bête !... C'était visible, pourtant ! »

— Je ne comprends pas ! répéta M. Havard.

Mais Dare, maintenant, avait une pose accablée.

— Il y a des choses, Chef, que je dois vous dire aussi... Colette Hirel a été tuée avec un poison... Le même poison qui a servi à tuer la malheureuse Naïva !... Oh ! un crime admirablement préparé !... On lui a expédié de charmants outils de manucure.... Vous savez, quand une femme se fait les mains, il est bien rare qu'elle ne se blesse pas un peu ?... Naturellement, une écorchure infiniment légère... Quelquefois, même, une coupure que l'on ne distingue pas à l'œil nu... Mais cela suffit ! — Cela a suffi, en tous cas.

David Dare ne retenait pas un soupir. Et puis, il poursuivait :

— Voilà donc les outils qui arrivent... Un charmant écrin... Pas de carte indiquant quel est le donateur !... C'est l'envoi anonyme de quelque admirateur... Il était évident, que la jeune femme, tout de suite, allait étrenner ce cadeau ?... Il était évident qu'elle se blesserait avec ces outils empoisonnés ?... Et pas de trace !... A peine de trace, vous dis-je !... J'ai, juste, trouvé sur l'un de ses doigts, la petite coupure que je cherchais... Voilà ce qu'il faut, pour tuer une femme !

A ses côtés, haletant, suspendu à ses lèvres, M. Havard donnait l'impression d'un homme qui se débat avec un effarant cauchemar.

Il ne comprenait pas ! Il l'avait dit à plusieurs reprises. Et cela était vrai, toujours...

Haletant, il demanda :

— C'est Loirac qui avait expédié ces outils de manucure à Colette ?

— Oui ! Certainement.

— Vous en avez la preuve ?

— J'en ai la certitude...

— Mais une certitude n'est pas une preuve ?

— Eh bien ! disons que j'en ai une preuve,

Monsieur Havard ! Cette preuve, c'est que Loirac est l'assassin de La Naïva... et qu'il s'est servi, pour tuer Colette Hirel, du même poison !... Ce n'est tout de même pas un poison qui court les rues, le curare indien ?

— Alors ? interrompait M. Havard. Loirac détestait Colette Hirel ?

— Il lui faisait la cour...

— Il lui faisait la cour ! Mais, décidément, David Dare vous perdez la tête ?... Vous me dites que Loirac adorait La Naïva et que c'est pour cela qu'il l'a tuée ?... Maintenant, vous me certifiez que Loirac faisait la cour à Colette Hirel !... Est-ce que c'est aussi parce qu'il l'aimait qu'il l'a assassinée ?

— Chef, je ne vous ai pas dit qu'il l'aimait !

— S'il lui faisait la cour ?

— On peut faire la cour à une femme et la haïr !... Je suis certain qu'il la haïssait d'une haine insensée !

— David Dare, vous avez juré de me rendre fou ?

— Non, Chef. Je vous dis des choses très ordinaires, très simples. Je vous assure que si vous voulez réfléchir, vous devez comprendre ce que j'ai compris...

— Eh bien ! disons que je suis un imbécile... Mais je ne saisis toujours pas !... Ah ! si, cependant ! Ecœuré d'être repoussé par La Naïva, Loirac s'est décidé à faire la cour à Colette Hirel... Et Colette Hirel, jalouse de La Naïva, a exigé qu'il la tue ?... Loirac s'est incliné... Et puis, après, le remords l'a torturé, et il a tué celle qui lui avait donné l'ordre d'un crime ?...

— Ce n'est pas cela du tout !... Mon Dieu ! Chef, que de complications dans votre théorie !... Mais c'est si simple, je vous dis !... si clair ! si évident !

— Eh bien ! dites-là, votre évidence ?

— Chef, j'aurais voulu que vous la trouviez...

Dans la voiture qui montait maintenant la rue Lepic, s'orientait parmi les rues populeuses du haut Montmartre, un silence régna.

Et puis, tout tranquillement, enfin, David Dare consentit à s'expliquer :

— Chef, est-ce que vous n'oubliez pas quelque chose qui domine tout le drame ? Est-ce que je ne vous ai pas dit qu'à l'instant même où nous arrivions au théâtre du Bel-Canto, quelques minutes avant que La Naïva ne tombe, nous avions déjà toute l'explication de la tragédie dans la main ?

— Si ! Mais je ne vois pas ?

— Vous allez voir, Chef !... Tenez... Rappelez-vous ?

Un instant, David Dare se tut. On aurait dit que cette évidence qu'il avait sous les yeux, il attendait encore qu'elle apparut à Monsieur Havard...

Et puis, il se décida :

— Au moment où nous arrivions au Bel-Canto, Chef, mon ami Loirac en sortait... Vous rappelez-vous ce qu'il m'a dit, alors ? Il m'a dit : « La Naïva ne chante pas... C'est sa doublure, c'est Colette Hirel, qui va paraître en scène... » Chef, maintenant, vous comprenez ?... Loirac voulait tuer Colette Hirel... C'était pour l'abattre, elle, Colette Hirel, qu'il avait braqué son revolver... Par malheur, La Naïva s'était ravisée !... Loirac n'était plus au théâtre... Quand la malheureuse est apparue sur la scène, quand les projecteurs se sont fixés sur elle, le coup est parti !... Il devait atteindre Colette Hirel, il a frappé La Naïva !...

Alors, Monsieur Havard gémit :

— Mon Dieu !...

Et l'évidence, en effet, le frappait en plein cœur.

Est-ce que le crime qui avait atteint La Naïva n'avait pas été un crime en quelque sorte mécanique ?

Est-ce que le coup n'était pas parti, en dehors d'une intervention humaine ?

Quand le projecteur avait tourné, éclairant l'artiste qui trouvait en scène, le pistolet avait lancé la fléchette empoisonnée...

Mais qui « devait » se trouver, en effet, sur la scène en cet instant là, qui, puisque La Naïva ne « devait » pas jouer ?

Et Monsieur Havard, maintenant, tremblant de tous ses membres, murmurait :

— Il voulait tuer Colette Hirel !... Il aimait La Naïva ! C'est La Naïva qui est tombée !... Oui ! Oui !... Je comprends !

Et puis, soudain, le Chef de la Sûreté avait un dernier sursaut.

— Eh bien ! non, je ne comprends pas !... Pourquoi voulait-il tuer Colette Hirel ?

Alors, d'une voix fatiguée, lassée, qui trahissait un épuisement nerveux absolu, David Dare parla encore :

— Mais cela, Chef, nous le savons à merveille !... Rappelez-vous encore ? J'avais fait un pari avec Loirac... Je lui soutenais que Colette Hirel chantait mieux que La Naïva ! Et il aimait La Naïva !... Et il endurait un martyre ce Loirac, parce qu'il n'avait jamais rien pu faire pour celle qu'il aimait !...

Au téléphone, La Naïva lui déclare qu'elle ne chantera pas ce soir-là... Alors, Loirac s'affole... Si Paris a l'occasion d'applaudir Colette Hirel, Paris qui a bon goût, proclamera, le lendemain, que Colette Hirel a dix fois plus de talent que La Naïva !... Va-t-il supporter cela, lui, qui l'adore ? Va-t-il endurer que l'idole soit soudain diminuée ? Que sa gloire soit à jamais ternie ?... Non ! Non !... Quand Loirac est bien convaincu que La Naïva ne chantera pas, il décide son crime : il abattra Colette Hirel ! Personne ne se doutera de son talent !... Il sauvegardera la gloire de La Naïva !.. Ah ! Ah !.. Chef, vous saisissez maintenant ?

Et puis, il répéta :

— C'est simple !... C'est si simple !...

— Mais, les autres crimes ?

— Les autres crimes découlent de l'abominable erreur de Loirac... Réfléchissez encore, Chef ?.. Le monstre a décidé de tuer Colette Hirel. Il s'est éloigné du théâtre. Tout à coup une rumeur circule dans Paris... C'est La Naïva qui a été frappée à mort !... Oh ! devinez-vous, alors, Chef, l'enfer où tombe l'assassin ? Mesurez-vous son désespoir ? C'est lui, oui, c'est lui, qui a tué celle qu'il adore !... Dites-moi, Chef, croyez-vous qu'à ce moment, sa rage peut avoir des bornes ? Et voilà le fiel qui lui remonte au cœur... Et voilà que la torture de jalousie qu'il endure depuis des mois achève de l'affoler !... Allons donc !... A l'heure où celle qu'il aime vient de mourir de sa main, va-t-il laisser la vie à celui qui fut son amant ? Il se précipite, comme un dément, chez Lord Allevard. Il entre par la fenêtre. Il l'attaque par surprise. Il le pend. Il s'enfuit... Oh ! cette fois, il s'est vengé du Destin !

— Mais le poison, Dare ?... Le poison que l'on a retrouvé chez Lord Allevard ?

— Chef, Loirac, de nouveau, est en fuite... Et puis, brusquement, la peur le prend. Si l'on découvrait que c'est lui qui est le double assassin ? Alors, il joue le tout pour le tout. Tuer Allevard, ce n'est pas encore assez pour sa vengeance !... Ce sera cet homme qu'il hait qui passera pour l'assassin de La Naïva !... Et il revient chez Lord Allevard. Et nous le voyons apparaître dans le cabinet de travail du malheureux anglais. Ce n'est pas difficile, n'est-ce pas, de laisser tomber une éprouvette qui contient un peu du terrible poison ? Nous n'y avons rien vu, Chef !

David Dare, maintenant, avait un rire amer.

— C'est la pente fatale, Monsieur Havard ! Un crime en amène un autre... Le lendemain, quand il apprend qu'une lettre de Lord Allevard innocente celui-ci, Loirac, habilement, oriente mes soupçons sur Alfred... Il ignore qu'Alfred est le frère de La Naïva... Lui aussi représente à ses yeux un rival !... Ce rival, il veut l'envoyer à la guillotine, et, quand il a manqué, une fois encore son coup, c'est le nom de Mayer-Meyer qu'il prononce devant moi !

— Mais pourquoi ? Pourquoi ?

— Parce que Mayer-Meyer jugeait La Naïva !... Parce que, depuis longtemps, cet homme d'affaires, qui est brutal, cherchait à se débarrasser de la vedette... Parce que Loirac devine, que, dès le lendemain, Mayer-Meyer va faire une publicité folle pour Colette Hirel et proclamer qu'elle est cent fois supérieure à la disparue !... Oh ! vous saisissez, Chef ?

— Oui ! Oui !... C'est abominable !...

Monsieur Havard, soudain, avait un nouveau tressaillement.

— Mais le malheureux machiniste ? Le meurtre de Janvier ?

Alors, David Dare haussait les épaules.

— Oh ! cela, faisait-il, un crime hors série !... Un ratage !... Ce n'est pas Janvier qu'il voulait tuer... C'est moi ! Il me sentait obstiné dans mon enquête... Il avait peur que, d'un instant à l'autre, l'évidence ne me frappe !... Alors, il a voulu me supprimer. Chef ?... Cela, c'est le seul crime dont je ne lui fais pas grief. Il n'attaquait pas : il se défendait !

— Hélas, soupira Monsieur Havard. Sa dernière victime, Colette Hirel n'attaquait pas, elle ?

— Non, Chef !... Mais elle était sur le point de triompher ! Et là, voyez-vous, Loirac a été plus lâche que jamais... Oh ! je devine qu'il y avait longtemps qu'il avait rêvé de la supprimer, cette doublure de l'idole qui menaçait de la supplanter. Je vous ai dit qu'il lui faisait la cour... Mais il la haïssait ! Seulement, il voulait un prétexte pour l'approcher, pour la guetter... Et tout cela est si simple... Si simple, n'est-ce pas ?

M. Havard, cette fois, ne répondait même pas...

Oui ! David Dare avait raison !

Cette abominable série de crimes se comprenait, en effet, à merveille.

Hélas ! ne découlait-elle pas, toute entière, de cette aventure si ordinaire : le caprice d'une vedette qui décide de ne pas chanter un soir, et qui, changeant soudain d'avis, paraît cependant en scène ?

— La malheureuse !... soupirait Monsieur Havard.

David Dare, soudain, haussait les épaules de son même geste lassé, qu'il affectionnait.

— Oui ! dit-il, la malheureuse ! Et, aussi, le malheureux !

Il posait son bras sur la main de M. Havard.

— Nous sommes arrivés, Chef. Il est là. J'espère du moins, qu'il est là !... Vous voyez ? Il y a de la lumière à sa fenêtre ?

Descendus de voiture, les deux hommes, déjà, montaient en hâte l'escalier étroit, sans tapis, qui conduisait au modeste logement du journaliste.

Oh ! certes, le cœur de David Dare devait battre à tout rompre, en cet instant...

C'était un assassin qu'il allait arrêter.

Mais, cet assassin n'avait-il pas été son ami ?

Comme elle serait douloureuse, la minute abominable où il devrait lui poser la main sur l'épaule, l'entraîner, le pousser d'un pas sur la route de l'expiation définitive ?

M. Havard, soudain, cessa de monter.

— Dare ?... Je pense à quelque chose... Vous connaissiez ce Loirac ?... Si vous voulez que j'opère seul ?

— Non ! Non !... Monsieur Havard, ce n'est pas votre rôle. Et je n'ai pas voulu perdre une seconde !... Vous demander de charger un autre inspecteur de l'arrestation, cela aurait pu être grave... J'ai hâte d'être en face de cet homme. Je vous dis que j'espère qu'il est encore là... Mais je n'en suis pas sûr !

Sur le troisième palier, David Dare s'arrêtait.

Il était assurément familier de la maison. Se penchant, il examinait la serrure.

— Facile à crocheter, Chef. Et le mieux est de ne pas sonner. Laissez-moi faire ?

La porte s'ouvrait une seconde plus tard...

Le premier, David Dare entra.

Un petit corridor étroit. On y voyait à peine clair. Au bout, une porte dont le panneau supérieur était fait d'un verre dépoli.

— Il est là ! répéta M. Havard. Cette lumière le prouve !

Mais David Dare, déjà, avait ouvert la porte.

— Non ! répondait-il. Je l'avais prévu. Loirac n'est plus là... Il est parti !

Sa main se tendait, désignait un cadavre, cependant qu'il ajoutait :

— Il est parti pour toujours, Chef !...

Et plus bas, il avouait :

— Il a bien fait !... Le joueur qui perd, doit payer la partie !

Et puis, sans même un regard pour ce cadavre qui était là, le front troué d'une balle, ensanglanté, David Dare traversait la pièce, allait se pencher sur une table, où, bien en vue, se trouvaient des feuillets couverts d'une écriture serrée.

Il commença de lire.

Il dit, tout à coup :

— La preuve de ce que j'avançais, Chef !... Ecoutez ?...

Alors, aux côtés de ce mort qui avait tué celle qu'il aimait, aux côtés de cet homme qui avait accumulé les gestes assassins, et qui, quand même, avait été un amant, David Dare se mit à lire d'une voix vibrante, les dernières lignes que le publiciste avait écrites...

L'article ultime que Loirac avait composé commençait ainsi :

« Une artiste incomparable est morte : La Naïva.

« Une artiste qui était cent fois inférieure à celle qu'elle osait doubler, vient « de mourir aussi : Colette Hirel.

« Il ne faudrait pas que le public écoute « jamais les disques enregistrés par Colette « Hirel...

« Il ne faudrait pas qu'en les applaudissant, il se persuade, faussement, que « Colette Hirel avait une voix plus belle « que celle de La Naïva !...

« Non !... Il ne faudrait pas que cette « erreur abominable s'accréditât jamais...

« Que l'on nous écoute !...

« Que l'on nous fasse confiance !...

« Il n'y a pas, il n'y aura jamais de disques enregistrés par La Naïva, pour permettre une comparaison qui serait déjà « injurieuse, scandaleuse...

« Mais si notre signature peut encore « impressionner la foule, qu'elle lise le ver- « **dict que nous rendons, et que nous pro-** « **clamons aujourd'hui**, comme un dernier « et sublime hommage à la délicieuse, et « délicate, et talentueuse disparue : l'ado- « rable Naïva !...

« Forts de notre conscience, nous écri- « vons en toutes lettres :

« Jamais personne n'a égalé... Jamais « personne n'égalera le chant divin de La « Naïva ! »

Et puis, soudain, David Dare cessait de lire...

Tout bas, avec une émotion qu'il ne songeait pas à dissimuler, Monsieur Havard venait d'articuler simplement :

— La preuve, Dare !... C'est la preuve !

Mais alors, les deux policiers, instinctivement, se taisaient...

C'était la preuve, en effet, ce grand cri d'amour et d'injustice qu'ils venaient de retrouver...

Et c'était la preuve, aussi, la preuve sinistre, la preuve effroyable que l'Amour, qui est Vie, peut être, aussi, parfois, terriblement, le mystérieux complice de la Mort...

FIN

Dans cette même collection

VOUS LIREZ le 15 Février

le prochain roman policier

de

Marcel ALLAIN

LES CINQ PARAVENTS DE LA MORT

c'est une nouvelle et passionnante enquête

de

DAVID DARE

2000 heures de distraction et de joie

avec les merveilleux almanachs pour la jeunesse 1939

•

ALMANACHS

DE JEUDI - DE BETTY DU CORSAIRE MASQUÉ - DE CENDRILLON - DE FRANGIPANE ET CARAFON D'ŒIL DE FAUCON - DE RIRI ET RIRETTE - DE LA GRANDE AVENTURE DES CHASSEURS DU CONGO - DU JOYEUX COW-BOY

•

Chaque almanach est en vente partout : 1 fr. 75

•

Envoi franco d'un almanach contre **2** francs en timbres à l'

AGENCE PARISIENNE DE DISTRIBUTION

8, rue du Croissant, PARIS (2e)

LES 10 ALMANACHS ENSEMBLE : **18** FRANCS

Le meilleur remède que l'on ait trouvé contre le cafard c'est une cure des merveilleux **ALMANACHS MARSEILLAIS 1939**

•

ALMANACHS

DE MARIUS • D'OLIVE • DE TITIN
DE CÉSAR • D'ANTONIN • D'ESCARTEFIGUE

•

Chaque almanach représente **50 heures de bonne humeur**

•

EN VENTE PARTOUT : 3 fr. 50

•

Envoi franco d'un almanach contre **4** francs en timbres à l'

AGENCE PARISIENNE DE DISTRIBUTION

8, rue du Croissant, PARIS (2e)

LES 6 ALMANACHS ENSEMBLE : **22** FRANCS

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.). — 390.11.1938.